



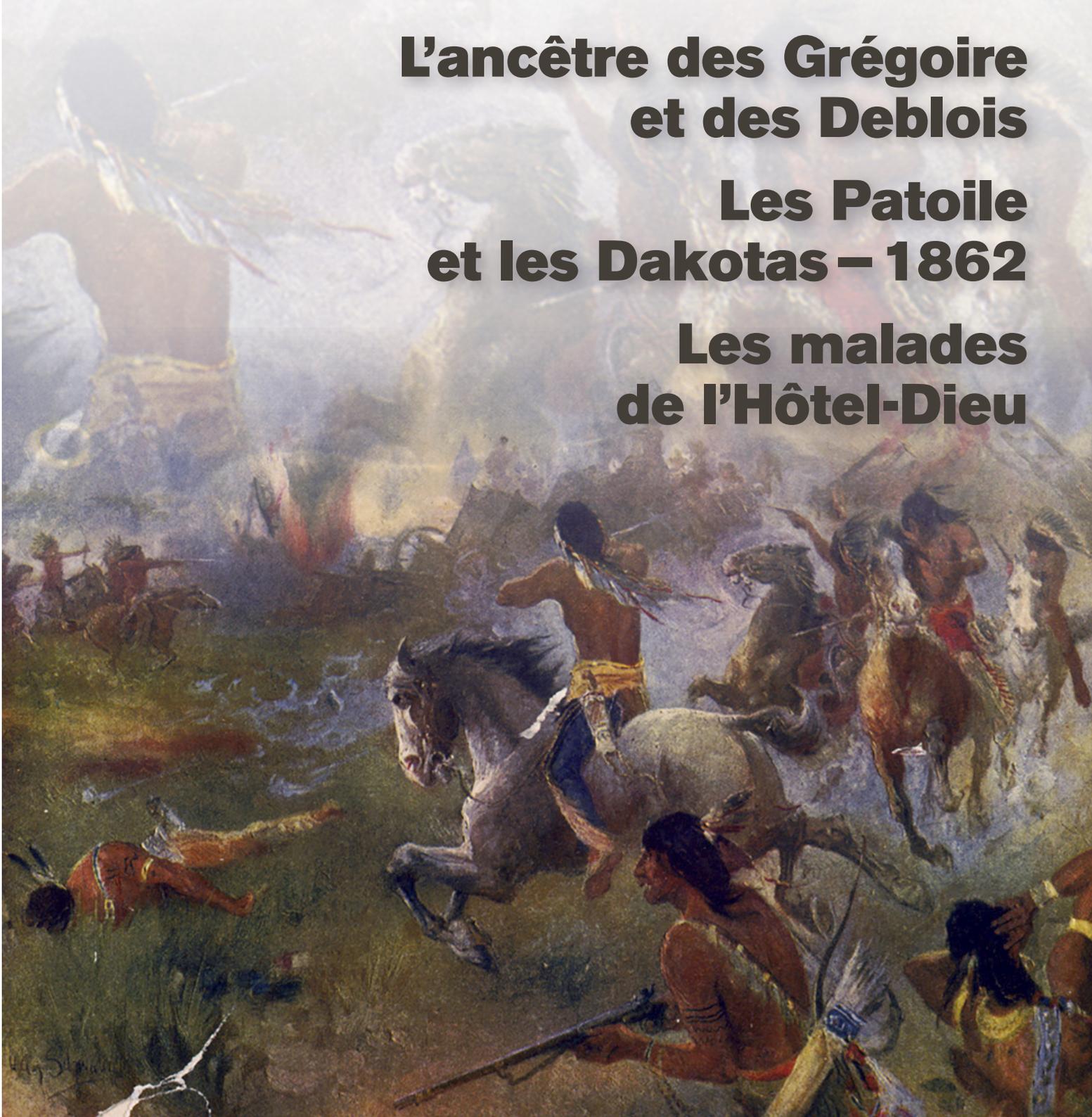
Revue de la Société de généalogie de Québec | www.sgq.qc.ca

L'Ancêtre

**L'ancêtre des Grégoire
et des Deblois**

**Les Patoile
et les Dakotas – 1862**

**Les malades
de l'Hôtel-Dieu**



VOLUME 46, NUMÉRO 331, ÉTÉ 2020 12,50 \$
Envoi de publication canadienne. Numéro de convention 40037597. Port de retour garanti, L'Ancêtre, C. P. 9066, succ. Sainte-Foy, Québec (Québec) G1V 4A8

SERVICES

Impression numérique
Impression grand format
Impression d'enseigne
et remplacement
Impression de plans
Sérigraphie
Reproduction d'œuvre d'art
Laminage
Découpe numérique
Lettrage de véhicule
Lettrage de vitrines
Numérisation grand format
Fusion de documents
Finition
Finition manuelle
Préparation postale
Ciblage démographique



Groupe etr

MAISON DE PRÉPARATION POSTALE
CENTRE NUMÉRIQUE - AFFICHAGE

numeriCca



PLANOTECH
Reproduction et impression numérique de plans

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC

CAP-AUX-DIAMANTS

MARGINALITÉ
ET DÉVIANCE
AU FÉMININ

NUMÉRO
EN KIOSQUE

UN INDISPENSABLE POUR LES DIFFUSEURS DE NOTRE HISTOIRE

ABONNEZ-VOUS À
CAP-AUX-DIAMANTS
AU 418 656-5040

revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca

Visitez le site web :
www.capauxdiamants.org

Suivez-nous
sur Facebook!



SOCIÉTÉ DE GÉNÉALOGIE DE QUÉBEC 1961–2020

Adresse postale : C. P. 9066, succ. Sainte-Foy, Québec (Québec) G1V 4A8

Adresse municipale : 1055, rue du Séminaire, local 4240, Pavillon Louis-Jacques-Casault, Université Laval, Québec (Québec) G1V 5G8

Téléphone : 418 651-9127 Courriel : sgq@uniserve.com Site : www.sgq.qc.ca



CONSEIL D'ADMINISTRATION 2019 – 2020

| | |
|------------------------|---|
| Président | Guy Auclair (4443)* |
| Vice-président | Michel Keable (7085) |
| Secrétaire | Martine Guillot (7137) |
| Trésorier | Michel Turcotte (7406)* |
| Administrateurs | Louis Houde (2870) Yvon Lacroix (4823)* Hélène Routhier (5919)* Solange Talbot (6559)* |

* Fin de mandat

Conseiller juridique

M^e Serge Bouchard

Direction des comités

Centre de documentation Mariette Parent (3914)

Conférences Pierre Soucy (5882)
Roger Barrette (2552)

Communications et publicité

Louis Houde (2870)

Éditions et publications

Expédition Guy Parent (1255)

Saisie des données Louis Poirier (5290)

Louise Tucker (4888)

Formation Michel Parcel (7807)

Héraldique Mariette Parent (3914)

Informatique Yvon Lacroix (4823)

Registraire Solange Talbot (6559)

Revue L'Ancêtre Michel Keable (7085)

Service à la clientèle Guy Auclair (4443)

**Service de recherche,
d'entraide et
de paléographie** Jeanne Maltais (6255)

Trésorerie Michel Turcotte (7406)

Encaissement Suzanne Larochelle (7224)

Inventaire Louis Poirier (5290)

L'Ancêtre, revue officielle de la Société de
généalogie de Québec, est publié quatre fois par année.

Cotisation

Canada Adhésion principale* : 50 \$

**Amérique
sauf Canada** Adhésion principale* : 65 \$ canadien

Europe Adhésion principale* : 70 \$ canadien

Membre associé demeurant
à la même adresse : demi-tarif

* Ces adhérents reçoivent la revue **L'Ancêtre**.

Note

Les cotisations des membres sont renouvelables
avant le 31 décembre de chaque année.

L'Ancêtre 2019 – 2020

COMITÉ DE L'Ancêtre

Rédaction

Directeur Michel Keable (7085)

Rédacteurs Jean-François Bouchard (1792)

France DesRoches (5595)

Coordonnatrice Diane Gaudet (4868)

Autres membres

Catherine Audet (7774)

Rémi d'Anjou (3676)

Daniel Fortier (6500)

Jacques Fortin (0334)

Claire Lacombe (5892)

Jeanne Maltais (6255)

Chroniqueurs

Marc Beaudoin (0751)

Denis Beaugard

Irène Belleau (3474)

Daniel Fortier (6500)

Lise St-Hilaire (4023)

Mariette Parent (3914)

Collaborateurs et collaboratrices

Jocelyne Gagnon (3487)

Jean-Paul Lamarre (5329)

Denis Martel (4822)

Les textes publiés dans **L'Ancêtre**
sont sous la responsabilité de leur auteur.
Ils ne peuvent être reproduits sans le
consentement de la SGQ et de l'auteur.

Conception de la mise en page et des couvertures de la revue

Omnigraphe, infographie d'édition

Imprimeur

Groupe ETR, Québec

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales

du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ISSN 0316-0513

© 2020 SGQ

SOMMAIRE

| | |
|---|-----|
| Message – L'Ancêtre et la covid-19.. | 208 |
| Remerciements | 208 |
| Les Patoile et la révolte des Dakotas — Sioux de 1862 (1 ^{re} partie) ... | 209 |
| Formation (automne 2020) | 222 |
| Grégoire Deblois – Une vie insulaire et de solidarité | 223 |
| Les malades de l'Hôtel-Dieu de Québec 1761-1830 | 233 |
| L'ancêtre Jean Toussaint, de Savigny-en-Civray | 240 |
| À la recherche des origines de Pierre Denis, ancêtre des Quimper et des Denis en Amérique. | 243 |
| Jacques Pampalon : vie, famille et métier en Nouvelle-France | 250 |
| Une autre façon de faire de la généalogie | 253 |
| Au fil des recherches Les grandes peurs : coronavirus, choléra et généalogie | 257 |
| Paléographie | 260 |
| La bibliothèque vous invite... À lire sur le thème... Champlain | 262 |
| L'héraldique à Québec Enquête sur les armoiries de Pierre Dugua de Mons | 263 |
| La Compagnie de la Baie d'Hudson : 350 ans (1670-2020) – 3 ^e volet | 267 |
| ADN et généalogie ADN : science participative mais science tout de même | 269 |
| Index du volume 46 de L'Ancêtre ... | 272 |

Page couverture :

SCHWABE, Henry August (1843-1916). *The siege of New Ulm, Minn.*, 1902, Library of Congress, LC-USZC4-2995.

La SGQ, fondée le 27 octobre 1961, est un organisme sans but lucratif. Elle favorise la recherche en généalogie et en histoire des ancêtres ou des familles, l'entraide des membres, la diffusion de connaissances généalogiques par des conférences ainsi que la publication de travaux de recherche.

La Société est membre de la Fédération québécoise des sociétés de généalogie, de la Fédération Histoire Québec ainsi que de la Fédération canadienne des sociétés de généalogie et d'histoire de famille. La Société est aussi un organisme de bienfaisance enregistré.

L'Ancêtre et la covid-19

C'est maintenant un lieu commun d'affirmer que la pandémie change toutes les activités de nos sociétés. C'est devenu une coutume : éviter de se rencontrer, de se tendre la main. C'est maintenant la norme de fuir le travail d'équipe, la coopération impliquant une proximité physique. Le monde a changé, comme le dit la publicité télévisée.

La situation actuelle a provoqué le report de l'assemblée générale de la Société de généalogie de Québec ; c'est pourquoi, contrairement à la coutume, vous ne verrez évidemment pas de compte-rendu de ladite assemblée dans ce numéro.

Dans ce nouveau monde, nous avons tout de même tenu à offrir aux membres de la Société de généalogie de Québec ce numéro de leur revue. Est-ce que ce sera pour vous une distraction, de l'information ou de la culture ? À vous de choisir.

Normalement, produire **L'Ancêtre** suppose quelques rencontres pour discuter, relire les textes et suggérer des améliorations, relever les coquilles (il en subsiste cependant toujours quelques-unes). C'est ce que nous n'avons pas pu faire. Nous avons donc mis en place un mode de révision des textes basé sur la technologie du partage de documents. Une nouvelle approche pour laquelle nous n'avons peut-être pas toute l'expérience, toute l'habileté requise, toute la maîtrise nécessaire pour atteindre un résultat parfait.

Il est donc possible que ce numéro de **L'Ancêtre** ne soit pas aussi peaufiné que ce que nous cherchons à vous offrir de manière générale. Nous composons avec les moyens du bord et espérons que cela saura tout de même vous plaire.

Michel Keable

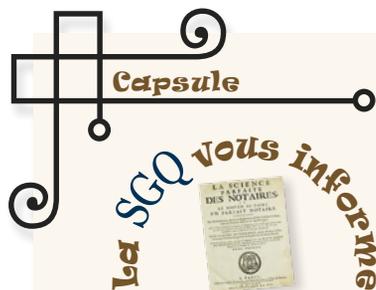
Remerciements à l'équipe de L'Ancêtre

En cette période de confinement, tout est un peu plus difficile. Il faut faire preuve d'ingéniosité, de débrouillardise et de créativité pour réaliser des choses qui nous paraissent si simples. C'est avec une très grande fierté que je vois ce numéro de **L'Ancêtre** prendre forme malgré cette nouvelle réalité. Je veux sincèrement remercier toute l'équipe qui a dû s'adapter et qui n'a ménagé aucun effort afin que nous puissions quand même recevoir ce numéro de notre revue.

Par les temps qui courent, le bénévolat prend une tout autre dimension et nous sommes chanceux de pouvoir compter sur des bénévoles comme vous.

Encore une fois BRAVO et prenez soin de vous.

Guy Auclair, président



Transcription d'actes notariés

Pour aider nos membres à surmonter les difficultés liées à la paléographie, la Société de généalogie de Québec met en ligne des transcriptions de documents d'archives. On y trouve des actes de plusieurs notaires des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles : Becquet, Berthelot, et bien d'autres. Vous pouvez aussi contribuer à enrichir la base de données en nous permettant de publier les transcriptions que vous avez réalisées.

Pour plus d'informations, rendez-vous sur le site de la SGQ : www.sgq.qc.ca. Après vous être identifiés, choisissez l'onglet **Bases de données**, « Nos bases de données » puis cliquez sur « Documents notariés transcrits ».



Les Patoile et la révolte des Dakotas – Sioux de 1862 (1^{re} partie)

Yves Blanc (7958)

Yves Blanc est originaire de Paris. Arrivé à Montréal en 1970 pour enseigner aux HEC, il a exercé son métier de gestionnaire dans différentes entreprises montréalaises et comme professionnel au sein du laboratoire fédéral spécialisé en utilisation efficace de l'énergie et protection de l'environnement. Il a réuni de nombreux renseignements sur ses ancêtres, avec pour objectif de laisser à ses enfants un livre sur leurs origines familiales. Pour compléter ces informations, il a dû s'initier à la recherche généalogique. Il s'est passionné pour l'histoire de la famille Patoine, laquelle comptait encore quelques inconnus, et a contribué aux recherches qui ont permis de compléter certaines données manquantes.

Résumé

Les Patoile de l'Amérique du Nord¹ sont les descendants de Jean-Nicolas Patoile² (1695-1764). Né à Paris, il arrive à Québec sur le Saint-Antoine le 23 septembre 1716. Il épouse Marie-Anne Louineaux (1702-1785) le 23 février 1723 à Québec³. Un des fils de Jean-Nicolas et Marie-Anne, Jean-Nicolas (1723-1780), épouse Marie Rosalie Saucier (1733-1759). Devenu veuf, il se remarie en janvier 1761 avec Marie-Catherine Tanguay (1740-1809). Ils s'établissent dans l'actuelle MRC de Bellechasse⁴. Ils auront onze enfants, dont François (1774-1831) qui quittera Saint-Charles-de-Bellechasse pour s'établir à Québec. En 1797, François épouse Marie Saint-Michel (1776-1811). Devenu veuf, il se remarie avec Angélique Bélanger (1791-1863) en 1823 à Québec. Le couple déménage à Trois-Rivières⁵. Parmi les nombreux enfants de François et Angélique, on notera ses fils Pierre (1814-1893) et François (1817-1862). Nés à Québec, vivant à Saint-Paul, MRC de Joliette⁶, ces derniers émigreront vers le Minnesota. Les conditions de l'émigration des Patoile de Saint-Paul de Joliette au Minnesota ont déjà été relatées⁷. Nous raconterons ici les événements d'août 1862 qui

| | | | |
|------------------------------------|---|--------------------------------------|--------------------------------------|
| Jean-Nicolas Patoile 1695-1764 | + | Marie-Anne Louineaux 1702-1785 | |
| Jean-Nicolas Patoile 1723-1780 | + | Marie Catherine Tanguay 1740-1809 | |
| François Patoile 1774-1831 | + | Angélique Bélanger 1791-1863 | |
| Pierre Patoile 1814-1893 | + | Josephte Laporte 1818-1851 | François Patoile 1817-1862 |

1. En Amérique du Nord, le nom Patoile évoluera pour devenir Patoine ou, dans le cas de la branche faisant l'objet de ce texte, Patwell. Il existe aussi d'autres familles Patwell en Amérique du Nord, issues d'une immigration d'Irlande à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle.
2. Jean-Nicolas Patoile ayant comme nom de guerre « Desrosiers », plusieurs familles Desrosiers descendent directement de Jean-Nicolas Patoile et Marie-Anne Louineaux.
3. Les origines et la vie de Jean-Nicolas Patoile ont fait l'objet de deux articles dans la revue *L'Ancêtre*, vol. 23, n° 2, octobre 1996 et vol. 46, n° 328, automne 2019.
4. Des générations Patoile-Patoine prendront racine dans Bellechasse.
5. François Patoile est inhumé à Trois-Rivières.
6. Angélique Bélanger a déménagé à Saint-Paul de Joliette, après le décès de son mari François Patoile, où elle se remarie avec Dominique Joseph Minier Lagacé en 1834.
7. Société de généalogie de Lanaudière, *Nos Sources*, vol. 39 n° 1, mars 2019.

ont vu les Patoile être victimes de la révolte des Dakotas (Sioux)⁸, circonstances tragiques qui ne sont pas si éloignées de nous dans le temps. Les descendants en ligne directe de ceux qui ont émigré et vécu ces tragédies sanglantes, Janice Patoile, Tom Keith et autres cousins et cousines éloignés que nous connaissons personnellement se souviennent encore des histoires que leur racontaient leurs grands-parents.

Les Patoile au Minnesota

Pierre Patoile à St. Paul, Minnesota

Originaire de Québec et vivant à Saint-Paul de Joliette, Pierre Patoile (1814-1893) épouse Josephthe Aurélie Laporte dit St-Georges (1818-1851) le 27 juin 1836, en l'église Saint-Paul de Joliette.

Josephthe Laporte est membre d'une grande famille installée depuis plusieurs générations à Saint-Paul. Elle compte parmi ses ancêtres Nicholas Perrot⁹, fameux coureur des bois et explorateur qui, dès 1683, avec Le Sueur, a découvert la rivière Minnesota où Josephthe Laporte et son mari vont s'établir 160 ans plus tard.

En effet, Pierre Patoile et Josephthe Laporte participent à la vague d'immigration qui pousse de nombreux Canadiens français vers les États-Unis¹⁰. Vers 1837, le couple et leur premier enfant quittent Saint-Paul et s'installent dans l'État de New York, où naissent deux enfants. Ils rentrent au Canada vers 1842-1843.

En 1843, Pierre Patoile et Josephthe Laporte, leurs enfants, frère et beaux-frères entreprennent le voyage vers le Minnesota et les terres encore peu exploitées des États-Unis. Les premiers enfants de Pierre et Josephthe qui sont du voyage sont :

- Pierre-Ulrich (Frederick Francis Patwell) (1837-1880) né à Saint-Paul, qui épousera Susan Anna Eheim Abbott (1843-1901);
- Adèle (Addie Patwell) (1839-1885), née à Rochester, NY, qui épousera William Leith (1826-1906);

- Pierre François (1841-1912), né à Rochester, NY, qui épousera Bertha Johnson (1845-1933);
- Napoléon-Bonaparte (Napoleon « Peanut » Patwell) (1843-1889), né à Ottawa, qui épousera Angeline Edwards (1852-1921).

Le couple et leurs enfants s'installent à St. Paul, Ramsey County, Minn.¹¹, en août 1843. À cet endroit, Josephthe met au monde deux autres enfants :

- Josephine (1847-1935), qui se maria avec Joseph Morrison (1833-1907);
- Émilie (1848-1902), qui épousera John Porter Long (1844-1903).

Josephthe décède prématurément en 1851 à St. Paul, Minn. Pierre se remarie peu après avec Marie Angéline Lambert (1834-1906)¹²; le couple aura cinq enfants :

- August Gustavus (1852-1915), époux d'Emma Mortimer (1860-?);
- Mary L. (1857-1922), mariée à Hartley Bolton Benner (1856-1923);
- Julia (1865-1936), mariée à Henry Douville (1844-?);
- Cecilia Sophia (1865-1936), mariée à Frank L. Baret (1861-1930);
- Agnès « Aggie » (1875-1952), épouse de Frank Leith (1861-1934).

François Patoile à Prairie du Chien et St. Paul du Minnesota

Comme son frère Pierre, François Patoile (1817-1862) est né à Québec. Il est célibataire quand, en 1843, il se joint à son frère,

8. Les actes de naissance, baptême, mariage, décès ou sépulture, les recensements précisant les lieux de résidence et certains autres documents officiels (transcriptions de témoignages devant les tribunaux) ont été obtenus dans les bases de données de l'Institut Drouin (en particulier les actes BMS et registres du Fonds Drouin), du *Programme en recherche en démographie historique de l'Université de Montréal (PRDH-IG)*, d'*Ancestry.com*, de *FamilySearch*, de *Minnesota Historical Society (MNHS)*, et par des demandes aux services d'état civil des institutions gouvernementales américaines (Minnesota en particulier), à la librairie du Congrès et aux archives nationales des États-Unis.

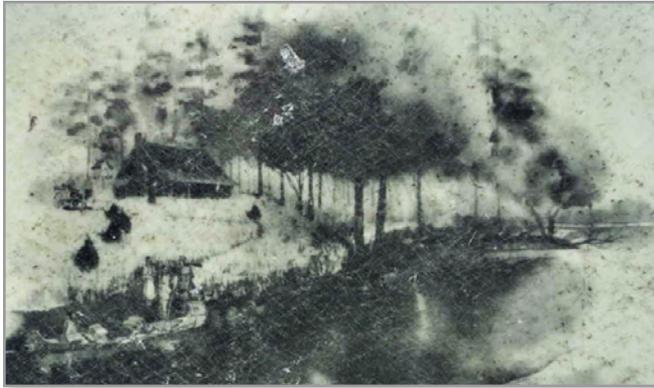
De très nombreux ouvrages ont été consultés : la MNHS est une source inépuisable de bibliographie, de textes, de photos, de cartes en particulier sur le sujet faisant l'objet du présent article. Parmi tant d'autres (non précisés ailleurs dans le texte), soulignons : *The Dakota prisoner of war letters*, Clifford Canku & Michael Simon, Minnesota Historical Society Press (MHSP), 2013; *The Story of Mary Schwandt, Mary Schwandt* (document dans le domaine public), *Indian Massacre in Minnesota*, Charles S. Bryant & Abel Murch as published in 1864, Digital Scanning Inc, 2001; *The Dakota War of 1862*, Kenneth Carley, MHSP, 1976; *Through Dakota Eyes*, Gary Clayton Anderson & Alan Woolworth, MHSP, 1988; *Lincoln & the Sioux Uprising of 1862*, Hank H. Cox, Cumberland House, 2011.

9. Par sa grand-mère paternelle (Marie-Brigitte-Marguerite Perreault ou Perrot), Josephthe Laporte a pour ancêtre Nicolas (Nicholas) Perrot (Perreault) né en 1643 en France, décédé en 1717 au Québec.

10. Au Québec, les seigneuries sont surpeuplées. Pratiqué depuis plusieurs générations, le morcellement des terres par héritage ne pouvait se continuer. Les techniques agraires appliquées à cette époque étaient peu efficaces et épuisèrent les sols; le rendement des terres stagnait, ne permettant pas une amélioration notable, ni de l'alimentation, ni du niveau de vie des Canadiens français. Ces graves problèmes, qui avaient en partie expliqué la Révolte des Patriotes, étaient toujours présents dix et vingt ans plus tard, et sont à la source de ce mouvement de migration vers de nouveaux territoires vierges à développer.

11. À cette époque, St. Paul est un village peuplé essentiellement de personnes originaires du Canada français. Selon les recensements successifs (celui de 1849 et les suivants), c'est un village qui, grâce surtout à l'immigration, connaît une croissance vertigineuse : quelques âmes vers 1840, 1112 en 1850, plus de 10 000 en 1860, 20 030 en 1870...

12. Angéline Lambert est originaire de Trois-Rivières où elle a été baptisée à l'église Saint-Antoine-de-Padoue.



Le poste de traite de Rum River.

Source : The Historical Marker ; this marker is at or near this postal address :

1460 South Ferry Parkway, Anoka MN.

Database www.hmdb.org/.

sa belle-sœur et leurs enfants pour ce voyage à destination de ce qui est alors le *Far West*.

Alors qu'il se trouve à Prairie du Chien¹³, François Patoile se marie le 28 avril 1844 avec Agnès St-Cyr¹⁴. Le mariage est célébré dans l'église catholique Saint-Gabriel par le père Joseph Cretin. Selon plusieurs sources, un premier enfant naît de cette union en 1845 : Francis Pateul (Patoile ou Patwell) qui décèdera en 1848 et aurait été inhumé au cimetière de l'église Saint-Gabriel de Prairie du Chien, Wisconsin.

La famille déménage de Prairie du Chien (1844-1845) à Victory¹⁵ (1846-1849) où trois autres enfants viennent au monde :

- Mary Emma née en 1846, qui épousera Peter Columbus (1835-1913) ;
- Constance, née en 1847¹⁶ ; et
- Edward, né en 1849.

Selon les recensements du 11 juin 1849 et du 15 septembre 1850, François (Francis Patwell), Agnès (Annice Patwell) et leurs enfants sont installés à St. Paul, Minn., où Agnès met au monde son cinquième enfant, George Frances, en 1851.

Agnès quitte son mari vers 1851, peu après la naissance de ce dernier enfant. François fait publier une annonce dans l'édition du 28 août 1851 du journal *Minnesota Pioneer* pour informer qui de droit qu'il ne se tient plus responsable des dettes d'Agnès St-Cyr qui l'a quitté *sans juste cause ni provocation*.

Il est probable que les enfants ont été rapidement recueillis chez Ferdinand Monti qui vit à St. Paul¹⁷ ; il est d'ailleurs avéré qu'Edward et George Patwell habitent chez les Monti à St. Paul en 1860, pendant que leur père est à Yellow Medicine River.

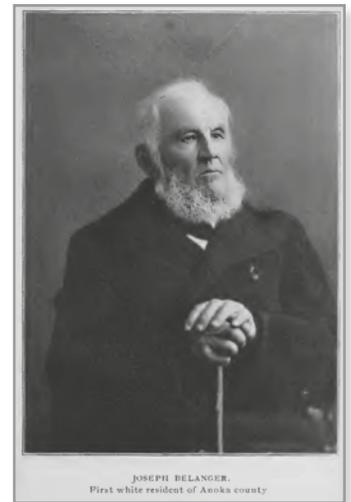
À Wabasha¹⁸, Minn., François Patoile s'unit le 27 septembre 1857 avec Margareth Ménager¹⁹, veuve Campbell, qui a déjà de nombreux enfants. Selon le recensement de 1857, il était encore domicilié à St. Paul.

Les métiers de Pierre et François Patoile

François Patoile est commerçant et fait la traite de fourrures. Il se déplace constamment.

Avec son frère Pierre, en 1846, il répare et gère un poste de traite construit par Joseph Bélanger et ses collègues en 1844 à Rum River²⁰.

Il est très probable que François et Pierre aient bien connu Joseph Bélanger²¹, le fils de Jean et Angélique Forcier, né à Yamaska le 8 juin 1816, cinquième enfant d'une famille qui comptera quinze naissances. Joseph Bélanger avait quitté le Québec en 1836 et était parti travailler pour le compte de l'*American Fur Company*, avec 93 autres hommes sous



Joseph Bélanger en 1900.

Source : *History of Anoka County*, Albert Goodrich, Hennepin Publishing, 1905, p. 27.

13. Prairie du Chien, Crawford County, est situé au sud-ouest de l'État du Wisconsin, près du confluent de la rivière Wisconsin et du fleuve Mississippi. C'est un village d'environ 2 000 habitants qui, à ce moment, a déjà connu une longue histoire. C'est alors un poste de traite encore très actif et un lieu de passage très fréquenté entre le Canada français et le Minnesota. De nombreux Canadiens français y sont établis. Il est très probable que non seulement François Patoile, mais aussi toute l'équipée, soient passés par Prairie du Chien dans leur déplacement vers le Minnesota.
14. Agnès St-Cyr est née en 1827 à Prairie du Chien. Elle descend d'une famille (St-Cyr dit Rouillard) originaire de Batiscan, qui a émigré d'abord à St. Louis, Missouri, puis à Prairie du Chien.
15. Victory est un hameau situé sur les rives du fleuve Mississippi, environ 50 km au nord de Prairie du Chien.
16. Sauf dans le recensement de 1850, elle ne laisse aucune autre trace que nous ayons pu repérer dans les documents d'archives.
17. Lors de la liquidation de l'héritage de Francis Patwell, Ferdinand Monti présentera une attestation datée de juin 1866 le désignant comme tuteur des deux enfants alors encore mineurs. Par recoupement avec les recensements et actes de baptême, on peut conclure que Ferdinand Monti aurait épousé Marie St-Cyr qui serait la sœur d'Agnès.
18. Wabasha est situé sur les rives du fleuve Mississippi au pied du lac Pépin.
19. Margareth est une métisse, veuve de Scott William Campbell, lui-même un métis né d'un père Écossais. Elle est la mère d'une ribambelle d'enfants nés de ce premier mariage.
20. Ce poste de traite est situé près de Red Lake, Anoka County, à une trentaine de kilomètres au nord de St. Paul.
21. Joseph Bélanger est un descendant direct de François Bélanger (Bellanger), né vers 1612, évêché de Lisieux, Calvados, arrivé en Nouvelle-France en 1636 ou avant, et époux de Marie Guyon (Dion) née en 1624 à Mortagne-au-Perche, et décédée à Cap-Saint-Ignace en 1696. Ils se sont mariés en 1637 à Québec.

la direction de William Aitkin. Joseph Bélanger est décédé le 26 avril 1900 à St. Paul.

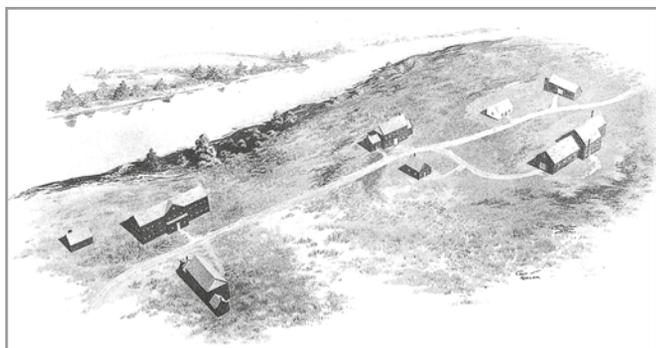
Selon le recensement de 1850, François et Pierre, qui habitent St. Paul, sont conducteurs de fardiers.

Avec son neveu Peter Patwell, François s'installe ensuite à Stillwater²² où ils font aussi du commerce; Peter y tient un restaurant; c'est un homme petit, mais très vif²³.

François Patoile, ses neveux et sa nièce à Yellow Medicine River

Alors que Pierre Patoile, sa seconde épouse Marie Angéline Lambert et les enfants vivent à St. Paul, François déménage en 1859 ou 1860 à Yellow Medicine River (Pajutazee), pour y gérer un commerce.

L'établissement de François Patoile et sa maison sont quasiment mitoyens et le poste de traite est une sorte de magasin général. Sa clientèle est, bien sûr, composée de colons, mais aussi d'Amérindiens. En général, les postes de traite vendent à ces derniers plus qu'ils ne leur achètent, ce qui fait que le commerce est souvent en leur défaveur, plusieurs ayant des « ardoises ».



Upper Sioux Agency dessinée par Chester Kozlak.
Source : *The Dakota War of 1862*, Kenneth Carley, Minnesota Historical Society Press, 1976, p. 20.

Au moment du recensement de juin 1860, Margareth Ménager habite avec François Patoile²⁴ à Yellow Medicine River; elle le quittera peu de temps après ce recensement.

Les neveux de François, Frederick (Pierre-Ulrich à la naissance) et Peter, ainsi que sa nièce Josephine, l'ont rejoint à Yellow Medicine River à l'été ou à l'automne 1860; les deux garçons aident leur oncle au magasin alors que Joséphine s'occupe des travaux de la maison.

Vers 1861, Frederick épouse Susan-Anna (Susannah) Eheim Abbott, née en 1843 en Autriche²⁵. Susan-Anna accouche d'une fille en 1862, qui sera prénommée Emma.

François voyage régulièrement à St. Paul, à New Ulm et ailleurs dans la région pour approvisionner son magasin.

Parlant du commerce de son oncle, Frederick Patwell témoigne ainsi le 2 novembre 1862²⁶ :

Mon oncle achetait presque toutes ses marchandises, si ce n'est pas toutes, à New Ulm et à St. Paul. Pour autant que je le sache selon ce que j'ai observé au cours des 18 mois où j'étais employé dans son commerce, mon oncle n'achetait rien des autres commerçants de Yellow Medicine. Il avait bien été approvisionné autrefois par Monsieur Myrick, mais cela se passait bien avant que je travaille pour mon oncle. Mon oncle achetait à crédit et il n'a jamais été un agent de monsieur Myrick. Je le sais... parce que j'avais regardé ses livres comptables avant la révolte des Sioux. Il s'approvisionnait à New Ulm et auprès de DeMerle qui était un employé de Louis Robert. Il achetait aussi beaucoup de M. Pratt à Saint Peter et de M. Ingersol à St. Paul ainsi que de Monsieur Schmidt à Saint-Peter.

Pour comprendre les événements dont seront victimes à Yellow Medicine River François Patoile, ses neveux et nièces, il faut connaître l'histoire de la région du Mississippi et du Minnesota et ce qui sera à l'origine de la Révolte des Dakotas à l'été 1862.

Le mouvement de colonisation

Les explorateurs et coureurs des bois dans la vallée de la rivière Minnesota

La présence des explorateurs et des coureurs des bois est épisodique avant 1800. Les premiers explorateurs sont venus dans la région en 1655-1656.

- Le père Louis Hennepin, natif de Belgique, a remonté le Mississippi et ses affluents entre le 7 août 1667 et le 29 février 1668.
- C'est ensuite au tour successivement de Louis Joliet, de Marquette, de LaSalle et de Duluth d'explorer la vallée du Mississippi.
- Avec LeSueur, Nicolas Perrot, un des ancêtres de Joseph Laporte, aurait le premier visité la vallée de la rivière Minnesota en 1683. Perrot y revient à plusieurs reprises

22. Stillwater fait partie de l'agglomération de St. Paul.

23. NEWSON, Thomas M. *The Pen Pictures of St-Paul and biographical sketches of old settlers*, St. Paul, Minn., publié par l'auteur, 1886, 746 p.

24. Pour cette unité d'habitation, sont inscrits dans le recensement du 7 juin 1760 de Yellow Medicine River : James Sorman, 22 ans, commerçant adjoint, né au Massachusetts, valeur des biens personnels de 150 \$; William Clark, 25 ans, né dans l'État de N.Y.; Francis Patwell, 45 ans, commerçant, né au Canada, valeurs des biens personnels de 5 \$; Mary Patwell, 50 ans, métisse, née au Minnesota.

25. Ses parents, Matthias Eheim et Anna Clara Luft, ont déjà plusieurs enfants, dont Susan, lorsque, le 27 octobre 1847, ils descendent à New York du *Ospray*, un navire en provenance de Hambourg.

26. Témoignage recueilli par la commission fédérale chargée d'établir les pertes subies par les victimes de la révolte des Sioux (décision du Congrès du 16 février 1863 d'indemniser les victimes).



Carte extraite de « 38 Nooses », Scott W. Berg, Vintage Books, Random House LLC, 2012.

jusqu'en 1702. Notamment, en 1689, il fait construire le fort Saint-Nicolas au confluent de la rivière Minnesota et du fleuve Mississippi.

La vallée de la rivière Minnesota ne connut aucune présence d'Occidentaux après le départ de Perrot jusqu'à la venue de Jonathan Carver²⁷ qui vécut près de l'embouchure de la rivière Cotonwood de novembre 1766 à avril 1767. Explorant la partie en amont du Mississippi, il rencontre des nations dakotas (sioux) et obtient de leur part la concession d'un immense territoire dans la région où se situe actuellement St. Paul.

Depuis le début des années 1800 — après la vente aux États-Unis²⁸ en 1803 de la Louisiane dont le territoire actuel du Minnesota faisait partie — d'autres explorateurs visitent cette région. Elle est surtout parcourue par des missions scientifiques :

- Après être venu une première fois en 1817, le major Stephen Long, accompagné du professeur William Keating, accomplit une mission d'exploration scientifique complète de la vallée de la Minnesota.
- En 1835, une autre équipe fédérale complète le travail d'exploration scientifique. Elle est dirigée par George W. Featherstonhaugh, accompagné par le géologue W. W. Mather.



Source : Wikipédia
https://en.wikipedia.org/wiki/Minnesota_River.

27. Le capitaine Jonathan Carver est un citoyen anglais, officier de l'armée d'Angleterre et cartographe.

28. Les États-Unis sont à ce moment un pays tout jeune, créé à l'issue de la guerre de l'Indépendance (proclamée par la Déclaration du 4 juillet 1776).

- En 1837, George Catlin, voyageur et peintre²⁹, passe dans la région, mais probablement pas à Yellow Medicine.
- En 1838, Jean-Nicolas *Nicollet*, géographe et mathématicien, et John Charles Fremont, accompagnés de Joseph Renville et de quelques autres personnes, décident d'explorer la région et passent par Yellow Medicine.

Cette région est composée d'une immense plaine couverte d'une terre riche et de forêts. Elle est arrosée par deux grands cours d'eau, le Mississippi et le Minnesota ainsi que leurs nombreux affluents, où vivent plusieurs nations sioux.

Le début de la colonisation

La colonisation de la région située entre la vallée de la rivière Minnesota et la partie en amont du fleuve Mississippi ne commence réellement qu'avec la présence de Jean-Baptiste Faribault en 1800. Mais l'enracinement de populations immigrantes se fait très lentement.

En 1820, débute la construction de fort St. Anthony. Terminé en 1825, le fort est rebaptisé fort Snelling. Le village de St. Paul s'est développé à proximité, profitant de la sécurité procurée par la présence de ce poste de l'armée des États-Unis.

L'accélération de la colonisation

La région des États-Unis constituée du Minnesota, du Dakota et de l'Iowa était considérée comme le *Far West*, l'Ouest s'arrêtant à l'Ohio, le Lower-Michigan, l'Indiana et l'Illinois.

À cette époque, le gouvernement accordait des terres aux colons pour moins de 1,25 \$ l'acre. Cette aubaine attirait des gens des états du Nord-est et de l'Est américain, du Canada français, de l'Allemagne, de l'Irlande, de la Scandinavie et d'ailleurs en Europe. Pour quelques dollars, ils pouvaient bâtir une ferme sur un sol de terre noire très riche, qui en peu de temps valait plus de 15 000 dollars.

Rapidement, c'est par dizaines de milliers que les colons viennent peupler cette région. De très nombreux Canadiens français, cherchant de nouvelles terres à exploiter, participent à ce mouvement de colonisation.

C'est ainsi que, dès les années 1850, la région délimitée par le fleuve Mississippi et la rivière Minnesota se peuple d'une importante population venant du Canada français³⁰.

- Certains de ces colons sont, comme François Patoile, des commerçants; s'ils font encore la traite des fourrures, leur activité principale est de fournir à la population des biens de première nécessité et des équipements agricoles; une partie de l'établissement sert de *public house*³¹, où le commerçant peut servir des boissons alcoolisées et des repas plus ou moins élaborés. La clientèle est composée de colons et d'Amérindiens.
- Certains colons sont des professionnels: instituteurs, médecins, fonctionnaires fédéraux, d'autres des hommes de métier: forgerons, menuisiers, charpentiers...
- Un très grand nombre de ces colons sont des agriculteurs et des éleveurs.

Les commerçants, professionnels et hommes de métier vivent généralement regroupés dans des hameaux et, à ce titre, ils ne modifient pas sensiblement la vie des Amérindiens. Mais les agriculteurs et les éleveurs, pour exercer leurs activités, privatisent les terres et déboisent de plus en plus cette région si riche en forêts³².

Colonisation de la région de Yellow Medicine River

En 1822, au nom de l'*American Fur Company*, Joseph Renville³³ s'installe à Lac-qui-Parle. C'est notablement le premier colon à s'installer près du confluent de la Yellow Medicine River et de la rivière Minnesota. Il y restera jusqu'à son décès en mars 1846.

En 1835, une mission presbytérienne est établie à Lac-qui-Parle; le révérend Thomas S. Williamson, un ancien médecin, accompagné d'une petite équipe³⁴, s'y installe. Ces quelques personnes y sont accueillies par Joseph Renville. Une église, une école pour les Sioux Dakota et des habitations sont rapidement érigées.

En 1845, une mission dirigée par le capitaine E. V. Summer décide de passer dans la région de la Yellow Medicine River. Le capitaine Summer est accompagné du lieutenant J. Allen et d'un détachement militaire bien équipé; il rencontre les Wahpeton avec qui il tient une importante conférence. Cette expédition a pour objet, et elle réussit, de montrer la force de l'armée américaine et de tenter de dissuader les Amérindiens de s'attaquer aux propriétés des colons.

29. Ses peintures des Amérindiens sont renommées.

30. Outre les noms de localités à consonance francophone, on note une multitude de noms de famille comme les Bibeau, Cardinal, Dupré, Charron, Couture, Campeau, Faribault, Frenier, La Bathe, La Belle, La Framboise, La Frenière, La Roche, LeBlanc (Provençalle), Lefebvre, Leroux, Martell, Martin, Nadeau, Perreault, Renville, Robideau, Rousseau...

31. Taverne ou *public house*: partie du magasin général où l'on peut commander à boire. *Public house* s'est transformé par abréviation pour devenir *pub*.

32. Cette région des États-Unis était surnommée « BigWood ».

33. Joseph Renville (1779-1846) avait fondé la *Columbia Fur Company* rachetée par l'*American Fur Company*.

Joseph Renville est né en 1779 à Kaposia (où sera développée la ville de St. Paul, Minn.). Son père, Joseph Renville, est un Canadien français né en 1753 à Saint-Constant et décédé en 1706 à Montréal. Sa mère est une Amérindienne sioux (Miniyuhe Dakota 1760-1840). Tout jeune enfant, Joseph fils a vécu au Canada français puis est revenu au Minnesota après le décès de son père en 1706. En 1829, il épouse une Amérindienne sioux, Mary « Tokanne » Little Crow (1789-1840). Joseph Renville a joué un rôle considérable dans le développement commercial de la vallée de la Minnesota. Le nom des parents de Joseph Renville était à l'origine Rainville ou Drainville.

34. L'équipe comprend un autre missionnaire presbytérien, des enseignants, un fermier et leurs familles.

En 1849, le gouvernement américain donne à cette région le statut de « Territoire du Minnesota ». Un premier recensement est réalisé en 1850 et on y dénombre une population de 6 077 personnes.

Au cours de l'automne 1852, le révérend Thomas S. Williamson déménage avec sa famille. Il quitte le Lac-qui-Parle et vient s'installer à un endroit qu'il baptise Pajutazee, c'est-à-dire Yellow Medicine River. Il y construit une école.

Dès 1853-1854 commence l'établissement des agences fédérales à Redwood (*Lower Sioux Agency*) et à Yellow Medicine River (*Upper Sioux Agency*). Un solide bâtiment de pierres est construit à la *Lower Sioux Agency* pour abriter l'agence fédérale.

À part les missionnaires et les quelques employés de l'agence fédérale, le premier colon à venir s'établir à Yellow Medicine River est Nathan Myrick, un commerçant qui arrive dès 1854. Nathan et son frère Andrew possèdent deux magasins en 1862, un à la *Lower Sioux Agency* et un autre à l'*Upper Sioux Agency*. Au fil du temps, Nathan est suivi par une poignée d'autres colons et leurs familles.

En 1854, le gouvernement fédéral, pour desservir la population sioux située en amont, fait construire un bâtiment à l'*Upper Agency*.

En 1855, on bâtit une école pour les Amérindiennes, complétant ainsi les infrastructures scolaires érigées par le pasteur Williamson. Sous l'initiative du pasteur Riggs, la construction d'une église est entreprise, mais l'édifice ne sera prêt qu'en 1856.

En 1858, le quartier général de la *Lower Sioux Agency* (Redwood) est déménagé à l'*Upper Sioux Agency* (Yellow Medicine River) qui devient le site officiel de l'agence fédérale.

En 1859, à Yellow Medicine River, l'agent fédéral fait construire un grand bâtiment en briques de deux étages. Ce grand immeuble, comme celui de la *Lower Sioux Agency*, sert d'entrepôt et de bureau pour l'agent fédéral ainsi que d'espace pour les échanges de marchandises et d'argent. D'autres

bâtiments plus petits en briques sont édifiés pour servir de résidence pour l'agent, ses employés et leurs familles.

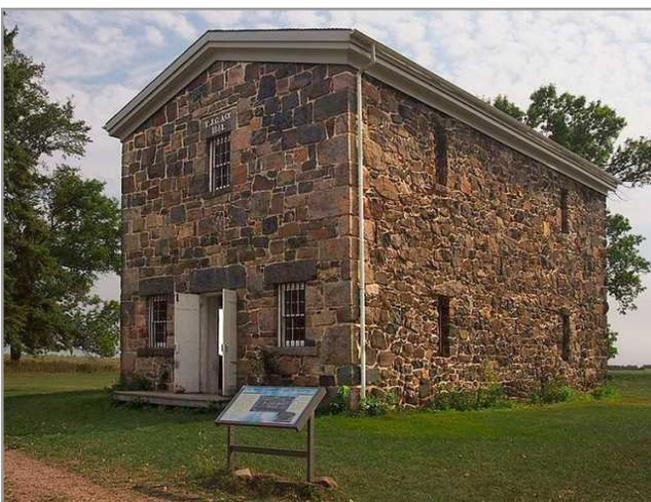
En collaboration avec les pasteurs Williamson et Riggs, les employés fédéraux bâtissent une scierie et un barrage sur la rivière Yellow Medicine. Ils s'activent pour fournir aux Amérindiens des planches pour la construction de maisons ou des clôtures pour le bétail.

Quand François Patoile arrive en 1859 ou 1860, cela ne fait que peu d'années que la région de la vallée de la rivière Minnesota a accueilli ses quelques rares colons. Rien de nouveau pour lui, car depuis qu'ils ont quitté Saint-Paul (de l'actuelle MRC de Joliette), les Patoile ont été des pionniers et parmi les premiers à s'installer dans ces terres américaines.

Les relations entre les colons et les Amérindiens

Ainsi, malgré des escarmouches entre Amérindiens et immigrants, malgré des guerres limitées entre nations amérindiennes, malgré le massacre de Spirit Lake en 1857 et de Springfield (plus de 50 colons assassinés), de plus en plus de commerçants, d'agriculteurs et d'ouvriers venant du Canada, particulièrement des Canadiens francophones du Bas-Canada, des Suisses et des Allemands s'établissent sur ce territoire, formant de petits villages qui croissent très vite. Certains immigrants vivent à l'écart des villages pour s'occuper de fermes, sur des chemins de passage des Amérindiens.

Ces colons, commerçants et agriculteurs qui viennent de plus en plus nombreux s'installer dans cette région ont des relations quotidiennes avec les nations sioux. Les habitats se jouxtent; tous fréquentent les mêmes chemins; les Amérindiens se rendent dans les magasins généraux des colons pour des échanges sur une base commerciale ou vont aux bureaux des agences fédérales pour des questions administratives; les agents de l'administration fédérale se déplacent pour rencontrer les Amérindiens dans leurs villages. Des mariages mixtes ont lieu. Plusieurs Amérindiens deviennent sédentaires et s'installent dans des maisons de bois à proximité des populations blanches, apprennent leurs techniques agricoles et adoptent



Lower Sioux Agency Warehouse
Source : Wikipédia Commons. Photo : McGhievers.



La rivière Minnesota vue du Memorial Park au sud-est de Granite Fall.
<https://en.wikipedia.org/>.

leur mode de vie. Des Métis atteignent l'âge adulte. Bref, colons et Sioux sont loin de s'ignorer; bien au contraire, ils se reconnaissent par leur nom et leur rôle social et professionnel.

La rivière Minnesota et les nations sioux

La vallée de la rivière Minnesota avant la colonisation

La rivière Minnesota est un affluent du fleuve Mississippi. C'est une longue et grande rivière d'environ 500 km. Dans sa partie aval, le lit de cette rivière est large et bordé de falaises.

Le nom **Minnesota** provient des mots Dakota *Mnisota Makoce* qui se traduisent par « le pays où l'eau reflète le ciel ».

Des tumulus recouvrant des ossements humains sont le témoignage de rites funéraires très anciens précédant la présence des nations amérindiennes rencontrées par les explorateurs.

Au XVIII^e siècle, la région est peuplée essentiellement des nations Chippewais, Sioux. Au gré des guerres entre les nations amérindiennes, les délimitations du territoire de chaque peuple évoluent.

La population dakota fait partie de l'ethnie sioux; celle qui occupe la région du Minnesota se répartit en plusieurs nations, dont les Sissetons, les Wahpetons, les Mdewakantons et les Wahpekut.

Les causes de la révolte des Dakotas

La réduction de la surface du territoire des Dakotas

Depuis qu'il a acquis ce territoire, le gouvernement des États-Unis cherche à y consolider son contrôle, à y implanter ses institutions et à le peupler par la colonisation.

Tout en déployant des actions pour imposer sa supériorité militaire, le gouvernement fédéral américain négocie des traités par lesquels il s'octroie la propriété d'une surface croissante du territoire, confinant les peuples amérindiens dans des étendues de plus en plus réduites et s'arrogeant du même coup le contrôle des terres les plus fertiles³⁵. Or, dans la culture amérindienne, la nature n'appartient à personne, c'est un bien sans maître; ainsi en est-il de la terre. Ces politiques du gouvernement sont ainsi totalement incompatibles avec le mode de vie des nations amérindiennes.

Par ailleurs, ces traités comportent parfois des clauses qui pourront devenir des irritants. Celui de la Traverse des Sioux (1851) est exemplaire à ce sujet: à côté du document principal, les représentants du gouvernement font signer aux représentants des nations amérindiennes un autre papier, sous de fausses représentations. Par cette signature, les Amérindiens

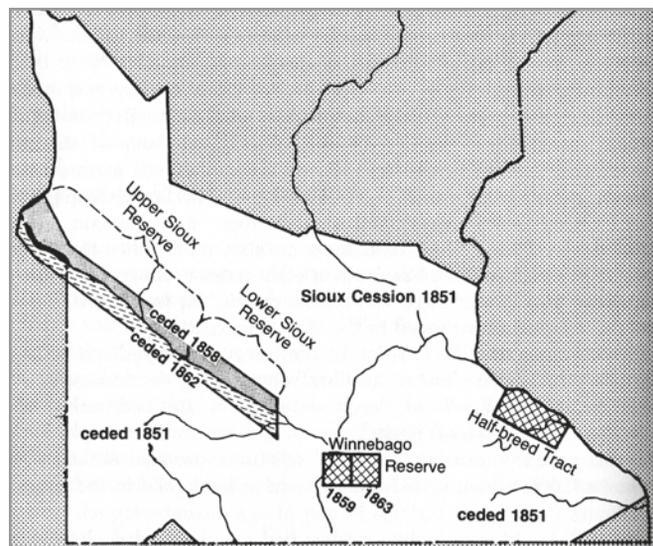


Illustration reproduite de *The Dakota War of 1862*, par Kenneth Carley, p. 4.

reconnaissent toutes leurs dettes, évaluées à près de 500 000 \$, détenues par les commerçants, et ils s'engagent à les rembourser sous forme d'une baisse équivalente de la valeur des terres cédées, estimée à 24 millions de dollars dans l'autre document.

L'impact des techniques agricoles des colons

Les pratiques agricoles des colons sapent le système économique et alimentaire des nations amérindiennes, basé sur la chasse et la pêche. Pour fonctionner, le système économique amérindien suppose la non-appropriation de l'espace, le maintien des espaces boisés, la liberté de croissance des populations d'animaux sauvages. Or, en déboisant, les colons éloignent l'orée de la forêt, en réduisent la superficie, et portent atteinte au développement des populations d'animaux sauvages. En s'appropriant des terres, souvent les plus fertiles, et les meilleurs accès aux cours d'eau, les colons entravent la circulation des chasseurs dakotas et réduisent les accès aux lieux de pêche et de circulation sur les voies navigables.

Plus qu'à un heurt de cultures et de croyances, plus qu'à une différence dans le mode d'habitat (village mobile de tentes ou village de maisons en bois ou en pierres), on assiste à une situation où les pratiques agricoles des colons contribuent à l'appauvrissement des familles dakotas et menacent réellement la survie de ces populations qui ont occupé ce territoire depuis la nuit des temps³⁶.

35. Après la signature du traité de Saint-Louis, le 1^{er} juin 1816, plusieurs autres ententes sont conclues entre les nations amérindiennes et le gouvernement américain. En particulier, le 15 juillet 1830, quatre grandes nations sioux, appuyées par d'autres nations, cèdent un immense territoire à l'État américain en échange de rentes financières et autres avantages.

Le 23 juillet 1851, à Traverse des Sioux, un traité conclu avec les nations sissetons et wahpetons agrandit considérablement le territoire cédé jusqu'à la Medicine River au sud. Ainsi les Sioux cèdent 35 millions d'acres de leur territoire au gouvernement fédéral.

36. Voir en particulier: BREU, Amanda. *A Misunderstanding Between Cultures: the causes of the Dakota Conflict of 1862*, College Saint Benedict, Saint John's University, 2006, p. 19 et suivantes.

The Dakota Indians believed the earth gave life to all living things; therefore, they treated it with a great respect. Their hunting and gathering culture made them dependent on the land for survival.

Si quelques Amérindiens et Métis apprennent les techniques occidentales, la majorité des Dakotas, y compris les jeunes guerriers, restent attachés à leur système économique traditionnel.

Cette situation est une des causes les plus profondes de la colère qui sourd chez les Dakotas.

Les premiers affrontements

Début des attaques par les Dakotas

Dès 1830, à cause de malentendus ou sous prétexte du non-respect de clauses de ces traités³⁷, plusieurs escarmouches et révoltes sont enregistrées dans cette région, dont la bataille de Rum River en 1839.

Pour assurer la sécurité civile, le gouvernement décide de construire un poste de police, le fort Ridgely.

Détérioration de la situation à Yellow Medicine River

Dès 1856, les relations entre les nations dakotas de Yellow Medicine River et l'agence fédérale se tendent et se compliquent. La colère se manifeste chez les Sioux, qui sont mécontents de la façon dont le gouvernement fédéral interprète les clauses des traités et du montant de paiement des annuités. En 1857, la situation est si grave qu'un massacre de la population de Yellow Medicine est évité de justesse.

La présence d'Amérindiens qui ont participé aux guerres menées pendant l'hiver 1856-1857 par Inkpaduta³⁸ et sa bande dans la région de la rivière Des Moines est signalée dans la région. L'agent fédéral Charles Eugène Flandreau³⁹ fait appel au commandant du fort Ridgely, qui envoie un détachement de 17 soldats sous le commandement du lieutenant Murry. Le 2 juillet 1857, le détachement se rend au camp de la nation de Sleeping Eye, établi dans un méandre de la rivière Yellow Medicine, à quelques kilomètres de l'*Upper Sioux Agency*. Les militaires encerclent le camp composé de trois tentes. De l'une d'elles s'échappe Makpeahoteman (Roaring Cloud), un des fils d'Inkpaduta, qui tombe sous les balles des militaires. L'épouse de Roaring Cloud est faite prisonnière et ramenée à Yellow Medicine pour être questionnée dans l'espoir qu'elle révèle le lieu où se trouve le reste de la bande. Cet événement met le feu aux poudres.

Le jour suivant l'emprisonnement de l'épouse de Roaring Cloud, 500 Amérindiens membres de la nation de Sleeping Eye, auxquels se sont joints d'autres Sioux, encerclent la maison du docteur Daniels, le médecin de *Yellow Medicine Agency*, chez qui se trouve à ce moment l'agent fédéral Flandreau. Les guerriers Sioux sont venus exiger la libération de la femme de Roaring Cloud. N'ayant aucun moyen de se défendre contre la menace d'un tel groupe de guerriers déterminés, Flandreau

obtempère et se rend à St. Paul où il doit participer aux délibérations de l'Assemblée constituante.

C'est au même moment que le major W. J. Cullen, commissaire fédéral pour les Affaires indiennes du Nord-Ouest, arrive à l'*Upper Sioux Agency* de Yellow Medicine. Le major prend immédiatement les affaires en main. Il arme les employés de l'agence et prend les premières dispositions pour la défense du poste. Le lendemain, il se rend en toute hâte à Fort Ridgely pour obtenir des renforts militaires.

À Fort Ridgely, le major Cullen rencontre le major Sherman du 10^e bataillon d'infanterie. Celui-ci vient d'arriver de Fort Snelling avec un détachement de 25 hommes et une batterie.

Déployant une énergie exceptionnelle, le détachement du major Sherman parcourt à marche forcée en une journée et une nuit les 70 km qui le séparent de Yellow Medicine à travers un terrain difficile et plein d'embûches. Le détachement arrive ainsi le lendemain matin à l'*Upper Sioux Agency*.

Le 9 juillet 1857, Cullen convoque une rencontre avec les Sioux à l'*Upper Sioux Agency*. Il exige la reddition aux autorités fédérales d'Inkpaduta et de ses guerriers en échange du versement de l'annuité due. Les Sioux de Yellow Medicine River sortent vexés et en colère de cette rencontre. Ils se considèrent comme totalement innocents et non concernés par les exactions de la bande d'Inkpaduta et voient ces exigences du major Cullen comme un chantage inacceptable.

Le 12 juillet, Cullen tient une autre conférence, mais cette fois avec les Sioux établis autour de la *Lower Sioux Agency*. Le résultat est le même.



Illustration reproduite de *The Dakota War of 1862*, par Kenneth Carley, p. 4.

Le 13 juillet, le colonel Abercrombie arrive de Fort Randall avec quatre compagnies de l'armée américaine (au total 200 hommes). Les quatre compagnies prennent leurs quartiers à Yellow

37. Les nations amérindiennes se plaignent que le gouvernement américain ne respecte pas sa parole et, en particulier, ne verse pas les rentes dues.

38. Inkpaduta, un Sioux ayant refusé de participer à la signature des traités, est à la tête d'une troupe de quatorze guerriers rebelles qui se déplacent avec leurs familles et vivent à l'écart des autres nations sioux. En mars 1857, ils tuent 40 colons à Lake Okoboji (le site actuel de Jackson, Minn.). Poursuivis par l'armée américaine, ils réussissent à s'enfuir et plusieurs membres de cette bande se retrouvent plus à l'ouest, du côté de la rivière Minnesota.

39. Charles E. Flandreau, natif de New York, arrive à St. Paul, Minn., en 1853 pour pratiquer le droit; il est nommé agent fédéral pour les Sioux par le président Franklin Pierce. Bien que la ville de New Ulm ait survécu à plusieurs attaques des Sioux, la compétence de Flandreau comme stratège militaire a souvent été mise en doute.

Medicine, près de l'agence fédérale. Le colonel Abercrombie organise aussitôt un détachement de 35 hommes pour relever celui du major Sherman⁴⁰.

Le 14 juillet, le major Cullen quitte la *Lower Sioux Agency* et retourne à Yellow Medicine River. Malgré la présence des importantes troupes du colonel Abercrombie, la situation est critique. Toutes les nations sioux établies autour de la Yellow Medicine River, soit environ 5000 personnes, ainsi que 200 tentes des Yanktons et des Yanktonnais, se sont réunies autour de Yellow Medicine River; elles encerclent l'agence et les quatre compagnies de l'armée américaine. Les colons sont effrayés; ils interrompent leurs activités et envoient leurs familles se mettre à l'abri.

Un affrontement est évité de justesse le 15 juillet 1857. Mais lorsqu'un soldat est agressé et blessé par un Sioux, Abercrombie exige des Sioux que lui soit livré l'agresseur. Les Sioux refusent et 2500 d'entre eux sortent leurs armes. Le colonel Abercrombie ordonne la mise en position de son artillerie et la préparation au feu. Finalement, les Sioux rentrent leurs armes et livrent l'agresseur.

Les autorités fédérales à Yellow Medicine se rendent bien compte qu'ils ne peuvent pas obtenir des Sioux la reddition d'Inkpaduta et de ses guerriers. Flandreau essaye une autre solution. Le 22 juillet, au lieu de tenter de rallier les nations sioux elles-mêmes, il arrive à convaincre 106 Sioux et 4 Métis, sous le commandement de Little Crow, de poursuivre Inkpaduta et sa bande. Treize jours plus tard, l'équipée est de retour et Little Crow déclare qu'ils ont poursuivi Inkpaduta et ses guerriers jusqu'au lac Big Dry Wood, 35 km au nord-ouest du lac Skunk. Ils y ont tué trois guerriers rebelles, en ont blessé un et fait prisonniers deux femmes et un enfant.

Le 10 août 1857, une réunion a lieu à Yellow Medicine River entre les Sissitons, les Wahpetons et les représentants fédéraux. Le major Kintzing Prichette, un agent fédéral spécial⁴¹, participe à la rencontre. On insiste sur le fait que le versement de l'argent par le gouvernement est conditionnel à ce que les nations sioux livrent Inkpaduta et ses guerriers. Prichette obtient les mêmes réponses obstinées des Sissitons et des Wahpetons que celles qui avaient été faites au major Cullen au début juillet. Une autre rencontre a lieu au même endroit le 1^{er} septembre avec le même résultat. Finalement, les agents fédéraux constatent qu'ils n'obtiendront pas ainsi la reddition d'Inkpaduta et ils recommandent que les annuités soient versées, sans autres considérations.

Les Sioux établis dans la vallée de la rivière Minnesota, de Redwood à Yellow Medicine River et au-delà, se considèrent

vainqueurs à l'issue de cet affrontement avec les autorités fédérales, dont ils ont mesuré ce qu'ils croient être les faiblesses. Ils deviennent plus fiers et agressifs dans leurs relations avec les colons. Il est probable que c'est à ce moment que plusieurs des Amérindiens influents développent l'idée qu'il est possible de repousser par la force les colons et l'administration américaine en dehors des territoires ancestraux de leurs nations.

Tentatives du major Brown pour satisfaire les Dakotas

Au cours de l'automne 1857, l'agent Charles E. Flandreau est affecté ailleurs et remplacé par l'agent fédéral Joseph Renshaw Brown, un homme d'expérience qui a beaucoup travaillé avec les nations sioux au cours de sa carrière. Brown a épousé Susan Frenier Brown⁴².

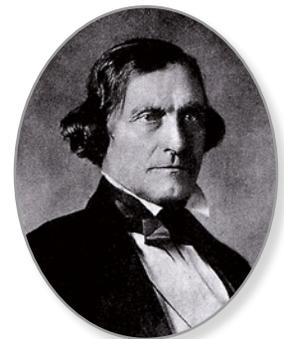
Rapidement, les bureaux de l'*Upper Sioux Agency* de Yellow Medicine supplantent ceux de la *Lower Sioux Agency* de Redwood. En 1858, Brown déménage son quartier général de la *Lower Sioux Agency* à l'*Upper Sioux Agency*, l'agence située à Yellow Medicine River, qui devient le site officiel de l'agence fédérale.

Pour les Amérindiens, *Yellow Medicine River* est devenu en quelque sorte leur capitale régionale. C'est là qu'ils perçoivent leurs rentes, que les nations sioux viennent discuter et négocier avec le commissaire fédéral des Affaires indiennes pour le Nord-Ouest et avec l'agent fédéral.

Au printemps 1858, Brown et un groupe de chefs des nations mdewakantons et wahpekutes se rendent à Washington pour négocier un nouveau traité. Ce traité est signé le 19 juin 1858. Il sera à l'origine d'autres frustrations ressenties par les Sioux et la cause de tensions additionnelles avec l'administration fédérale.

C'est l'agent Brown qui fait construire en 1859 un bâtiment en briques de deux étages à Yellow Medicine, de même qu'une scierie et un barrage, constructions qui ont été mentionnées précédemment.

Brown donne aux Sioux qui le souhaitent les matériaux pour construire des maisons. Il leur accorde un terrain et des clôtures pour parquer le bétail. Avant la fin de 1859, plus de 200 familles amérindiennes pratiquent agriculture et élevage, et sont ainsi établies dans des maisons stables en bois.



Major Joseph R. Brown.
Source : *The Dakota War of 1862*
par Kenneth Carley, p. 41.

40. Celui-ci a reçu l'ordre de rejoindre, avec ses 25 hommes, son régiment qui est déjà en marche pour l'Utah.

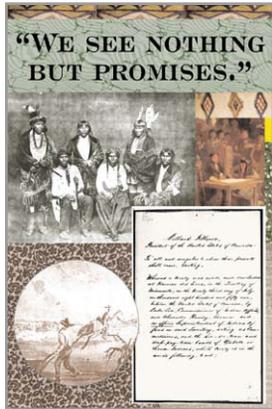
41. Le major Prichette a été dépêché sur les lieux pour enquêter sur les manifestations, les menaces et les violences amérindiennes.

42. Dont le beau-père est Joseph Akipa Renville Tacandupahotanka (Akipa = *Meeting*, Tacandupahotanka = *His big Voiced Pipe*). Joseph Akipa Renville est un Amérindien de la nation mdewakanton (ne pas le confondre avec Joseph Renville de Lac-qui-Parle, mentionné précédemment). Il était un fameux guerrier et un médecin; il deviendra un fermier sédentaire et un membre de la *Mission Church*. Il fera partie d'une délégation qui, en 1858, se rendra à Washington. Il pourra y constater la puissance de l'administration américaine et de son armée. Il libérera sa bru Susan Frenier Brown, retenue en otage dans la tente de Little Crow lors de la révolte des Sioux, le 23 août 1862.

Brown poursuit l'œuvre d'éducation de la population et de transfert des techniques agricoles et d'élevage. Le 1^{er} septembre 1859, il est nommé directeur de l'agriculture pour la région⁴³.

La colère des Dakotas s'accroît

Si les efforts de l'agent Brown portent fruit et si plusieurs familles sioux en sont satisfaites, ce n'est pas le cas de tous, beaucoup demeurant attachés aux éléments fondamentaux des sociétés amérindiennes et ne pouvant admettre les processus et éléments essentiels qui régissent la société des colons.



Ainsi qu'il a été précisé précédemment, en s'introduisant dans les territoires sioux, les colons apportent leur civilisation et leur technologie, qui ne peuvent coexister avec celles des peuples sioux, les unes faisant obstacle au fonctionnement des

autres. Il apparaît dès lors que les deux civilisations allaient se heurter, l'une pouvant étouffer l'autre jusqu'à la menacer de disparition.

Les Sioux se sentent dépossédés. Les plus virulents, les plus en colère sont les plus jeunes. Ils sont ceux qui expriment le plus violemment leur colère contre le fait qu'une partie des annuités ne revient pas aux Sioux directement, car elle est divertie pour financer certains des investissements, la marque la plus visible de l'envahissement de la technologie occidentale et de ses atteintes aux règles sociales traditionnelles des Sioux⁴⁴. Ainsi un fort mouvement de colère continue de couvrir dans certains rangs des nations sioux.

Nomination de Thomas Jacob Galbraith

Au cours de l'été 1860, l'administration du président Lincoln procède à certaines nominations: le colonel Clark W. Thompson devient le commissaire des Affaires indiennes, et Thomas J. Galbraith est nommé au poste d'agent fédéral aux *Upper* et *Lower Agencies*.



Thomas J. Galbraith, 1861
www.usdakotawar.org/history/thomas-j-galbraith.

La révolte des Sioux de 1862

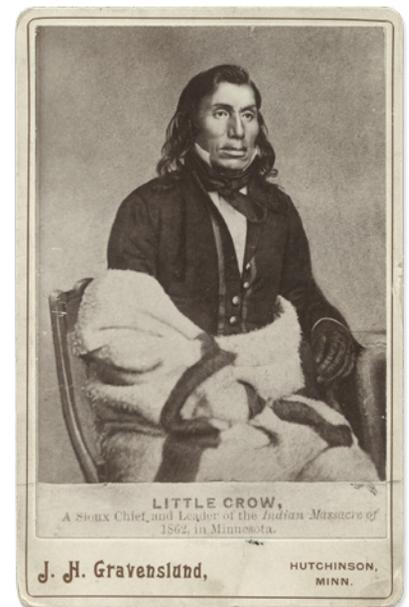
En 1862, la tension est à son comble

L'hiver 1861-1862 a été très rigoureux et une famine a sévi en 1862 au sein de la population amérindienne, la chasse et la cueillette donnant de très faibles résultats cette année-là. Pour les colons, par contre, la récolte de l'été 1862 n'a pas été mauvaise et ceux-ci mangent à leur faim.

Alors que le gouvernement américain est en retard dans le versement des sommes dues aux Dakotas en application des traités, que la chasse donne de piètres résultats, que la nourriture se fait rare, que les dettes des familles amérindiennes auprès des commerçants augmentent, un jour d'août 1862, les Amérindiens se heurtent à un écriteau placardé sur la fenêtre de la porte des commerces: **No credit for Indians.**

La colère continue à monter au sein des nations amérindiennes et, en particulier, parmi les jeunes adultes. En 1862, les vieux sages et les chefs des nations amérindiennes (en particulier les Dakotas ou Sioux) tentent de calmer la colère des jeunes impétueux.

Ces chefs, Little Crow⁴⁵ entre autres, ont voyagé et ont pu observer la force de la technologie de l'armée américaine; ils la savent occupée plus au sud par la guerre de Sécession (1861-1865), mais ils sont sûrs qu'un affrontement finirait par une défaite sanglante des Amérindiens. Or, les jeunes ne s'en soucient pas et sont prêts à provoquer la population des colons blancs, agriculteurs comme commerçants.



Source : Minnesota Historical Society.

En mai 1861, en remplacement d'officiers prenant leur retraite, le colonel Clark W. Thompson et le major Thomas J. Galbraith sont nommés respectivement aux fonctions de *Superintendent of Indians Affairs for the Northern Superintendency* et *Agent for the Sioux*.

43. Fin 1859, début 1860, François Patoile et Margareth Ménager viennent s'installer à Yellow Medicine River, à peu près au moment de la nomination du major Brown à d'autres fonctions et peu avant l'arrivée de Thomas Galbraith pour le remplacer à titre d'agent fédéral.
44. Ainsi, la construction d'écoles pour les enfants sioux est financée en prenant une part des redevances qui auraient dû être versées en totalité aux communautés signataires des traités. Voir aussi les accords formant le Traité de la Traverse-des-Sioux mentionnés précédemment.
45. Entre 1810 et 1815, Little Crow, cinquième du nom, fils du chef de la nation mdewakanton, naît à Kaposia. Le jeune Little Crow est appelé Taoyateduta (*His Red Nation*). Après une enfance et une adolescence turbulentes et à la suite de sérieux conflits entre les prétendants à la chefferie, Little Crow devient le chef de la nation mdewakanton vers 1849. Assagi, il propose aux Amérindiens d'apprendre les techniques agricoles des Blancs, de changer leur habillement fait de peaux pour des vêtements en tissu.

Réalisant rapidement le niveau de frustration des nations sioux, le colonel Thompson et le major Galbraith ne ménagent pas leurs efforts pour attirer l'attention de Washington sur les risques d'une révolte de ces populations placées sous leur administration. Mais Washington est trop occupé par la guerre de Sécession qui sévit au sud. En juin 1862, dans la région du bassin de la rivière Minnesota, les Amérindiens commencent à se révolter, mais Galbraith réussit à calmer les esprits.

Alors que, début août 1862, quelques vivres sont accessibles aux Amérindiens à la *Lower Sioux Agency*, les Sioux n'obtiennent rien à la *Upper Sioux Agency*.

Le 4 août 1862, les portes de l'entrepôt fédéral sont forcées par un petit groupe de jeunes Amérindiens en colère, car tout le monde sait que l'entrepôt est rempli de nourriture et d'autres biens. Avec réticence, Thomas J. Galbraith, qui habite sur place avec son épouse, leur distribue quelques vivres en leur demandant de patienter, car selon lui, l'argent qui leur est dû ne devrait pas tarder à arriver. Galbraith réussit à éviter un pillage et une tuerie. Mais s'il pense avoir ainsi rassuré les jeunes Amérindiens, il ne se rend pas compte que les frustrations des nations sioux ne sont pas atténuées, qu'une violente révolte couve et qu'il suffirait d'une étincelle pour la faire éclater.

Dimanche 17 août 1862 à Acton, Meeker County

Très tôt, le matin du dimanche 17 août 1862, quatre jeunes Dakotas, deux habillés à la mode amérindienne et deux à celle des colons, sortent de la *Grande forêt* et se dirigent vers le sud pour rentrer chez eux à Rice Creek, sur la rive de la rivière Minnesota. De la nation wahpeton, ils sont mariés à des femmes de la nation mdewakanton. Ils sont tous les quatre de la même famille (cousins, demi-frères ou frères) et ont tous moins de 30 ans. L'un d'entre eux arbore deux plumes sur sa tête et un autre une plume. Deux jeunes ont donc participé à des batailles, tué des ennemis et rapporté des scalps.

Ils reviennent bredouilles après cinq jours de chasse infructueuse dans les bois. Ils ont encore une longue route à faire pour arriver chez eux. Ils n'ont rien mangé depuis plusieurs jours et sont affamés. Quittant la protection de l'ombre de la forêt, alors qu'ils chevauchent sur cette piste difficile et sauvage, ils aperçoivent, au tournant d'un virage, la maison de Robinson Jones. Ils savent qu'ils sont maintenant entrés dans le comté de Meeker, une région habitée par de nombreux colons.

Ils connaissent un peu Robinson Jones, dont la maison est située dans le hameau d'Acton. Cette maison sert à la fois de magasin général, de *public house* et, depuis peu, de bureau de poste. À l'occasion, Robinson Jones et son épouse accueillent les voyageurs pour leur servir des sandwiches.

En approchant de la propriété des Jones, assoiffés, affamés et fourbus, les quatre Amérindiens voient sur l'herbe, entre le chemin et la barrière, un nid de poule avec plusieurs œufs. L'un d'eux les ramasse, déclenchant une vive discussion : *Ne prends pas ces œufs, ils appartiennent à un colon, tu vas nous attirer de graves ennuis !*

Pris d'une soudaine colère, le jeune Dakota jette violemment les œufs à terre et se retourne vers son compagnon en le traitant avec mépris de poltron.

Tu es un peureux, un lâche ! Le simple geste de ramasser des œufs qui appartiennent peut-être à un homme blanc t'effraye alors que tu es toi-même à moitié mort de faim ! Tu es un froussard et je vais le dire à tout le monde !

Piqué au vif, le jeune Amérindien réplique du tac au tac : *Moi un couard ? Tu vas voir cela ! Je vais entrer dans la maison du colon et je vais lui tirer dessus et le tuer ! Es-tu assez courageux pour venir avec moi ?*

Oui, je viens avec toi et nous allons bien voir qui est le plus courageux !

Tout en se querellant vivement, les quatre Dakotas entrent dans la maison.

Jones est là avec deux enfants, des orphelins recueillis par les Jones, dont Clara Wilson, une jeune fille de 15 ans. Dans une pièce attenante dort le demi-frère de Clara, âgé de 18 mois. Robinson Jones comprend vite que les quatre Dakotas ne sont pas entrés pour acheter quoi que ce soit ; il juge qu'ils sont trop surexcités et violents pour laisser les enfants en leur présence. Espérant attirer les jeunes Sioux à sa suite, Jones déclare à haute voix à Clara Wilson : *je dois aller chez Howard, il m'attend*. La maison d'Howard Baker n'est pas très loin, juste à portée de vue. M^{me} Jones y est justement à ce moment avec d'autres voisins, les Webster.

D'un pas tranquille, Robinson Jones sort de chez lui et, au passage, prend son fusil ; rien de surprenant, car les colons se déplacent généralement avec leur fusil ; cela fait partie de leur costume, comme leur chemise, leur pantalon et leurs chaussures.

Comme il le prévoyait, les quatre Sioux lui emboîtent le pas. Ils ne se querellent plus, mais chemin faisant, celui qui avait ramassé les œufs ne résiste pas au plaisir de se moquer de celui qui l'avait défié en lui reprochant de ne pas avoir eu le courage de tuer le colon.

Les Sioux sur ses pas, Jones arrive chez Howard Baker. Les quatre Sioux sont maintenant calmes. Tout le monde, colons et Amérindiens, s'assied en rond à l'extérieur, qui sur le pas de la porte, qui sur une bûche. Les colons savent quelques mots de la langue dakota, et les Sioux quelques mots d'anglais. Quelqu'un propose de faire un concours de tir à la cible. Baker se lève et va poser un morceau de bois sur une bûche. Chacun tire à son tour une balle. Comme c'est l'habitude, les Amérindiens rechargent leur fusil après avoir tiré alors que les colons négligent cette pratique habituelle.

Sans aucun préavis, les Sioux retournent tout d'un coup leurs armes contre les colons et se mettent à tirer ; ils les tuent sans merci. Réalisant la gravité de la situation qu'ils venaient de créer, les quatre Amérindiens détalent. Passant de nouveau devant la maison des Jones, voyant la jeune Clara Wilson sur le pas de la porte, un des quatre Sioux vise, tire et tue l'adolescente. En s'enfuyant au grand galop vers leur village, ils laissent derrière eux cinq morts et cinq survivants. Grâce au

témoignage des survivants, on connaît, minute par minute, tous les détails des événements, depuis l'arrivée des quatre jeunes Wahpetons dans le village jusqu'à la mort des colons et la fuite des assaillants.

Il est alors bientôt midi en ce 17 août 1862; cet événement sanglant est l'étincelle qui va déclencher une guerre violente au sein de laquelle se retrouveront François Patoile, ses deux neveux et sa nièce.

Réunion du conseil des nations sioux

La nouvelle de la tuerie se répand comme une traînée de poudre parmi les membres des nations sioux.

Le soleil est couché depuis un bon moment ce 17 août 1862 quand, au retour des quatre Wahpetons, un conseil des Chefs et des guerriers des nations sioux se réunit. On est au milieu de l'été, la nuit est chaude et humide. Les discussions sont vives, l'assemblée est houleuse.

La majorité des jeunes Dakotas souhaite attaquer sans merci les villages des colons. Leurs arguments pour tuer et repousser les colons hors de leur territoire sont nombreux: retard du paiement des sommes dues par le gouvernement fédéral; perte de confiance dans la parole des gouvernants et des fonctionnaires fédéraux; comportement impitoyable des commerçants qui ne font plus crédit, malgré la situation de l'économie amérindienne et la famine; mépris insultant et ouvert de certains colons à l'égard des Amérindiens et de leur culture.

Les participants les plus âgés et expérimentés dans cette assemblée tentent de calmer la colère des jeunes. Little Crow, entre autres, sait qu'une révolte meurtrière des Sioux contre les colons sera intolérable pour le gouvernement fédéral qui

dépêchera des forces considérables de l'armée américaine vers le Minnesota, et ce, malgré la guerre de Sécession en cours. Ils le savent et déclarent clairement que les guerriers sioux ne feront pas le poids face à l'organisation et aux moyens de l'armée fédérale et que les forces sioux seront rapidement décimées.

Mais, la haine des jeunes guerriers et leur détermination sont trop fortes pour être endiguées. Ils ne peuvent porter attention aux avertissements des sages, ils restent sourds aux pronostics.

En réaction à un défi lancé à Little Crow, celui-ci se défend vivement d'être un peureux:

Ta-o-ya-te-du-ta is not a coward, and he is not a fool. When did he run away from his enemies? When did he leave his braves behind him on the war-path and turn back to his teepees? [...]

You are full of the white man's devil water. You are like dogs in the Hot Moon when they run mad and snap at their own shadows [...]

Braves, you are little children — you are fools. You are like the rabbits when hungry wolves hunt them in the Hard Moon. Ta-o-ya-te-du-ta is not a coward, he will die with you⁴⁶.

D'autres participants s'expriment après Little Crow. Un consensus est vite atteint et l'assemblée prend fin aux cris de *Kill the whites and kill all these cuthairs⁴⁷ who will not join us!*

La révolte est donc déclarée pour le lendemain 18 août 1862 et Little Crow prend la direction des hostilités.

Vous pouvez communiquer avec l'auteur à l'adresse : yves@blancs.com



Dessin réalisé par Keneth Carley en 1883, *The Dakota war of 1862*, p. 8.

Note : la maison des Baker est dans l'état où elle se trouvait en 1883. Le jour de la tuerie, la carriole qui servait d'habitation temporaire aux Baker n'était pas attelée.

46. BERG, Scott W. *38 Nooses: Lincoln, Little Crow, and the Beginning of the Frontier's End*, Vintage Books, Random House LLC, 2012, p. 13-14. Extrait du discours de Little Crow (Ta-o-ya-te-du-ta).

47. *Cuthairs* ou *Cut Hairs* désigne les Amérindiens qui ne portent plus la queue de cheval et donc ceux qui ont adopté le mode de vie et l'habillement des colons, alors que les *Blankets Indians* sont ceux qui portent une couverture sur le dos, conservant ainsi le mode de vie traditionnel des Sioux.



Activités de formation (automne 2020)

Société de généalogie de Québec

| Ateliers de base | Local | Dates | Heure | Durée h | Prix |
|--|-------|----------------------------|---------|---------|---------|
| Premiers contacts avec la généalogie | SGQ | 12 septembre et 7 novembre | 9 à 12 | 3 | Gratuit |
| Initiation à la généalogie I et II | 3212 | 3 et 10 octobre | 9 à 12 | 6 | 25 \$ |
| Initiation à la généalogie (suivi) | SGQ | 31 octobre | 9 à 12 | 3 | Gratuit |
| Les ressources du centre Roland-J.-Auger | SGQ | 7 novembre | 9 à 11 | 2 | 10 \$ |
| Entraide généalogique | 3224 | 14 novembre | 9 à 12 | 3 | Gratuit |
| Ateliers intermédiaires | | | | | |
| Le logiciel <i>Brother's Keeper</i> I et II | 3212 | 12 et 19 septembre | 9 à 12 | 6 | 25 \$ |
| Le portail de BAnQ | 3212 | 18 septembre | 13 à 16 | 3 | 5 \$ |
| Généalogie et Carrefour ADN autosomal | 3212 | 3 octobre | 13 à 16 | 3 | 15 \$ |
| Les bases de données informatisées (Intranet) | 3212 | 17 octobre | 9 à 12 | 3 | 15 \$ |
| Terre dans les cantons | 3212 | 21 octobre | 13 à 16 | 3 | 5 \$ |
| Le logiciel <i>AnaGED</i> et la Roue de paon | SGQ | 24 octobre | 9 à 12 | 3 | 15 \$ |
| Généalogie Québec (<i>Le Lafrance</i>) | 3212 | 24 octobre | 9 à 12 | 3 | 15 \$ |
| Les archives notariales (théorie) | 3212 | 30 octobre | 9 à 12 | 3 | 5 \$ |
| Les archives notariales (pratique) | 3212 | 30 octobre | 13 à 16 | 3 | 5 \$ |
| Le logiciel <i>Heredis</i> I et II | 3212 | 31 octobre et 7 novembre | 13 à 16 | 6 | 25 \$ |
| Le Québec sous le Régime français 1534-1760, I et II | 3212 | 7 et 14 novembre | 9 à 12 | 6 | 25 \$ |
| Les ressources de la bibliothèque de BAnQ | 3212 | 9 novembre | 13 à 16 | 3 | 5 \$ |
| Les Acadiens | 3212 | 11 novembre | 13 à 16 | 3 | 5 \$ |
| Fonds Drouin numérisé | SGQ | 14 novembre | 13 à 16 | 3 | 15 \$ |
| Les archives privées | 3212 | 18 novembre | 13 à 16 | 3 | 5 \$ |
| Les registres paroissiaux | 3212 | 28 novembre | 9 à 11 | 2 | 10 \$ |
| La base de données <i>Ancestry</i> | 3212 | 16 novembre | 9 à 11 | 2 | 10 \$ |
| Les archives audiovisuelles | 3212 | 2 décembre | 13 à 16 | 3 | 5 \$ |
| Ateliers spécialisés | | | | | |
| Généalogie et projet Québec ADN (atelier I) | 3212 | 12 septembre | 13 à 16 | 3 | Gratuit |
| Paléographie I et II | 3212 | 24 octobre et 14 novembre | 13 à 16 | 6 | 25 \$ |
| Club de Paléographie | 3212 | 17 octobre et 28 novembre | 15 à 16 | 3 | Gratuit |

1055, av. du Séminaire, Pavillon Louis-Jacques-Casault, campus de l'Université Laval.

Paiement obligatoire pour s'inscrire ; double tarif pour les non membres.

Le nombre de places est limité.

La SGQ se réserve le droit d'annuler l'activité si le nombre de participants est insuffisant.

Pour plus de détails sur le contenu et l'inscription : www.sgq.qc.ca

418 651-9127 durant les heures d'ouverture.



Grégoire Deblois : une vie insulaire et de solidarité

Sylvie Vanasse (8128)

L'auteure vient de Laval, en banlieue de Montréal. Elle a fait des études avancées en éducation, à l'Université de Montréal, puis a travaillé en ressources humaines au Canada et en Australie où elle habite maintenant depuis 25 ans. Son amour pour la généalogie vient de loin. Tout a commencé avec l'oncle de son grand-père paternel, M^e Fabien Vanasse qui était notamment historiographe et passionné de généalogie. En 1896, Fabien a écrit une généalogie de la famille Vanasse. Il y a plusieurs années, Sylvie a hérité d'une copie de ce document qu'elle conserve précieusement. Maintenant retraitée, elle peut enfin mettre à jour sa généalogie ascendante.

Résumé

L'ancêtre maternel de l'auteure s'appelle Grégoire Deblois. Il est parmi les premiers pionniers à s'établir à l'île d'Orléans. Certains de ses descendants ont adopté son patronyme alors que d'autres ont opté pour son prénom. Le grand-père de l'auteure, Ovila, est l'un de ceux qui ont adopté le prénom Grégoire. Comme Ovila est décédé avant la naissance de l'auteure, celle-ci ne l'a malheureusement pas connu, mais sa mère le décrivait comme un homme généreux et toujours prêt à aider son prochain. Elle parlait aussi avec fierté des Grégoire, dont plusieurs étaient membres du clergé. D'où vient donc cet esprit d'entraide ? En retrouvant ses ancêtres Grégoire, l'auteure a tenté de mieux en comprendre la provenance. Bien que quelques livres et articles aient été écrits au sujet de Grégoire Deblois, Sylvie a voulu explorer ici le réseau de voisinage et d'entraide qui existait alors à l'île. L'auteure tient à remercier son frère Alain qui a complété la première version de la généalogie des Grégoire en 2001, sur laquelle elle s'est basée pour écrire ce texte.

Un Poitevin, et non un Blésois

Né vers 1634, Grégoire Deblois est le fils de François et Marguerite-François Papelogne¹. Avant d'en découvrir davantage sur la vie de Grégoire, parlons d'abord de l'origine de son nom.

Grégoire vient du grec *Grēgorios*, dérivé de *grēgoros*, qui veut dire « vigilant »². En ce qui concerne le patronyme *Deblois*, il signifie tout simplement quelqu'un originaire de la ville de Blois, dans le Loir-et-Cher, à quelque 180 km au sud-ouest de Paris³. Cependant, même si notre ancêtre portait le

gentilé de cette ville, il n'y est pas né. Il est toutefois probable que ses parents y ont déjà habité, puis ont émigré plus tard à Champagne-Mouton, l'actuelle commune du Poitou, de la Charente, car c'est à cet endroit que Grégoire est né. Il était donc un Poitevin et non un Blésois. Il serait également le seul pionnier ayant porté le patronyme Deblois lors de son arrivée au pays⁴.

La commune de Champagne-Mouton est reconnue pour son plateau entrecoupé de vallées et ses paysages pittoresques.

1. PRDH (*Programme de recherche en démographie historique*), Université de Montréal, © 1999-2019, www.prdh-igd.com. Fiche Union n° 1500, orthographié « PAPELONG » ;

BEAUREGARD, Denis. *Généalogie des Français d'Amérique du Nord*, [Cédérom], Sainte-Julie, © 2006-2013, orthographié « FRANÇOIS ou PAPELOGNE » ;

GÉNÉALOGIE QUÉBEC : *le site de généalogie sur l'Amérique française*, www.genealogiequebec.com. Fonds Drouin, Registres paroissiaux, confirmés 1659-1771, Québec, p. 11, orthographié « PAPELOGNE ».

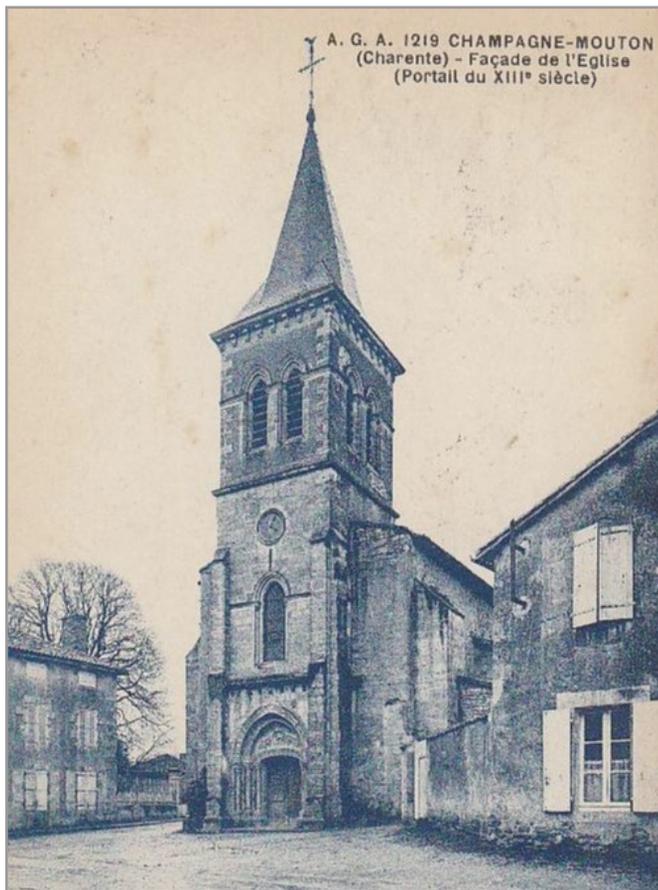
Nous avons opté pour cette dernière graphie.

2. PICARD, Marc. *Dictionnaire des noms de famille du Canada français : anthroponymie et généalogie*, 2^e éd., Québec, Presses de l'Université Laval, 2019, p. 228.

3. *Ibid.*, p. 114.

4. ARCHIV-HISTO. ©2015, <https://archiv-histo.com/pionniers.php>. Un seul pionnier portant le patronyme Deblois se marie entre 1617 et 1825. Les cinq autres portent le patronyme Grégoire. Nous ne parlons ici que de l'ancêtre Grégoire Deblois et de ses descendants.

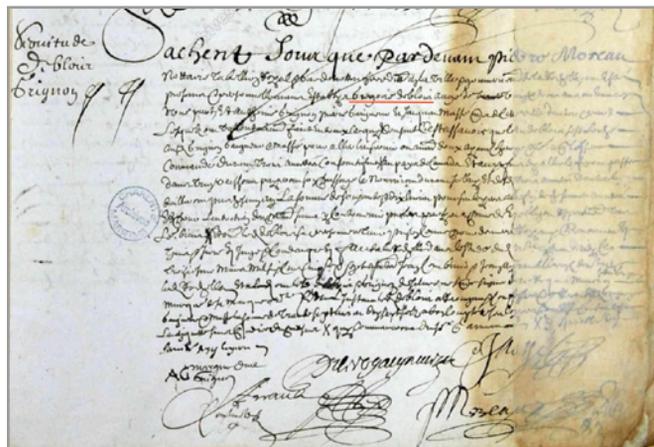
Son église, Saint-Michel, dont la chapelle et le portail sont aujourd'hui des monuments historiques, date du XII^e siècle⁵. Notre ancêtre a probablement franchi ce portail de nombreuses fois, la première étant le jour de son baptême.



«Église Saint-Michel» ARCHIVES16, Les archives départementales de Charente : www.archives.lacharente.fr, (Carte Postale) cote n° FRAD016_11FI_076_11. Permission d'utilisation obtenue en octobre 2019.

On peut supposer que Grégoire entend parler de la Nouvelle-France par un des recruteurs du roi qui se trouve alors dans la région. On lui offre un contrat de trois ans au salaire annuel de 70 livres. La proposition lui plaît et il prend la route pour La Rochelle. C'est là que, le 3 mars 1657, devant

le notaire Pierre Moreau, il s'engage par contrat envers les marchands Grignon, Gaigneur et Massé⁶. Eh voilà, Grégoire Deblois fait maintenant partie des centaines de *trente-six mois*⁷, comme on les surnommait alors, à s'engager au pays!



Contrat d'engagement de «Gregorio» (Grégoire) Deblois, 03-03-1657.

Il est intéressant de noter que le nom de baptême inscrit sur le contrat est «Gregorio» et non Grégoire! Peut-être y a-t-il là une piste à poursuivre quant aux origines véritables de l'ancêtre. Archives16. Op. cit. Archives Anciennes (Antérieures à 1790) et Archives Notariales, Cote : 3E 59/261 Fol.89. Consulté en octobre 2019.

Une traversée tumultueuse

Le 10 avril 1657, Grégoire s'embarque sur la flûte *Les Armes d'Amsterdam*. Il s'agit d'un vaisseau de 250 tonneaux, propriété du Hollandais Jacob Gillissen, mais dont l'équipage est français; il est dirigé par le capitaine Jean Guyonneau⁸.

Parmi les compagnons de voyage de Grégoire se trouvent environ 40 autres engagés, ses recruteurs, le jésuite Martin de Lyonne, René Robineau de Bécancour, Charles-Joseph d'Ailleboust des Muceaux, gouverneur intérimaire de Montréal, ainsi que le jeune Michel Leneuf de La Vallière et de Beaubassin, fils de Jacques Leneuf de Lapoterie et futur gouverneur de l'Acadie^{9,10}.

La traversée est longue et pénible. D'abord, à cause d'un très mauvais temps, le vaisseau perd son gouvernail et son éperon. C'est donc avec difficulté qu'il atteint le port de Limerick

5. Monumentum: Carte des monuments historiques français, <https://monumentum.fr/eglise-saint-michel-pa00104275.html>. Consulté en octobre 2019.

6. SAINTONGE, Jacques. « Grégoire Deblois », Nos Ancêtres, vol. 1, Sainte-Anne-de-Beaupré, La revue de Sainte-Anne-de-Beaupré, 1992, p. 47; CAMPEAU, Charles Vianney. *Navires venus en Nouvelle-France, Gens de mer et passagers: des origines à 1699*, 4 juillet 2019 : <https://naviresnouvellefrance.net>. Consulté en octobre 2019.

7. LACOURSÈRE, Jacques. *Histoire populaire de la Nouvelle-France: Des Origines à la Grande Paix de 1701*, Bibliothèque Québécoise, Canada, 2017, p. 176.

8. CAMPEAU. Op. cit. Consulté en octobre 2019; PERRON, Guy. « L'expédition du navire *Les Armes d'Amsterdam* pour le Canada en 1657 », blogue n° 81 publié le 20 juillet 2015, <https://lebloguedeguyperon.wordpress.com>. Consulté en octobre 2019.

9. *Ibid.*

10. COMEAU, J.-Roger. « LENEUF DE LA VALLIÈRE ET DE BEAUBASSIN », *Dictionnaire biographique du Canada*, www.biographi.ca/fr/. Consulté en octobre 2019.

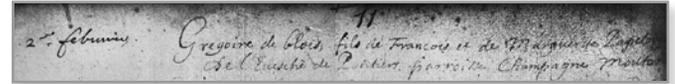
en République d'Irlande. Le navire reprend la mer le mois suivant après la réparation de sa coque, mais les troubles recommencent. Dès le lendemain du départ, l'eau pénètre en quantité inquiétante dans la cale du vaisseau, ce qui le force à relâcher encore une fois à la rivière Kenmore, située à 20 lieues de Limerick. *Les Armes d'Amsterdam* a quitté le port de La Rochelle il y a de cela six semaines, mais il se trouve toujours près des terres irlandaises. Les marchands sont en colère, car ils doivent supporter les frais supplémentaires de logement et les repas des 40 engagés¹¹. Les passagers sont vraisemblablement frustrés, mais aussi inquiets pour leur vie étant donné les dommages subis par le vaisseau. Quoi qu'il en soit, le 28 juin, les courageux passagers embarquent sur la flûte¹². On peut imaginer leur grand soulagement lorsqu'ils se retrouvent enfin en haute mer et, surtout, lorsqu'ils mettent pied à terre à Québec, à l'aube du 20 août 1657¹³.

Les lois du nouveau pays

À son arrivée, on peut imaginer que Grégoire ressent un mélange d'anxiété et d'impatience à l'idée de commencer sa nouvelle vie. Comme la plupart des engagés, il sera logé et nourri chez un seigneur, son employeur, avant d'obtenir sa concession et de s'y établir. Il n'aura pas le droit de quitter cet endroit sans la permission de son employeur, au risque d'être condamné à payer une amende sévère et une peine humiliante, telle que porter à son cou, au milieu de la grande place de Québec, un écriteau l'étiquetant de déserteur¹⁴.

Six mois plus tard, le 2 février 1660, jour de la Purification de la Sainte-Vierge, Grégoire est confirmé à Château-Richer par M^{gr} François de Laval. Son nom apparaît au 17^e rang du registre qui comprend 175 individus¹⁵. Grégoire était-il protestant? Plusieurs de ses compagnons de voyage l'étaient, en commençant par un de ses recruteurs, Jacques Massé¹⁶, ainsi

que le jeune Michel Leneuf du Hérisson¹⁷, et peut-être même Charles-Joseph d'Ailleboust des Muceaux, dont le grand-père maternel était un fervent calviniste¹⁸. Si Grégoire avait refusé la confirmation, il aurait risqué d'être dénoncé comme protestant. Dans ce cas, il aurait été obligé d'abjurer sa religion sous peine d'être puni, cette fois, pour hérésie¹⁹. De toute évidence, Grégoire se soumet à la bénédiction du prélat et, ce faisant, s'inscrit de façon définitive au registre des catholiques du pays.



Confirmation de Grégoire Deblois, 02-02-1660, Registre de Château-Richer.

Source : *Généalogie Québec*. www.genealogiequebec.com, p. 11.

Dans la même assemblée où la hiérarchie semble temporairement suspendue, se trouvent Louis Jolliet²⁰ et Olivier Letardif²¹. Ce dernier agit alors comme représentant des seigneurs de l'île d'Orléans. Au 9^e rang, se trouve aussi Jacques Fouilleau²², un autre compagnon de voyage²³ de Grégoire Deblois, puis une douzaine de ses voisins de la paroisse Sainte-Famille de l'île d'Orléans²⁴ où Grégoire semble déjà s'être établi. Il va sans dire qu'aucun d'entre eux ne se doute alors des liens qui uniront leur famille respective au cours des générations suivantes.

La belle île

Au terme de son engagement, le 10 janvier 1661, Grégoire reçoit de Charles de Lauzon de Charny une terre de 3 arpents de front sur le fleuve (équivalent à 1 $\frac{1}{2}$ terrain de football) sur une profondeur d'environ 72 arpents²⁵. Celle-ci est située au lot n^o 43 dans la paroisse Sainte-Famille de l'île d'Orléans qui relève alors de la seigneurie de Liret. Ses voisins sont Jean

11. PERRON. *Op. cit.*

12. Guy Perron émet l'hypothèse que Martin de Lyonne, René Robineau de Bécancour, Charles-Joseph d'Ailleboust des Muceaux et Michel Leneuf sont retournés « en » France, mais le *Journal des Jésuites* rapporte qu'ils sont retournés « de » France. De plus, ils sont tous sur la liste des passagers arrivant en Nouvelle-France. Source: VIENNEY-CAMPEAU. *Op. cit.*

13. SAINTONGE. *Op. cit.*, p. 47.

14. LACOURSIÈRE. *Op. cit.*, p. 177.

15. PERRON. *Op. cit.* Consulté en octobre 2019.

16. CAMPEAU. *Op. cit.*

17. Fichier *Origine*, ©2019, www.fichierorigine.com. Fiche n^o 242489. Consulté en octobre 2019.

18. COMEAU. *Op. cit.* Consulté en octobre 2019.

19. BÉDARD, Marc-André. « La présence protestante en Nouvelle-France », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 31, n^o 3, p. 325-349, 1977, p. 341. <https://doi.org/10.7202/303632ar>. Consulté en octobre 2019.

20. *Ibid.* p. 15.

21. *Ibid.*

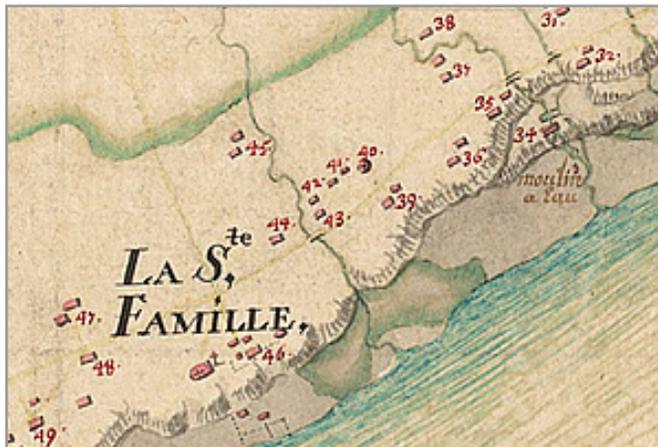
22. *Ibid.*, p. 14.

23. CAMPEAU. *Op. cit.*

24. GÉNÉALOGIE QUÉBEC. *Op. cit.*, p. 10-16 : Louis Houde, Marie-Madeleine Boucher, Pierre Loignon, Françoise Roussin, Élie-Joseph Gauthier, Jean Lehoux, Jacques Dealaunay, Guillaume Landry, Marie Paradis, Jacqueline Toureau, Nicolas Leblond, François Dupont, Simon Lereau (L'Heureux) et Suzanne Jaroussel.

25. TRUDEL, Marcel. *Le terrier du Saint-Laurent en 1663*, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1973, p. 64.

Lehoux (lots n^{os} 44 et 45) et Élie-Joseph Gauthier (lots n^{os} 41 et 42)^{26, 27}.



Première concession de Grégoire Deblois (n^o 43) à Sainte-Famille, Î.O.

Les cartes de Villeneuve, dans ce texte, sont inversées par rapport aux points cardinaux.



Île d'Orléans.

L'île d'Orléans eut plusieurs noms. Les Amérindiens l'appelaient l'île Minigo. En 1536, Jacques Cartier la désigne sous le nom Île de Bacchus, puisqu'avec son équipage, dit-il, nous [...] y trouvâmes force vignes, ce que n'avions vu par ci-devant à toute la terre, et par ce la nommâmes l'île de Bacchus. Mais l'appellation ne durera pas et on la baptise une fois pour toutes l'île d'Orléans, en mémoire d'Henri II, duc d'Orléans, fils de François I^{er}²⁸.

26. SAINTONGE. *Op. cit.*, p. 49.

27. Bibliothèque Nationale de France, Archives Gallica. <https://gallica.bnf.fr>. *Carte de la comté de St Laurens, en la Nouvelle France mezuré tres exactement en 1689 par le Sr de Villeneuve ingénieur du Roy*. **Note**: Bien que la carte fut dessinée près de trente ans suivant l'acquisition du lot n^o 43 par Grégoire, nous savons qu'il l'a revendu et à qui il l'a fait, ce qui nous a permis de le localiser à une date ultérieure.

28. COMMISSION DES MONUMENTS HISTORIQUES DE LA PROVINCE DE QUÉBEC. *L'île d'Orléans*, imprimé par Ls-A. Proulx, Imprimeur du Roi, Québec, 1928. p. 11;

COMMISSION DE TOPONYMIE. *Noms et lieux du Québec: Dictionnaire illustré*, Québec, Les Publications du Québec, 1994, p. 503.

29. GRÉGOIRE, Jeanne. *Généalogie des Deblois-Grégoire*, Montréal, 1946, p. 12.

30. TRUDEL. *Op. cit.*, p. 64.

31. *Ibid.* p. 59.

32. LACOURSIÈRE. *Op. cit.*, p. 184.

Lorsque Samuel de Champlain arrive à Québec, il est lui aussi séduit par les attraits de l'île: *Elle est très belle [...] bordée de belles prairies qui inondent deux fois le jour [...]*²⁹. Il en est de même pour Grégoire qui succombe à la fois à sa beauté et aux promesses de fertilité de son sol. Lui rappelle-t-elle aussi les paysages poitevins de son enfance?

Avec toute l'ardeur de ses 27 ans, Grégoire défriche sa parcelle d'île et prend bien soin de l'ensemencer, mais il ne lui restera pas fidèle. Il y a quelques années déjà qu'il habite l'île et il en connaît intimement les contours, ses denses forêts de pins, d'ormes et de noyers, ses cours d'eau gorgés d'anguilles et ses coteaux de terre riche. C'est alors qu'il réalise que la concession où il se trouve ne lui plaît pas vraiment. Il la revend donc à Nicolas Gendron quelques mois plus tard, le 25 juillet 1661, pour la somme de 80 livres, incluant tous les grains et légumes déjà récoltés³⁰. A-t-il fait un petit profit résultant de son travail d'ensemencement, et a-t-il déjà l'œil sur une terre plus à son goût? C'est fort possible.

Nous ne sommes pas certains des activités de Grégoire durant les onze mois suivants. Il se peut qu'il ait travaillé pour un voisin ou comme domestique pour un des seigneurs du coin, tout en planifiant son prochain établissement sur l'île. Quoi qu'il en soit, en juin 1662, il reçoit de Barbe de Boullongne, veuve de Louis d'Ailleboust de Coulogne et d'Argentanay, une nouvelle concession de 3 arpents de front sur le fleuve³¹. Louis d'Ailleboust était l'oncle de Charles-Joseph qui a fait la difficile traversée au pays aux côtés de Grégoire. On peut croire que les hommes ont fait connaissance sur le navire, voire échangé quelques plaintes qui les auraient rapprochés! Bref, la terre concédée par Barbe de Boullongne est aussi à Sainte-Famille et s'étend jusqu'à la route qui traverse l'île. Grégoire possède maintenant une terre qui lui plaît, et il se sent prêt à fonder une famille.

La rencontre de Françoise

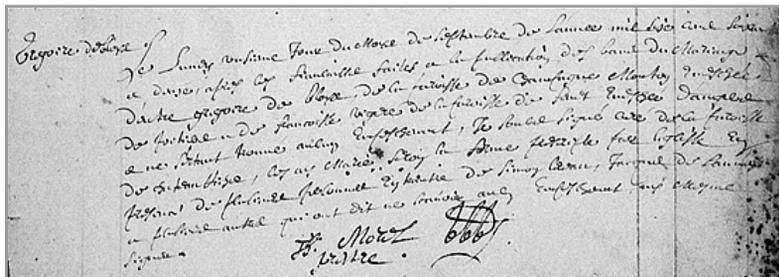
Un bon nombre de filles à marier se sont déjà établies en Nouvelle-France. Grégoire a certainement eu vent qu'un nouveau contingent était sur le point d'arriver à l'été 1662. A-t-il organisé l'acquisition de sa nouvelle concession en prévision de cet événement? Les femmes étant si rares, il a vite appris qu'un homme a de meilleures chances de trouver parti s'il possède une terre³². Maintenant que cela est fait, il a espoir de trouver la femme qui partagera sa vie lorsque le vaisseau du

capitaine Raymond mouillera au port de Québec le 5 juin³³. Ses espoirs seront comblés.

Françoise Viger est née vers 1646³⁴. Elle est la fille de Robert et Perrine Rémillard, de Doué-la-Fontaine, chef-lieu du canton de Maine-et-Loire, département du Pays-de-la-Loire, en Anjou. La commune possède des habitations souterraines – troglodytes – creusées à flanc de rocher ; généralement habitées par des paysans, il se peut que Françoise ait vécu son enfance dans ce genre d'habitation.

Nous savons peu de choses sur Françoise. Était-elle orpheline ou pauvre ? Avant de s'embarquer pour la Nouvelle-France, a-t-elle vécu à l'hospice de Doué-La-Fontaine dont l'aumônerie existait déjà depuis plus de trois siècles³⁵ ? Nous savons que plus du tiers des Filles du roi furent recrutées dans des hospices de France qui abritaient alors autant de personnes indigentes, orphelines ou veuves, que de malades³⁶. Est-ce que ce fut aussi le cas pour Françoise ?

La future épouse de Grégoire fait le voyage avec sept autres jeunes filles sur un petit vaisseau de 80 tonneaux appelé *L'Aigle Blanc*³⁷. Son propriétaire est François Perron et son capitaine Élie Raymond³⁸. À son arrivée, Françoise, qui n'a que 16 ans, est logée soit au couvent des Ursulines à Québec, soit avec une famille de bonne réputation. Peu importe qui l'accueille, elle reçoit des directives précises sur ce que l'on attend d'elle et on la prépare à se marier, ce qui ne tardera pas³⁹.



Acte de mariage de Grégoire Deblois et de Françoise Viger, 11-09-1662, Château-Richer.

Source : *Généalogie Québec. Op. cit.*, acte n° 30121.

33. CAMPEAU. *Op. cit.*

34. ARCHIV-HISTO. *Op. cit.*

35. *Historique du Centre Hospitalier Doué-en-Anjou* : www.chdouelafontaine.fr/centre-hospitalier/etablissement/historique/. Consulté en octobre 2019.

36. LANDRY, Yves. *Orphelines en France, pionnières au Canada : Les Filles du roi au XVII^e siècle, suivi d'un Répertoire biographique des Filles du roi*, Canada, Bibliothèque Québécoise, 2013, p. 11.

37. PERRON, Guy. *L'expédition de la frégate L'Aigle Blanc pour le Canada en 1669*, n° 246, blogue publié le 28 décembre 2019.

38. CAMPEAU. *Op. cit.*

39. CHARTIER, Jean-Pierre. *Les Filles du Roy (1663-1673)*, Champlain, Batiscan, Sainte-Anne-de-la-Pérade, Trois-Rivières, Québec, Les Éditions Histoire Québec, 2013, p. 294. On y trouve un exemple de l'accueil donné aux Filles du roi à leur arrivée.

40. *Ibid.*

41. COMMISSION DES MONUMENTS HISTORIQUES DE LA PROVINCE DE QUÉBEC. *Op. cit.*, p. 145.

42. DIONNE, Jean-Claude. *Les maçons et tailleurs de pierre de l'Île d'Orléans (1655-1921)*, Montréal, ARCHIV-HISTO, 2019, p. 5

43. *Ibid.*, p. 53-55.

44. GÉNÉALOGIE QUÉBEC. *Op. cit.*, Grandes Collections, Dossiers Généalogiques DROUIN, Famille DEBLOIS. Document n° 5631.

45. Bibliothèque Nationale de France, Archives Gallica. *Op. cit.*

46. GÉNÉALOGIE QUÉBEC. *Op. cit.*, document n° 5637.

Le mariage de Grégoire et de Françoise

Les jeunes célibataires se rencontrent soit à la résidence du gouverneur, soit dans un autre endroit acceptable et, sans aucun doute, sous le chaperonnage de religieuses⁴⁰. Grégoire et Françoise font un peu de jasette, et peut-être se rencontrent-ils encore quelques fois pendant les deux mois suivants, avant de contracter leur mariage devant le notaire Guillaume Audouart, le 3 août 1662.

La paroisse Sainte-Famille de l'île d'Orléans, fondée en 1661, ne possédera son église que vers 1669⁴¹. Il y avait cependant une petite chapelle à Sainte-Pétronille (faisant alors partie de Saint-Pierre⁴²), à l'autre bout de l'île, où la cérémonie de mariage religieuse s'est peut-être déroulée. La chapelle fut construite par Gabriel Gosselin, habitant sur la terre qu'Éléonore de Grandmaison lui avait concédée vers 1651⁴³. Selon le *PRDH*, le couple et leurs invités se sont rendus à Château-Richer, paroisse déjà bien établie, car c'est aux registres de celle-ci que l'acte de mariage est conservé. Peu importe l'endroit, l'abbé Thomas Morel bénit leur union le lundi 11 septembre 1662. Les témoins sont Simon Lereau (L'Heureux) et Jacques Delaunay, leurs deux voisins à l'île.

Défricher et bâtir

Grégoire construit sa première maison près de la grève, au pied de la falaise. Il en construira une plus grande quelques années plus tard, sur le premier coteau⁴⁴. Les concessions de Grégoire portent les numéros 80 à 83 et sont voisines de celles de François Dupont et de Robert Coutard⁴⁵.

Au recensement de 1667, Grégoire possède deux bêtes à cornes et trois arpents de terre en valeur⁴⁶. Le 10 mars 1668, M^{gr} de Laval, devant le notaire Paul Vachon, concède à François Rousseau, François Dupont ainsi qu'à Grégoire Deblois, chacun une terre de 3 arpents de front sur le fleuve. Les terres donnent du côté nord, d'où l'on peut voir, de l'autre côté de la rive, l'église de Sainte-Anne-de-Beaupré. Leurs voisins sont Jean Charpentier dit Lapaille et Jean Duvert.

Famille

1500

de **GREGOIRE DEBLOIS**

et **FRANCOISE VIGER**

Père : FRANCOIS **DEBLOIS**

Père : ROBERT **VIGER**

Mère : MARGUERITE **PAPELONG**

Mère : PERRINE **REMILLARD**

Mariage : 1662-09-11 Château-Richer

Enfants nés avant 1850 :

| Sexe | Naissance (Baptême) Lieu | Mariage Lieu | Décès (Sépulture) Lieu | Prénom de l'enfant Nom du conjoint |
|------|---------------------------------------|--|--|--|
| m | <u>1664-02-06</u> Château-Richer | <u>1686-02-26</u> Ste-Famille I.O. | <u>1732-05-23</u> St-François I.O. | JOSEPH MARGUERITE ROUSSEAU |
| m | <u>1665-12-17</u> Château-Richer | <u>1688-11-22</u> Ste-Famille I.O. | <u>1717-11-12</u> Ste-Famille I.O. | JEAN FRANCOISE ROUSSEAU |
| m | <u>1668-03-20</u> Ste-Famille I.O. | | | GUILLAUME |
| m | <u>1670-10-22</u> Ste-Famille I.O. | | <u>1689-11-30</u> Hôtel-Dieu de Québec | CHARLES FRANCOIS |
| m | <u>1672-12-10</u> Ste-Famille I.O. | <u>1696-02-20</u> Ste-Famille I.O. | <u>1747-09-08</u> Ste-Famille I.O. | GERMAIN MARIE MADELEINE DUPONT |
| f | <u>1675-07-20</u> Ste-Famille I.O. | <u>1694-02-15</u> Ste-Famille I.O. | <u>1742-03-13</u> Ste-Famille I.O. | REINE RENEE SIXTE LHERAULT LHEUREUX |
| f | <u>1678-04-28</u> Ste-Famille I.O. | <u>1695-06-09</u> Ste-Famille I.O. | <u>1703-12-28</u> Ste-Famille I.O. | MARIE JEAN BAPTISTE DUPONT |
| m | <u>1680-12-12</u> Ste-Famille I.O. | <u>1703-08-13</u> Ste-Famille I.O. | <u>1769-05-04</u> St-François I.O. | JEAN BAPTISTE LOUISE PELLETIER |

© PRDH-IGD

www.prdh-igd.com

Figure 1. Source : *Généalogie Québec. Op. cit.*, fiche n° 1500.



Gros plan des lots de Grégoire Deblois (n^{os} 80 à 83) à Sainte-Famille, Î.O.

Source : Bibliothèque Nationale de France, *Archives Gallica. Op. cit.*

Les trois hommes ont un droit de pêche uniquement sur leur concession et doivent faire moudre leurs grains au moulin du seigneur. Grégoire est déjà établi sur cette terre, mais il en possède maintenant les titres de façon irrévocable⁴⁷.

La vie sur la ferme bat son cours. En 1680, Grégoire et Françoise ont complété leur famille. Celle-ci compte maintenant huit enfants (Figure 1).

Six ans plus tard commence une série de mariages, qui se déroulent tous à la paroisse Sainte-Famille. La famille Deblois s'unit alors à celles des Rousseau, Dupont, Lereau (L'Heureux) et Pelletier.

Un réseau grandissant de relations intimes

Au cours des années, le couple a su développer un réseau de relations amicales durables avec plusieurs de ses voisins.

47. *Ibid.*;

DIONNE, Jean-Claude. *Recension chronologique des contrats de concession de terre à l'Île d'Orléans (1652-1793)*, Montréal, ARCHIV-HISTO, 2019, p. 28.

Ceux-ci s'entraident et deviennent, dans certains cas, membres d'une même famille. Ils sont d'abord les parrains et marraines d'enfants, à qui ils donnent parfois leur prénom; par exemple, Guillaume Deblois est prénommé d'après son parrain Guillaume Baucher dit Morency. Un peu plus tard, ils deviennent les beaux-parents de ces mêmes enfants. Finalement, au terme de leur vie, ces mêmes enfants, maintenant adultes, agissent comme témoins à leur inhumation. Ils font aussi en sorte que leurs derniers souhaits soient exaucés et leur testament dûment respecté.

Prenons comme exemple Simon Lereau et Suzanne Jaroussel. Déjà, comme nous l'avons vu au mariage de Grégoire et de Françoise, Simon est témoin. Son épouse Suzanne est sans aucun doute parmi les invités. Puis, Simon devient le parrain des deux fils aînés Deblois, Joseph et Jean. Suzanne est aussi la marraine de Jean. Simon et Suzanne deviennent ensuite les beaux-parents de Reine Deblois, lorsque celle-ci épouse leur fils Sixte. Devenue veuve, Suzanne se remarie, et son nouvel époux, Robert Coutard, est parrain de Marie Deblois. Puis, Sixte est témoin à l'inhumation de son beau-père Grégoire Deblois, et ainsi de suite.

Relations entre les familles Deblois et Lereau (Figure 2).

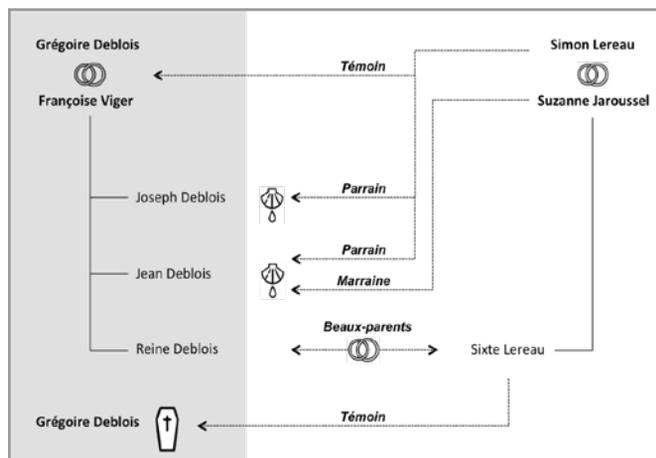


Figure 2. Relations entre les familles Deblois et Lereau. Représentation graphique créée par l'auteure basée sur les données tirées des actes de baptême et de mariage des individus. Source : *Généalogie Québec, Le Lafrance* (actes BMS).

Il en est de même pour un autre couple voisin, François Dupont et Suzanne Jarel (Figure 3).

D'autres couples de l'île, tels Guillaume Baucher dit Morency et Marie Paradis, ainsi que Symphorien Rousseau et Jeanne Sinnalon, jouent des rôles similaires.

Joseph, le fils aîné de Grégoire, suit l'exemple de solidarité de ses parents. Il bâtit sa grange (n° 31) à la paroisse Saint-François (Figure 4), entre celles de Charles Dallaire (n° 32) et

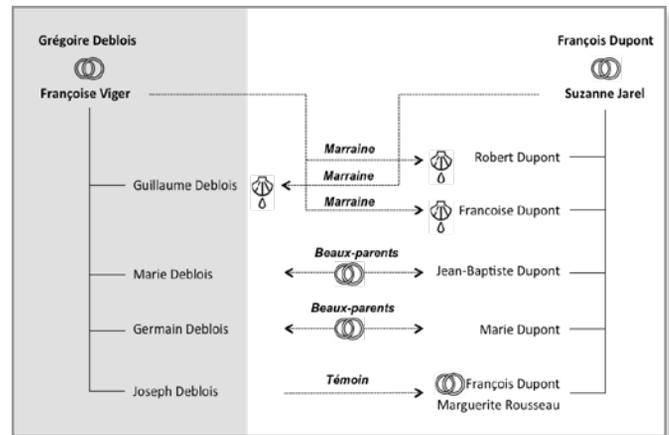


Figure 3. Relations entre les familles Deblois et Dupont. Représentation graphique créée par l'auteure basée sur les données tirées des actes de baptême et de mariage des individus. Source : *Généalogie Québec, Le Lafrance* (actes BMS).

de Simon Chamberlan (n° 30). Ces derniers sont témoins à son mariage et, avec leurs épouses, deviendront les parrains et marraines de plusieurs de ses enfants, perpétuant ainsi l'épanchement des réseaux familiaux de l'île⁴⁸.

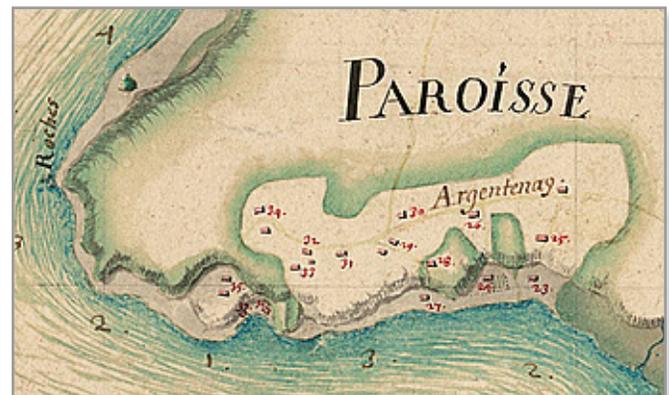


Figure 4. Grange de Joseph Deblois (n° 31) à Saint-François, Î.O. Source : Bibliothèque Nationale de France. *Op. cit.*

Comme en témoignera le patriote Jean-Joseph Girouard (1794-1855) dans ses mémoires, plusieurs familles de l'île ont maintenu ce remarquable esprit de solidarité au fil des générations.

Au décès de son père, Jean-Joseph et sa famille sont accueillis à la paroisse Sainte-Famille par le curé Jean-Baptiste Gatien qui fut un ami intime de son grand-père maternel⁴⁹. Jean-Joseph passe donc une bonne partie de son enfance à Saint-Famille, où il décrit ses habitants comme *ayant des mœurs d'une grande pureté. Jamais on y entendait parler de désordres [...]*⁵⁰. On peut donc imaginer que les mœurs étaient similaires au siècle précédent.

48. GÉNÉALOGIE QUÉBEC. *Op. cit.*, Acte n° 32683.

49. CHASSÉ, Béatrice. « GIROUARD, JEAN-JOSEPH », *Dictionnaire biographique du Canada*, www.biographi.ca/fr/. Consulté en octobre 2019.

50. GIROUARD, J.-J., cité dans COMMISSION DES MONUMENTS HISTORIQUES DE LA PROVINCE DE QUÉBEC. *Op. cit.*, p. 418.

Aussi, dans ses mémoires, Nicolas-Gaspard Boisseau (1726-1804), fonctionnaire, officier de milice et résidant de la paroisse Saint-Pierre où il s'est retiré en 1783⁵¹, est également élogieux envers les habitants de l'île. Il les dit être :

*très charitables, au point que si l'un d'entre eux brûle sa maison ou sa grange, vous la voyez quinze jours après rebâtie, sans qu'il lui en coupe une coppe, chacun se porte avec plaisir à secourir le malheureux, sans attendre que celui-ci vienne leur demander*⁵².

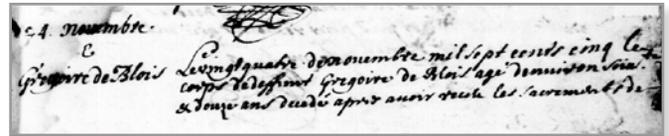
Nous voulons éviter les dangers du romantisme en affirmant que la vie des habitants de l'île d'Orléans était sans reproche. Peut-être étaient-ils particulièrement collaboratifs à cause de leur insularité, et non à cause d'une vertu exemplaire ? D'ailleurs, les historiens de l'île nous informent que celle-ci a connu sa part de scandales et de crimes, dont l'assassinat du Suisse Jean Terme par Jean Serreau, le mari jaloux de la coquette Marguerite Boileau⁵³. De façon générale cependant, il semble que les liens entre les habitants de l'île aient été particulièrement serrés et pacifiques.

Des santés fragiles ?

Tristement, l'épanouissement de la famille Deblois est interrompu par un deuil, celui de Charles-François. Celui-ci décède en 1689 à l'âge de 19 ans. On peut supposer qu'il est mort d'une maladie assez grave puisqu'il est inhumé à l'Hôtel-Dieu de Québec et non à la paroisse familiale. De même, nous ne connaissons pas le destin de Guillaume, probablement décédé aussi avant 1689, puisque, après son baptême, on n'en retrouve aucune trace dans les registres. Les épidémies et les accidents, surtout les noyades, étaient fréquents dans la colonie, et l'île a malheureusement connu bien des tragédies de la sorte⁵⁴.

Même si Germain Deblois a vécu jusqu'à l'âge de 74 ans, il semble avoir souffert de troubles de santé toute sa vie. Il est hospitalisé à l'Hôtel-Dieu de Québec quatre fois en l'espace de dix-huit mois entre les âges de 30 et 32 ans, puis deux autres fois alors qu'il est âgé de 54 et 55 ans⁵⁵.

Le 23 août 1695, peu après le mariage de sa fille Marie avec Jean-Baptiste Dupont, Grégoire est aussi hospitalisé à l'Hôtel-Dieu de Québec⁵⁶. Nous ne savons pas ce qui lui est arrivé, mais il en sort une semaine plus tard, le 30 août.



Acte de sépulture de Grégoire Deblois, 24 -11-1705, Sainte-Famille, Î.O.
Source : *Généalogie Québec. Op. cit.*, Acte n° 33209.

Puis, c'est au tour de Marie de se retrouver au même hôpital au mois de février 1700. Elle y est entre les naissances de son premier et de son deuxième enfant. Peut-être a-t-elle fait une fausse-couche ? Cela est probable, les dates concordent⁵⁷. Elle accouchera de son troisième fils la veille de Noël 1703. Malheureusement, elle ne célébrera pas le Nouvel An, puisqu'elle décède le 28 décembre, probablement de fièvres malignes ou d'autres complications de son accouchement. Elle n'était âgée que de 25 ans.

La fin de vies remplies

Deux années s'écoulent. Le 24 novembre 1705, c'est au tour de Grégoire de rendre le dernier souffle et d'être inhumé dans sa paroisse bien-aimée de Sainte-Famille.

Quelques semaines après le décès de son père, le 5 janvier 1706, Joseph achète une terre de Paul Denis de Saint-Simon, située dans l'arrière-fief d'Argentenay à l'île d'Orléans. De Saint-Simon agit au nom et comme procureur de Marie-Gabrielle Denis de Vitre, veuve de Pierre Descayrat, écuyer et capitaine dans le détachement de la Marine.⁵⁸

Le 23 février de la même année, à la résidence de sa fille Reine et de son gendre Sixte Lereau, le notaire Étienne Jacob rédige l'acte de donation des biens de Françoise, la « veuve de Deblois », en ces termes :

Ayant considéré en elle-même la brièveté de cette vie que toute la nature humaine est sujette à la mort, et qui étant âgée de plus de soixante ans, qui la rend caduque et infirme, elle ne peut plus vaquer aux travaux de la campagne n'y faire valoir le peu de bien que le dit défunt son mari lui a laissé, ce qui la obligé a réfléchir pour trouver des moyens expédients pour ce procurer quelque sorte de soulagement pour vaquer

51. LACHANCE, André. « BOISSEAU, NICOLAS-GASPARD », *Dictionnaire biographique du Canada*, www.biographi.ca/fr/. Consulté en octobre 2019.

52. BOISSEAU, Nicolas-Gaspard. *Mémoires*, p. 59, cité dans COMMISSION DES MONUMENTS HISTORIQUES DE LA PROVINCE DE QUÉBEC. *Op. cit.*, p. 467.

53. DIONNE, Jean-Claude. *Les crimes concernant des habitants de l'Île d'Orléans (1653-1996)*, Montréal, ARCHIV-HISTO, 2019, p. 7-15.

54. COMMISSION DES MONUMENTS HISTORIQUES DE LA PROVINCE DE QUÉBEC. *Op. cit.*, p. 396, 413-414.

55. FOURNIER, Marcel, et Gisèle MONARQUE. *Registre journalier des malades de l'Hôtel-Dieu de Québec*, Montréal, ARCHIV-HISTO, 2005, p. 549, 561, 570, 599, 1104, 1084.

56. *Ibid.*, p. 288.

57. *Ibid.*, p. 463 ;

GÉNÉALOGIE QUÉBEC. *Op. cit.*, 1^{er} enfant de Marie, naissance le 11 février 1698, 2^e enfant, naissance le 29 octobre 1701, 3^e enfant, naissance le 24 décembre 1703, Marie, décès le 28 décembre 1703.

58. DIONNE, Jean-Claude. *Recension chronologique des ventes de terre et d'habitation à l'Île d'Orléans (1657-1800)*, Montréal, ARCHIV-HISTO, 2019, p. 35.

plus librement au salut de son âme le restant de ces jours. Elle aurait conçu en elle-même le dessein de se démettre et désister de tous les biens qu'il a plu à Dieu de lui donner en faveur de tous ses enfants et héritiers à condition qui lui fourniront de quoi subsister le reste de ses jours, et à cet effet, les aurait fait approcher tous ce aujourd'hui pour leur communiquer les intentions ci-dessus et prendre leur avis sur celles-ci en conséquence de quoi sont comparus [...] ses quatre fils et ses deux gendres, qui, tous unanimement consentent de prendre et acheter tous les biens de leur dite mère et de les partager entre eux également que faire ce pourra⁵⁹.

Puis, les héritiers procèdent à la distribution des biens de leurs parents en tirant au sort cinq billets d'égale grandeur : [...] les dits billets contenant la description de chacun des lots [...] roulés l'un comme l'autre et mis en un chapeau et quelque temps trempés ensemble [...]⁶⁰.

Le même jour, Joseph vend une de ses terres à son frère Germain, et Jean-Baptiste en vend une autre à Jean. Le bien paternel était donc revenu à ces derniers. Plus tard, ce sera Jean qui héritera de toute la terre ancestrale⁶¹.

Quant à Françoise, elle va demeurer chez un de ses enfants établi à Saint-François. Sept ans après le décès de Grégoire, à 70 ans, Françoise meurt subitement et est inhumée le 23 mars 1712⁶².

La postérité de Grégoire et Françoise

Mes ancêtres ont eu 39 petits-enfants et en ont connu près de la moitié de leur vivant⁶³. En 1901, leurs descendants avaient déjà contracté quelque 1821 mariages et donné naissance à plus d'un million de Québécois⁶⁴.

Onze générations se sont succédées sur la ferme Deblois à cause de la beauté du site et de la fertilité du sol. Grégoire portait donc bien son nom. Il avait été vigilant et misé juste en revendant sa première concession et en conservant sa deuxième ! C'est aussi aux lots 80 à 83 que ses descendants ont construit leur maison. Malheureusement, la dernière qu'ils ont construite, cette maison iconique dont on pouvait apercevoir

le toit de la route principale, fut détruite dans un incendie en 1939⁶⁵. Néanmoins, vers les années 1950, quatre familles Deblois habitaient toujours l'île d'Orléans⁶⁶. En consultant le 411, on y retrouve toujours une dizaine de familles Deblois.



Maison des Deblois dit Grégoire à la paroisse Sainte-Famille, Î.O., avant 1939.

Source : MASSELOTTE, Alexandre, E. (Éd.) « Maison des DEBLOIS dit GRÉGOIRE », BANQ Rosemont-La-Petite-Patrie – Cartes Postales, CP7628 CON, (Domaine Public au Canada), www.numerique.banq.qc.ca. Consulté en septembre 2019.

Ce sont les descendants de mon ancêtre Joseph, l'aîné de la famille, qui ont adopté le patronyme Grégoire. En 1729, son fils Jean-Baptiste s'établit à Québec avec son épouse Angélique Dumont. Les actes de baptêmes des enfants contiennent de façon inconstante le patronyme de Jean-Baptiste, parfois sous Deblois, Deblois dit Grégoire, ou Grégoire⁶⁷. Son fils Nicolas déménage à La Prairie où il habite quelque temps avec une de ses sœurs avant d'épouser Angélique Mondoux, en 1774⁶⁸. Lors de leur baptême, les onze enfants du couple sont tous nommés Grégoire. Dès lors, le patronyme Deblois disparaît à tout jamais de cette lignée familiale, mais c'est aussi de celle-ci dont sera issue la descendance la plus importante. Celle-ci engendrera plusieurs ecclésiastiques, médecins, enseignants⁶⁹ – des gens de compassion et de grande générosité, telle que mère Léonie (Élodie Paradis), fondatrice de l'Institut des Petites Sœurs de la Sainte-Famille⁷⁰. C'est en effet de cette belle lignée que mon grand-père Ovila est né le 20 décembre 1877⁷¹.

59. GRÉGOIRE. *Op. cit.*, p. 15. Texte édité sous forme contemporaine pour en rendre la lecture plus facile.

60. *Ibid.*, p. 16.

61. *Ibid.*

62. GÉNÉALOGIE QUÉBEC. *Op. cit.*, Acte n° 37944.

63. BEAUREGARD. *Op. cit.* *Famille de Grégoire DEBLOIS & Françoise VIGER*.

64. *Ibid.*

65. GRÉGOIRE. *Op. cit.*, p. 17-18.

66. *Ibid.*

67. GÉNÉALOGIE QUÉBEC. Actes n°s 159404, 160162, 160409, 180600, 162339, 162889, 163527.

68. PRDH. *Op. cit.*, Fiche n° 51020.

69. GRÉGOIRE. *Op. cit.*, p. 23 ;

GÉNÉALOGIE QUÉBEC, *Op. cit.*, Document n° 5642.

70. ROBILLARD, Denise. « PARADIS, ÉLODIE », *Dictionnaire biographique du Canada*, www.biographi.ca/fr/. Consulté en octobre 2019.

71. Donnée de provenance directe.

Grégoire Deblois (Champagne-Mouton, France)
m11-09-1662, Sainte-Famille, Î.O.
Françoise Viger (Doué-Lafontaine, France)

Joseph Deblois (1664–1732)
m26-02-1686, Sainte-Famille, Î.O.
Marguerite Rousseau (1664–1717)

Jean-Baptiste Deblois dit Grégoire (1704–1748)
m22-05-1729, Québec
Angélique Dumont (1704–1782)

Nicolas-André Deblois dit Grégoire (v.1740–1819)
m21-11-1774, La Prairie
Marie-Angélique Mondoux (1754–1805)

Joseph Grégoire (1783–1864)
m11-06-1804, L'Acadie
Louise Brouillet (1785–1842)

Joseph Grégoire, fils (1808 – 1881)
m22-09-1829, L'Acadie
Sophie Dupuis (1810 - 1848)

Gilbert Grégoire (1842–1930)
m27-08-1861, St-Valentin
Adéline Tremblay (1840 -)



Ovila Grégoire
(1877–1957)

Ascendance d'Ovila Grégoire, grand-père de l'auteure.

Vous pouvez communiquer avec l'auteure à l'adresse :
vertfeuille1671@gmail.com

A. BELANGER, Limitée  MONTMAGNY, Qué., Can.

LA GRANDE ÉPOQUE DE
A. BÉLANGER

Ltee



Exposition présentée à la Maison
sir Étienne-Paschal-Taché
Montmagny

DU 8 JUIN AU 18 OCTOBRE 2020

WWW.MAISONTACHE.COM

mots de cénéa...

Le Canadien français n'arrive pas à mourir à un certain passé, à ce qu'il fut dans une lointaine ascendance. Les racines de l'arbre généalogique lui dévorent la moelle. – Pierre de Grandpré.

Les malades de l'Hôtel-Dieu de Québec 1761-1830

Guy Parent (1255) et Louis Richer (4140)



Guy Parent (1255)

Né à Saint-Narcisse de Champlain en 1952, Guy Parent a obtenu un baccalauréat en biochimie de l'Université Laval en 1975. Après avoir travaillé quelque temps au gouvernement du Québec, il entre à l'emploi de l'Université Laval où il occupe le poste de responsable de travaux pratiques et de recherche, de 1977 jusqu'à sa retraite en 2008. Guy Parent a publié de nombreux articles en généalogie, dont *Pierre Parent, le pionnier*, en 2005. Il est l'actuel vice-président de la Fédération québécoise des sociétés de généalogie (FQSG).



Louis Richer (4140)

Né à Coteau-Station en 1945, Louis Richer est détenteur d'un baccalauréat en histoire Québec-Canada de l'Université d'Ottawa et d'un baccalauréat en administration publique de l'Université Laval. Pendant 30 ans, il a travaillé à la mise en valeur du patrimoine culturel canadien. À la retraite depuis 1998, il est bénévole à la Société de généalogie de Québec depuis l'année suivante. Il y a occupé différentes fonctions comme directeur de comités, secrétaire de la SGQ, conférencier et initiateur de nombreux projets. Son dictionnaire sur les *Richer dit Louvetot en Amérique* et son article sur le même sujet lui ont valu en 2011 le Prix Percy-Foy. En 2017, il a reçu la Médaille de reconnaissance de la FQSG. Il offre, en collaboration, différentes sessions de formation sur l'histoire du Québec, 1608-1968, et sur les registres paroissiaux.

Introduction

En 2005, Marcel Fournier et ses collaborateurs publiaient le *Registre journalier des malades de l'Hôtel-Dieu de Québec*¹. Ce document comprend 42 000 entrées et couvre la période 1689-1760. On y trouve divers renseignements sur nos ancêtres arrivés en Nouvelle-France durant cette période: noms, âges, lieux d'origine et occupations. Rappelons qu'à cette époque le port de Québec était la principale porte d'entrée des arrivants au Canada depuis l'Europe. Grâce au travail d'une équipe de bénévoles², la Société de généalogie de Québec a voulu poursuivre ce travail de dépouillement et en a réalisé une transcription pour la période 1760-1830³.

Le registre des malades pour ces décennies comprend plus de 11 000 entrées. Une des caractéristiques importantes de la population de Québec au cours de la deuxième partie de cette période est l'arrivée massive d'immigrants originaires des îles britanniques, soit l'Irlande au premier chef, l'Écosse

et l'Angleterre. Ces nouveaux arrivants ont un impact sur le contingent des malades enregistrés à l'Hôtel-Dieu⁴. Il faudra attendre la mise sur pied de l'hôpital de la Marine en 1832 pour l'accueil des immigrants malades arrivés à Québec, après être passés droit à la station de quarantaine établie à la Grosse Île.

À partir du registre quotidien des malades, nous avons relevé les données suivantes: noms et prénoms des malades, de leurs conjoints ou de leurs parents le cas échéant, âges, lieux d'origine, métiers ou occupations, dates d'entrée et dates de sortie ou de décès. Sous forme de tableaux, nous présentons une analyse des patients accueillis à l'Hôtel-Dieu pendant la période étudiée.

Avant de présenter l'analyse des données, nous proposons un bref historique de cette vénérable institution de la côte du Palais, à Québec.

1. FOURNIER, Marcel, et Gisèle MONARQUE en collab. avec Dominique Ritchot et le *Programme de recherche démographique historique. Registre journalier des malades de l'Hôtel-Dieu de Québec*, Montréal, Archiv-Histo, 2005, 2096 p.
2. L'équipe de bénévoles qui a collaboré à la transcription était composée de Louis Chamard, Ginette Bourassa, Véronique Dion, Louise Dorais, Johanne Lacombe, Jacques Laverdière, Yvon Lacroix, Henri-Paul Ouellet, Guy Parent et Louise Roy. Un autre bénévole, Michel Lortie, a créé la base de données. Nous les remercions.
3. Société de généalogie de Québec. *Le registre des malades de l'Hôtel-Dieu de Québec 1760-1830*. Publication n° 140 USB, Québec, 2019. La base de données couvre les années 1760 à 1830 inclusivement. Pour cet article, l'année 1760 a été exclue.
4. Pour alléger le texte, nous écrivons simplement l'Hôtel-Dieu pour désigner l'hôpital l'Hôtel-Dieu de Québec.

Bref historique de l'Hôtel-Dieu 1639-1760⁵

Le contrat de fondation de l'Hôtel-Dieu de Québec est signé à Paris le 16 août 1637 entre Sébastien Cramoisy et Marie de Vignerot. Le premier représente la compagnie de la Nouvelle-France et la deuxième, future duchesse d'Aiguillon, agit au nom des religieuses augustines de la Miséricorde de Jésus, de Dieppe. Celle-ci est la nièce du cardinal de Richelieu, premier ministre de Louis XIII et instigateur de la fondation de la compagnie de la Nouvelle-France chargée du peuplement et du développement des possessions du roi en Amérique.

Il faudra attendre deux ans, soit jusqu'au 1^{er} août 1639, pour voir l'arrivée à Québec des premières religieuses cloîtrées provenant de l'Hôtel-Dieu de Dieppe. Il s'agit de Marie Guenet de Saint-Ignace, Anne Le Cointre de Saint-Bernard et Marie Forestier de Saint-Bonaventure. La plus âgée a 29 ans. Après une vaine tentative d'établissement chez les Jésuites à Sillery, les Augustines rentrent à Québec en 1644 où elles s'installent dans la côte du Palais.

L'Hôtel-Dieu a comme mission première d'accueillir les pauvres, soit ceux qui n'ont pas le moyen de recevoir des soins à domicile offerts par un médecin. L'hospitalisation est gratuite pour les plus démunis; les soins de santé, intimement liés au domaine religieux, relèvent de la charité publique, du moins pour ces derniers.

En plus de son engagement envers les pauvres, l'Hôtel-Dieu joue aussi un rôle considérable dans la vocation maritime et militaire de la ville de Québec en accueillant les soldats et les matelots malades à leur arrivée dans la colonie; cela contribue à restreindre les effets de la propagation des maladies infectieuses. Parmi les soldats hospitalisés en 1697, une nouvelle recrue des troupes franches de la Marine, Louveto, surnom d'un soldat de la compagnie Le Vasseur, séjourne à quatre reprises à l'Hôtel-Dieu. Louveto, de son nom Jacques Héricher, est l'ancêtre des Richer dit Louvetot d'Amérique.



Bibliothèque et Archives Canada, Peter Winkworth Collection of Canadiana at the National Archives of Canada, e000996391, Aquarelle Hôtel-Dieu vers 1822-1832.

À l'époque, les communautés religieuses responsables des services sociaux tiraient leurs revenus notamment de l'exploitation de terres octroyées en seigneuries. Les Augustines en possédaient plusieurs, qu'elles avaient achetées ou qui leur avaient été léguées par de généreux donateurs. La plus importante était celle de Saint-Augustin De Maur appelée également *seigneurie des Pauvres*, achetée en 1734⁶. Les Augustines possédaient aussi la seigneurie de l'Île-aux-Oies, acquise en 1713 et vendue seulement en 1964 à un club de chasse⁷. Les religieuses louaient de nombreux emplacements dans la Haute-Ville de Québec, ce qui leur procurait d'autres sources de revenus.

L'Hôtel-Dieu est détruit par un violent incendie le 7 juin 1755. On déplore une seule victime, sœur Marie-Anne de Lajoüe, dit du Sacré-Cœur-de-Jésus. Elle est la fille de François de Lajoüe, l'architecte et maître d'œuvre du bâtiment. Les Augustines, soit 45 professes, une novice et deux postulantes, se réfugient chez les Ursulines. À la fin de l'année, on commence la construction d'un nouvel hôpital. Les religieuses reprennent possession des lieux en 1757 au milieu de l'été; elles doivent alors une somme de 98 697 livres.

À peine deux ans plus tard, les religieuses font face à nouveau à l'adversité. Au cours de l'été 1759, alors que les troupes du général britannique James Wolfe bombardent Québec depuis les hauteurs de Lévis, l'hôpital est évacué. Les Augustines se réfugient à l'Hôpital général, devenu le seul hôpital de Québec et le lieu de refuge d'une bonne partie de la population. En septembre, elles retrouvent leur hôpital partiellement endommagé, mais surtout occupé par les troupes britanniques.

Le travail des Augustines

Le caractère du travail des religieuses auprès des malades est fortement marqué par le rythme saisonnier de la vie en Nouvelle-France. On observe un surcroît de travail lié à l'arrivée des navires et un ralentissement des admissions au cours de la saison froide.

L'Hôtel-Dieu n'accueille pas, du moins en principe, de pensionnaires, d'infirmités, d'invalides, de vieillards, ni de femmes en couche. L'Hôpital général fondé en 1692 par M^{gr} de Saint-Vallier, deuxième évêque de Québec, a pour vocation d'accueillir les démunis de la société. À l'occasion, les salles de l'Hôtel-Dieu servent de refuge à des immigrants fraîchement débarqués.

Sous l'autorité de la supérieure de la communauté, c'est la religieuse hospitalière (la dépositaire des pauvres) qui admet les malades. Le médecin ou le chirurgien doit cependant les avoir examinés au préalable et certifier par écrit qu'ils ne sont atteints d'aucune maladie contagieuse ou incurable. Du moins, est-ce le règlement, car en raison de son rôle auprès

5. ROUSSEAU, François. *La croix et le scalpel. Histoire des Augustines et de l'Hôtel-Dieu de Québec (1639-1989)*, t. 1: 1639-1892, Sillery, Septentrion, 1989, 454 p. Sauf indication contraire, les données et les faits présentés dans ce texte sont tirés de ce livre.

6. BLAIS, Patrick. *La « seigneurie des pauvres », l'administration de Saint-Augustin de Maur par les hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Québec (1734-1868)*. Thèse de maîtrise, Université de Sherbrooke, juin 2016. <https://savoirs.usherbrooke.ca>. Consulté le 14 novembre 2019.

7. GUILLET, Yves. « Les propriétés seigneuriales des Augustines ». *Cap-aux-Diamants*, n° 118, été 2014, p. 10.

des matelots et des soldats, l'Hôtel-Dieu a toujours reçu des malades souffrant de maladies contagieuses.

Les tâches que l'on ne juge pas convenable de voir exécuter par des religieuses sont confiées au personnel laïque. On attribue un lit au malade dès son admission. Les capitaines des navires paient le séjour de leurs matelots. En 1752, ils donnent 15 sols par jour à cette fin. Le roi rembourse l'Hôtel-Dieu pour les soldats, les matelots de la marine royale, les ouvriers de la construction navale et les miliciens en temps de guerre. Leur allocation varie de 6 à 10 sols par jour, un montant qui couvre à peine la ration alimentaire.

Les religieuses ont accueilli leur premier médecin en 1669, soit Jean de Bonamour, qui séjourne seulement trois ans dans la colonie. Grâce à ses observations reprises dans les annales de l'Hôtel-Dieu, un cardiologue, Yves Morin, plus de trois cents ans plus tard, percera le mystère des *cœurs tigrés* causés par la présence de cobalt dans la bière⁸. Michel Sarrazin, médecin du roi, a été rattaché à l'Hôtel-Dieu depuis son arrivée en Nouvelle-France en 1697 jusqu'à sa mort en 1734. Il est inhumé dans le cimetière des pauvres, adjacent à l'Hôtel-Dieu. Son successeur, arrivé sept ans plus tard, est Jean-François Gauthier. Ce dernier est décédé en 1756, victime du typhus.

1761-1830

Endettées à la suite de l'incendie de 1755, les religieuses ont raison de s'interroger quant à leur avenir. Elles peuvent très bien redouter le sort réservé aux communautés d'hommes, dont les Jésuites et les Récollets, à qui on a défendu de recruter et dont les propriétés sont confisquées par les autorités britanniques de foi protestante. Les religieuses perdent une partie importante de leurs revenus, soit la gratification royale octroyée annuellement par le roi de France. En revanche, elles reçoivent de la Couronne britannique une somme de plus de 8000 livres pour les soins accordés aux soldats hospitalisés entre 1759 et 1763. Estimant à leur juste valeur le rôle social des Augustines, les nouvelles autorités en place s'accommodent bien de ces dernières.

Dès 1767, les religieuses ouvrent une petite salle destinée à recevoir les malades de la ville. Au lendemain du départ des troupes britanniques quelque dix-sept ans plus tard, l'hôpital compte deux salles, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. La première compte dix lits et la deuxième, huit. On est encore loin de la situation sous le Régime français alors que l'hôpital comptait plus de cinquante lits. Le chirurgien, Jacques Dénéchaud, pratique notamment à l'Hôtel-Dieu de 1769 jusqu'en 1810.

En 1800, à la demande de l'Assemblée législative du Bas-Canada, les Augustines acceptent, après un premier refus, de s'occuper des enfants abandonnés dans la ville. Les frais sont entièrement absorbés par les autorités gouvernementales, qui paient également le salaire d'une femme responsable

d'accueillir les nouveau-nés. Ceux-ci sont déposés dans un tour muni d'une clochette qui signale la présence de l'un d'entre eux. Le séjour de ces enfants dans l'établissement est de courte durée. Les religieuses voient à leur trouver une nourrice, puis une famille d'accueil. Plus de la moitié de ces enfants ne survivront pas. Cette mission sera reprise par les sœurs de la Charité dans les années 1840. Entre-temps, les Augustines avaient accueilli 842 enfants, dont 52 ont été remis à leurs parents, 333 placés en foyer d'accueil, souvent dans les campagnes environnantes, et 457 décédés en bas âge.

Entre 1800 et 1803, grâce à une souscription publique, les Augustines reconstruisent leur chapelle et le chœur que l'on peut admirer encore de nos jours. La population grandissante de Québec et l'arrivée massive des immigrants obligent les Augustines à penser à un nouvel hôpital. D'après John Lambert, en 1806, *l'Hôtel-Dieu est un grand bâtiment entouré de jardins [...] pour les malades qui y sont soignés sans qui leur en coût un sou*⁹. En 1812, leur établissement ne compte toujours que 18 lits. D'ailleurs, l'Assemblée législative est obligée cette même année de verser une subvention de 1200 livres pour venir en aide aux malades indigents. Dès 1816, les travaux de construction du nouvel hôpital débutent. Fait intéressant pour l'époque, deux pétitions circulent, l'une en faveur de la construction, signée par plus de 200 citoyens de la ville de Québec, et une contre, soutenue par des résidents de la côte du Palais, dont le célèbre médecin François Blanchet¹⁰. Ces derniers redoutent la présence d'une population misérable dans leur voisinage.

Ouvert en 1825, le nouvel hôpital compte deux grandes salles comptant chacune 25 lits. Les coûts sont assumés en grande partie par une souscription publique et par des subventions successives versées par l'Assemblée législative. Fait exceptionnel pour l'époque, l'Hôtel-Dieu recevra une subvention annuelle statutaire à partir de 1829 pour le *soutien des pauvres*. En 1830, près de 60 % des revenus des Augustines proviennent de leur patrimoine foncier, de leurs maisons et emplacements de ville loués ou encore de leurs seigneuries, 33 % des revenus du gouvernement provincial, et moins de 1 % des pensions des malades. Incidemment, les religieuses se plaindront des citoyens aisés qui se présentent à l'hôpital pour obtenir des soins à coût modique au lieu de se faire soigner à domicile par un médecin, moyennant rémunération.

L'Hôtel-Dieu entre graduellement dans la modernité : présence constante de médecins et de chirurgiens, apprentissage des étudiants en médecine, visite quotidienne des malades, numéros identifiant les malades pour remplacer les images de piété au-dessus des lits. Bientôt apparaîtront des services spécialisés. Les premiers médecins du nouvel établissement sont choisis par l'évêque de Québec, M^{gr} Octave Plessis. Il s'agit du médecin Joseph Painchaud, assisté de William Hall, et du chirurgien Joseph Parent épaulé par Joseph Morrin. En ces premières années, ces médecins ne sont pas rétribués. Ils

8. MORIN, Yves. *Les cœurs tigrés*, Québec, Septentrion, 2011, 447 p.

9. LAMBERT, John. *Voyage au Canada 1806, 1807 et 1808*, Québec, Septentrion, 2006, p. 65.

10. BERNIER, Jacques. « BLANCHET, FRANÇOIS », www.biographi.ca/fr/. Consulté le 18 octobre 2019.



Bibliothèque et Archives nationales du Québec, n° 3551, *Vue à vol d'oiseau de l'Hôtel-Dieu de Québec depuis la rue Charlevoix*. (À gauche, on aperçoit l'ancienne porte de la côte du Palais). L'opinion publique, vol 8, n° 5, p. 411 (30 août 1877).

comptent sur leur bénévolat pour rehausser leur prestige aux yeux de la population générale qui préfère se faire soigner à la maison, source première du revenu des médecins.

Les religieuses de l'Hôtel-Dieu

Il était d'usage, surtout dans les communautés cloîtrées, de distinguer deux catégories de religieuses : choristes et converses qui prononçaient toutes deux les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, mais les premières y ajoutaient celui de dévouement pendant toute leur vie au service des malades. Aux premières était réservée la participation active aux offices quotidiens et le soin des malades à l'hôpital ; aux secondes les tâches manuelles : ménage, lessive, cuisine, soins du jardin et de la basse-cour. La dot pour être admise chez les Augustines était de 3000 livres pour les choristes et de 300 à 600 livres en moyenne pour les converses. Le roi intervient en 1722 et augmente la dot pour les premières à 5000 livres. Cette dot est trop chère ; les postulantes se font rares, et le Conseil d'État la ramène à 3000 livres.

En 1720, l'Hôtel-Dieu compte 49 choristes ou religieuses de chœur, mais n'en comptera plus que 29 à la Conquête britannique. Le nombre de converses est plus stable, variant entre 13 et 15. Dans un recensement daté du 31 décembre 1754, on dénombre 33 choristes, 13 converses et une postulante choriste. Trente ans plus tard, on constate une diminution du nombre de religieuses : 20 choristes, 11 converses et une postulante choriste. En 1764, parmi le personnel de la communauté au nombre de 25 religieuses de chœur, on note la présence de deux cousines Parent : Marie-Geneviève ou mère

Saint-François-d'Assise et Marie-Angélique ou mère Saint-Pierre¹¹. Au début du XIX^e siècle, le nombre de religieuses n'a pas sensiblement augmenté. D'après John Lambert, elles ne sont que 27 en 1806¹².

Marie-Geneviève Parent, fille de Joseph et Marie-Anne Chatellereau dit Bonadeau, a été baptisée à Québec le 11 novembre 1740. Elle fait son entrée chez les religieuses de l'Hôtel-Dieu de Québec en 1756. La dot exigée par la Congrégation s'élève à 3000 livres. Son père reçoit quittance de la somme de 2500 livres payée en billet d'ordonnance sur les 3000 livres de dot demandée, la différence étant payée par une fondation de dot faite en 1675 par l'abbé Gabriel Thubières de Levy de Queylus comme mentionné dans un acte notarié¹³. En 1772, Marie-Geneviève, connue sous le nom de mère Saint-François d'Assise, est élue maîtresse des novices. Elle devient ensuite supérieure, poste qu'elle occupe de 1786 à 1792, et de nouveau de 1795 à 1801¹⁴. Marie-Geneviève est décédée puis inhumée à l'hôpital le 22 décembre 1804.

Marie-Angélique Parent, une lointaine cousine de Marie-Geneviève, rejoint aussi les religieuses de l'Hôtel-Dieu de Québec en 1756. Marie-Angélique est la fille de Joseph et Marie-Françoise Mony. Elle est née à Montréal le 2 août 1729. L'engagement pour la dot de 3000 livres de Marie-Angélique fut signé devant notaire en 1756¹⁵. Elle a pris le nom de mère Saint-Pierre. Elle est décédée puis inhumée à l'Hôtel-Dieu de Québec le 3 octobre 1782.

En arrivant chez les religieuses de l'Hôtel-Dieu de Québec en 1756, Marie-Angélique rejoint une autre cousine, Marie-Anne Parent. Cette dernière est la fille de Étienne et Simone-Barbe Brassard. Elle a été baptisée à Beauport le 23 juillet 1732. En 1752, Étienne Parent se rend chez son frère Joseph, le père de la première cousine, Marie-Geneviève, pour enregistrer le paiement de la dot qui permet à sa fille, après avoir fait son année de probation, d'être acceptée chez *Dames religieuses de la Miséricorde en l'hostel dieu de cette ditte ville* en sa qualité de religieuse de chœur sous le nom de mère Sainte-Madeleine. La dot exigée par la Congrégation s'élève à 3000 livres, mais les parents de Marie-Anne n'en déboursent que 2000, la différence étant payée par la fondation de dot de l'abbé de Queylus. Étienne ne paie pas lui-même la dot de sa fille ; c'est son frère Joseph qui paie devant notaire la totalité des 2000 livres en billet d'ordonnance¹⁶. La vie religieuse de Marie-Anne Parent fut brève, car elle est décédée à l'Hôtel-Dieu de Québec où elle a été inhumée le 29 août 1760.

Ces trois contrats notariés illustrent les exigences financières auxquelles doivent s'astreindre les familles des postulantes qui souhaitent devenir choristes chez les Augustines.

11. TRUDEL, Marcel. *Histoire de la Nouvelle-France, x. Le régime militaire et la disparition de la Nouvelle-France 1759-1764*, Montréal, Fides, 1999, p. 332-336.

12. LAMBERT, John. *Op. cit.*

13. BANQ. Minutier de Claude Barolet, le 3 novembre 1756.

14. ROUSSEAU, François. « PARENT, MARIE-GENEVIÈVE, dite de Saint-François d'Assise » www.biographi.ca/fr/. Consulté le 18 octobre 2019.

15. BANQ. Minutier de Jean-Claude Panet, le 7 janvier 1756.

16. BANQ. Minutier de Jean-Claude Panet, le 10 octobre 1752.

La population de Québec 1761-1830

Selon le recensement effectué en 1765, la ville de Québec compte 8 967 habitants¹⁷. Trente ans plus tard, selon l'historien François Rousseau, Québec compte 7 724 habitants, soit moins qu'en 1765. Cette population réside à l'intérieur des limites de la ville définies par l'Acte constitutionnel de 1791. Le territoire de Québec est délimité par le fleuve Saint-Laurent, la rivière Saint-Charles et une ligne joignant les deux cours d'eau, dans l'axe du boulevard Langelier actuel¹⁸. Ces chiffres sur la population de Québec varient quelque peu selon les auteurs cités. Pour les historiens Ruddel et LaFrance, la population double entre 1795 et 1818, passant de 8 499 à 17 880 habitants pour atteindre 27 632 habitants en 1831¹⁹. Les limites de la ville prises en compte par les historiens peuvent expliquer cet écart. Il y a tout de même une constante : la population de Québec augmente rapidement au début du XIX^e siècle.

En plus de cette augmentation de la population, la ville de Québec accueille de nombreux voyageurs de passage. On peut évaluer à 7 600 le nombre de matelots qui fréquentent la ville entre 1819 et 1828 ; leur nombre grimpe à plus de 17 000 au milieu du siècle. De plus, la ville de Québec est la porte d'entrée des immigrants en provenance de l'Europe. Entre 1823 et 1837, la moyenne annuelle des nouveaux arrivants est de 21 617. Ils proviennent presque exclusivement des îles britanniques²⁰.

Au début du siècle, la plupart des nouveaux arrivants viennent de l'Angleterre, mais peu à peu les Irlandais prennent le dessus. Dans les années 1830, ces derniers forment 60 % des immigrants qui débarquent à Québec, la plupart en route vers les États-Unis ou le Haut-Canada²¹, mais certains décident de s'établir à Québec ou dans les environs. Dès 1819, on compte près d'un millier d'Irlandais habitant la ville²². En 1829, l'église Notre-Dame-des-Victoires est fréquentée par les Irlandais ; la paroisse mère, Notre-Dame-de-Québec, y délègue un vicaire d'origine irlandaise. En 1851, ils sont plus de 9 000, soit près de 40 % de la population de la ville. Les Irlandais devront attendre jusqu'en 1855 pour obtenir l'érection d'une paroisse irlandaise, Saint-Patrick, dont la première église était située à deux pas de l'Hôtel-Dieu, rue McMahon.

En plus des nouveaux arrivants et des matelots en grand nombre qui sillonnent la ville, Québec héberge une importante garnison militaire présente principalement à la Haute-Ville, à la Citadelle, au parc de l'Artillerie face à l'Hôtel-Dieu et autour des portes de la ville. À partir de la première décennie

du XIX^e siècle, le nombre de militaires en garnison augmente et atteint une moyenne annuelle de 2 425 entre 1810 et 1816. Par la suite, entre 1817 et 1857, les effectifs de la garnison s'établissent en moyenne à 1 300 soldats par année. Bien que décroissant par rapport à une population en expansion démographique (14 % en 1795, 8 % en 1818 et 6 % en 1831), le nombre de soldats reste important. Et malgré une baisse de la population militaire à partir de la deuxième décennie du XIX^e siècle, leur présence, surtout dans la Haute-Ville, est encore considérable, soit environ 28 % pour la période 1795 à 1831²³. Le registre journalier des malades de l'Hôtel-Dieu reflète la présence en grand nombre de ces groupes : immigrants, matelots et militaires.

Qui sont les malades de l'Hôtel-Dieu de Québec ?

Le registre journalier des malades de l'Hôtel-Dieu de Québec pour la période allant de 1761 à 1830 compte 11 071 individus répartis ainsi : 5 784 hommes et 5 254 femmes. Pour 33 malades, l'inscription ne permet pas de savoir s'il s'agit d'un homme ou d'une femme.

La **Figure 1** représente le nombre de malades inscrits dans le registre pour chaque décennie de 1761 à 1830. Du début à la fin de cette période, on note une augmentation graduelle du nombre de malades pour chaque décennie avec une augmentation substantielle pour 1791-1800. Il faut signaler que de 1776 à 1785, seulement sept entrées de malades sont enregistrées : trois en 1776, deux en 1777 et deux en 1783. L'entrée régulière des patients recommence en 1786 alors qu'on enregistre 26 entrées.

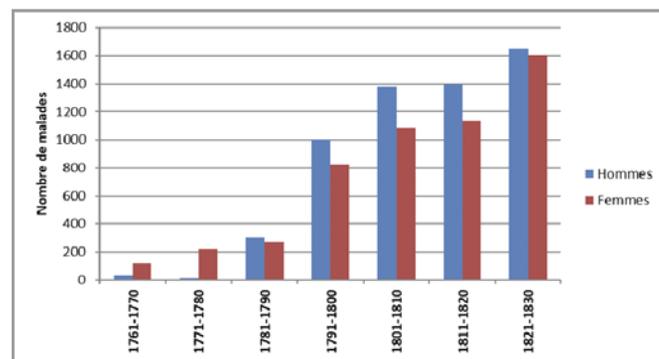


Figure 1. Nombre de malades inscrits à l'Hôtel-Dieu de Québec pour chaque décennie, 1761-1830.

17. CARTIER, Gwenaél. (2008). « Québec 1608-2008 : 400 ans de statistiques démographiques tirées des recensements ». *Cahiers québécois de démographie*, vol. 37, n° 1, printemps 2008, p. 131-161. <https://doi.org/10.7202/029642ar>.
18. DROUIN, François. « La population urbaine de Québec, 1795-1971. Origines et autres caractéristiques de recensement », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 19, n° 1, 1990, p. 95-112.
19. RUDDDEL, David-Thierry et Marc LAFRANCE. « Québec, 1785-1840 : problèmes de croissance d'une ville coloniale ». *Histoire sociale- Social History*, vol. XVIII, n° 36, novembre-November 1985, p. 315-333.
20. *Ibid.*
21. *Ibid.*
22. HARE John, Marc LAFRANCE et David-Thierry RUDDDEL. *Histoire de la Ville de Québec, 1608-1871*, Boréal/Musée canadien des civilisations, Montréal, 1987, 399 p., p. 195s.
23. *Ibid.*

À l'exception des décennies 1761-1770 et 1771-1780 où respectivement 21,2 % et 6,4 % seulement des malades sont des hommes, le nombre d'entrées de sexe masculin dépasse toujours, mais légèrement, celui de sexe féminin allant de 50,7 % pour la décennie 1821-1830 jusqu'à 54,9 % pour la décennie 1811-1820. De 1761 à 1830 inclusivement, 987 patients ont rendu l'âme à l'hôpital, soit 8,9 %.

Des 11 071 malades portés au registre entre 1761 et 1830, il est possible de connaître le lieu ou pays d'origine pour 8 469 d'entre eux. De ce nombre, 6 157 indiquent comme lieu d'origine une ville ou une paroisse située sur le territoire qui deviendra le Canada et le Québec de 1867. De ce dernier nombre, la majorité provient du Québec, soit 97 %.

La compilation de ces statistiques donne, par ordre d'importance, l'origine des malades du Québec: 1 833 viennent de Québec, 286 de Montréal, 194 de Charlesbourg, 170 de Saint-Michel-de-Bellechasse, 140 de Saint-Joseph-De Lévy, 138 de L'Ancienne-Lorette, 133 de Saint-Charles-de-Bellechasse, 131 de Saint-Augustin-de-Desmaures, 130 de Saint-Vallier et 114 de Beauport. Sans surprise, c'est donc la ville de Québec qui compte le plus grand nombre d'hospitalisés.

D'autres malades proviennent du Canada, à l'extérieur du Québec. On en compte 2 883. D'aucuns précisent leur lieu d'origine. Par exemple, 22 malades sont originaires d'Halifax, 9 de Terre-Neuve, 6 de l'île du Cap Breton, 5 de Niagara, mais 22 tout simplement du Haut-Canada (Ontario), 3 des Pays d'en Haut (l'Ouest) et 1 de la Nouvelle-Écosse. Une autre région est assez régulièrement mentionnée par les malades, soit l'Acadie avec 55 inscriptions. Parfois, il est indiqué Rivière Saint-Jean, ou encore des noms de lieux comme Richibouctou, Miramichi, Beaubassin, Beauséjour ou Île Saint-Jean.

De nombreux malades admis à l'Hôtel-Dieu sont d'origine étrangère, soit 2 317 pour ceux qui ont déclaré leur lieu d'origine. Les principaux pays d'où sont originaires ces personnes et leur nombre sont présentés en **Figure 2**.

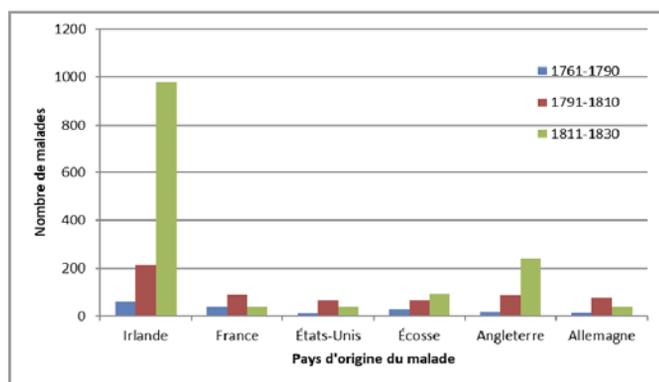


Figure 2. Nombre de malades de l'Hôtel-Dieu de Québec provenant des principaux pays d'origine étrangère entre 1761 et 1830.

L'Irlande domine largement avec 1 247 malades, dont 78,4 % au cours de la période 1811-1830 qui correspond à l'arrivée massive des Irlandais surtout après 1820. Au deuxième rang, on trouve l'Angleterre avec 341 malades, dont 84,5 % sont admis dans la période 1811-1830. Suivent par ordre d'importance l'Écosse avec 184 malades, la France avec 168, l'Allemagne avec 130 et les États-Unis avec 113. Des malades sont originaires d'autres pays européens, mais leur nombre est minime. On peut citer l'Italie avec 19 malades, les îles Anglo-Normandes avec 13, dont 12 de Jersey et un de Guernesey, le Portugal avec 11, la Suisse avec 7, la Suède et la Hollande avec 3 chacun, le Danemark avec 2, la Belgique, la Hongrie, la Turquie, la Russie et Gibraltar avec 1 chacun.

Plusieurs malades indiquent comme lieu d'origine des endroits qui concernent une région géographique générale. Ainsi, 17 malades sont originaires *des Îles*, 8 *des Colonies* et 3 *des Indes*, sans plus de précision. Par contre, certains sont plus précis. Ainsi, 4 disent venir de la Guadeloupe, 2 des Bermudes, 2 de la Martinique et 1 de la Jamaïque. Quelques-uns proviennent de pays africains dont la Guinée ou Côte de Guinée. On lit aussi dans les registres des lieux d'origine qu'il nous a été impossible de reconnaître et d'associer à un pays.

Les malades sont de tous âges comme le montre la **Figure 3**. Quelque 8 683 malades donnent leur âge. De ce nombre, 53,7 % sont âgés de 11 à 30 ans inclusivement, 15 malades ont plus de 91 ans et une malade — Catherine Duret — aurait 104 ans selon l'information colligée au registre le 25 mai 1795. Catherine Duret est née le 29 octobre 1707, à Québec, et est décédée le 23 mai 1797, à l'Hôpital général de Québec. Par conséquent, lors de son hospitalisation, elle a 87 ans. Mais, comme il arrive souvent chez des gens âgés, l'âge présumé n'est pas l'âge réel. Ce phénomène avait déjà été observé dans une étude sur les dates de naissance inscrites au recensement de 1901²⁴.

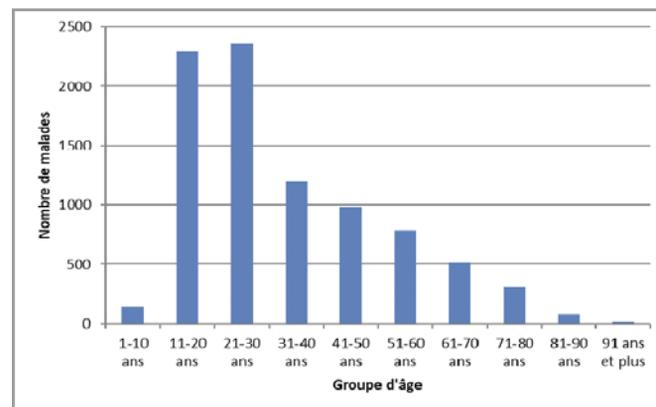


Figure 3. L'âge des malades enregistrés à l'Hôtel-Dieu de Québec entre 1761 et 1830 inclusivement.

Sur 2 778 malades qui ont indiqué un métier ou une occupation lors de leur inscription dans le registre des malades, 52,2 % se disent journaliers, domestiques, servantes ou

24. PARENT, Guy, Louis RICHER, et Roger PARENT. « Les dates de naissance au recensement de 1901 sont-elles exactes? », *L'Ancêtre*, Société de généalogie de Québec, vol. n° 291, été 2010, p. 263-267.

serviteurs (**Tableau 1**). Ces chiffres sont en accord avec ce que l'historien-archiviste Rénald Lessard écrivait dans son étude sur la population de Québec et les malades de l'Hôtel-Dieu en 1744 :

| MÉTIER OU OCCUPATIONS DES MALADES | NOMBRE |
|-----------------------------------|--------|
| Journalier | 860 |
| Domestique / servante / serviteur | 330 |
| Marin / marinier / matelot | 289 |
| Charpentier | 104 |
| Cultivateur/fermier | 93 |
| Écolier / étudiant / séminariste | 84 |
| Cordonnier | 75 |
| Navigateur | 65 |
| Maçon | 63 |
| Menuisier | 59 |

Tableau 1. Les dix métiers ou occupations les plus fréquents des malades de l'Hôtel-Dieu de Québec de 1761-1830.

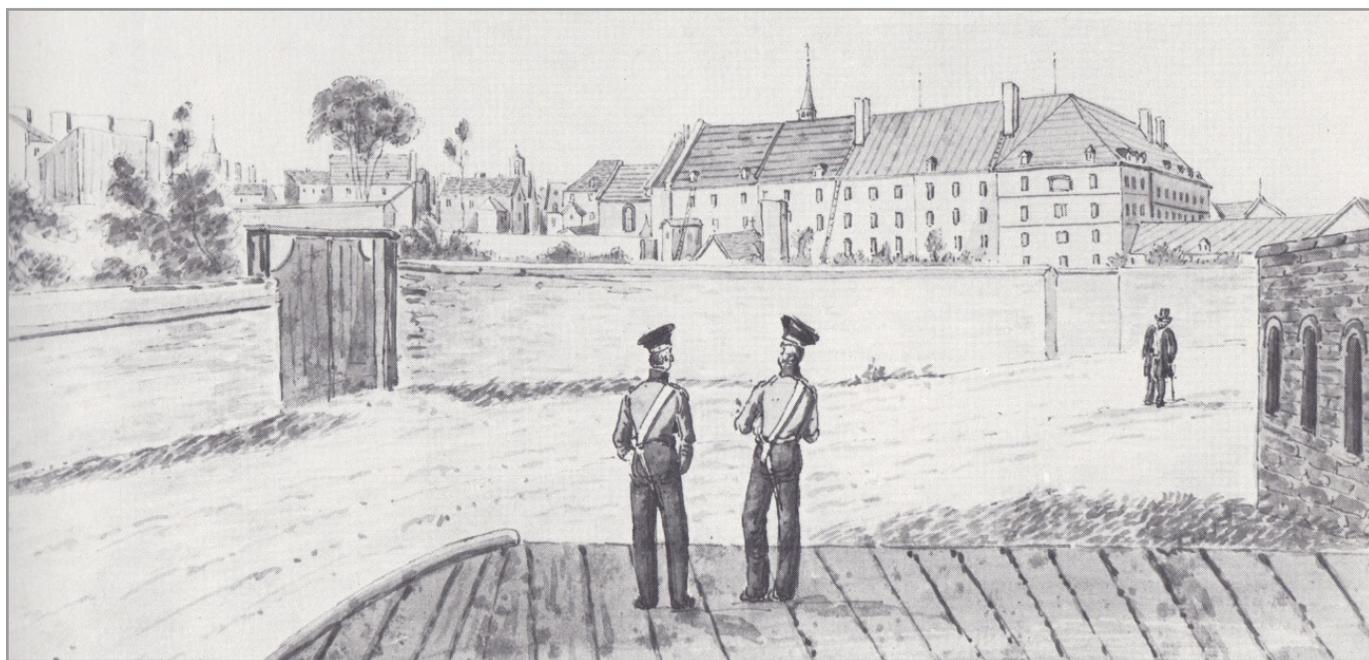
L'Hôtel-Dieu accueille d'abord les plus démunis. Les journaliers, les domestiques, les servantes et les serviteurs sont surreprésentés en regard de leur nombre dans la ville²⁵.

Conclusion

Le nombre de malades admis à l'Hôtel-Dieu est beaucoup moins important pour la période 1761-1830 par rapport aux années 1689-1760, soit près de quatre fois moins. Même si près de 30 % des malades sont originaires de la ville de Québec et des paroisses environnantes, l'arrivée massive d'immigrants à Québec durant la période étudiée influence le portrait des malades admis à l'Hôtel-Dieu, à cause notamment de la venue de nombreux Irlandais, particulièrement à la fin de cette période.

Pour la période 1811-1830, l'hôpital reçoit 5 800 malades dont 22,4 % sont originaires des îles britanniques : Irlande, Angleterre, Écosse. Parmi ces 1307 malades, 977 proviennent de l'Irlande. Ce profil des malades pour les îles britanniques diffère de celui des autres principaux pays européens (**Figure 2**). Pour ceux originaires de la France et de l'Allemagne, le plus grand nombre est enregistré lors de la période 1791-1810, et ce profil est le même pour les malades qui viennent des États-Unis. La Révolution française et les années troubles qui s'ensuivirent d'une part et l'arrivée des loyalistes d'autre part pourraient expliquer cette légère augmentation de l'apport de la France et des États-Unis à l'immigration à Québec. Les patients sont jeunes ; plus de la moitié sont âgés de 11 à 30 ans inclusivement. L'âge des patients reflète celui de la population.

Éventuellement, nous espérons poursuivre la publication du registre journalier des malades de l'Hôtel-Dieu de Québec jusqu'en 1850, et en proposer une analyse.



CAMERON, Christina et Jean TRUDEL. *Québec au temps de James Pattison Cockburn*, Québec, Garneau, 1976, p. 129. « Hôtel-Dieu depuis la batterie 1830 », James Pattison Cockburn, Toronto Royal Ontario Museum.

Vous pouvez communiquer avec les auteurs aux adresses :

gui.parent@videotron.ca

lrichersgq@videotron.ca

25. LESSARD, Rénald. *Au temps de la petite vérole. La médecine au Canada aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Québec, Septentrion, 2012, p. 215.



L'ancêtre Jean Toussaint, de Savigny-en-Civray

Mario Toussaint (non-membre)

La Convention nationale acadienne de 1979 se déroule à Edmundston, dans le Madawaska, la région du Nouveau-Brunswick où l'Acadie, le Maine et le Québec se confondent. Les capsules radiophoniques parlent des Arsenault, des Cyr, des Landry, mais pas des Toussaint. Déjà à l'adolescence, l'auteur s'interrogeait sur ses origines. Une seule solution est alors possible, faire ses propres recherches. Contrairement à d'autres familles, celle des Toussaint est peu documentée. Les recherches sont ardues et les résultats plutôt minces, mais la passion s'enracine profondément. Diplômé d'études en technologie, Mario Toussaint n'a rien d'un généalogiste. Pourtant, il poursuit ses recherches depuis quarante ans et demeure à l'affût de ses ancêtres élusifs. Il travaille depuis dix ans à la rédaction d'une monographie familiale.

Résumé

L'ancêtre Jean Toussaint débarque à Québec à l'été 1715. Des recherches généalogiques sommaires nous révèlent qu'il serait originaire de Savigné, dans la région de Civray, au sein de l'actuel département de la Vienne au Poitou. Contrairement à l'Alsace et la Lorraine, cette région ne compte pas beaucoup de familles portant le patronyme Toussaint. Les registres incomplets, nous apportent peu d'indices. Jean était-il réellement un Toussaint ?

De prime abord, en nous intéressant aux origines de l'ancêtre Jean Toussaint, nous commençons par consulter l'incontournable *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes* de M^{gr} Cyprien Tanguay où nous découvrons, dans le septième volume, que notre valeureux aïeul épouse Suzanne Mimaux le 26 novembre 1725 à Québec. Nous y apprenons aussi qu'il est le fils de Barthélemy Toussaint et Jeanne Hédouin, de *Savigny*, diocèse de Poitiers, au Poitou. Cette information provient évidemment de l'acte de mariage rédigé de la main minutieuse du chanoine Charles Plante à la cathédrale Notre-Dame-de-Québec. L'acte de mariage en question stipule [...] *filis de Barthelemy Toussaint et de Jeanne Edoüin ses père et mère de la paroisse de Savigni diocèse de Poitiers* [...]. En feuilletant les archives des notaires Rivière et Soullard, à La Rochelle, nous découvrons aussi que Jean Toussaint s'engage auprès du capitaine Bernard Veyrès le 20 mai 1715 pour partir [...] *au pays de Canada* [...]; il déclare alors être [...] *natif de Sivray en poitou aagé de vingt ans* [...]. Une fois arrivé à bon port, Jean Toussaint disparaît pendant presque dix ans. Après avoir scruté le greffe du notaire royal Jean-Claude Louet à Québec, nous le retrouvons alors qu'il s'engage comme domestique auprès du sieur Nicolas Lanoullier de Boisclerc le 8 janvier 1724 et qu'il déclare être [...] *natif de Civray en Poitou* [...]. Selon le *Registre journalier des malades de l'Hôtel-Dieu de Québec* de Marcel Fournier, le séjour au pays n'étant pas sans embûches. Jean Toussaint est hospitalisé à l'Hôtel-Dieu de Québec et déclare :

- le 4 février 1725, être de [...] *Civray, évêché de Poitiers*,
- le 5 août 1726, être de [...] *Savigny, évêché de Poitiers*,

- le 9 février 1729, être de [...] *Sivray, Poitou* et,
- le 21 octobre 1729, être de [...] *Civré, Poitou*.

L'œuvre de Tanguay nous informe aussi de son décès en 1767, à Saint-Jean-Port-Joli. L'acte de sépulture rédigé par le bon abbé Jacques Hingan indique que Jean Toussaint est décédé alors qu'il était [...] *âgé d'environ quatrevingt ans*. Nous le savons bien, à cette époque, l'âge du défunt était vraisemblablement exagéré. Conséquemment, le consensus veut que Barthélemy soit né vers 1660 et Jeanne vers 1665. Les deux se seraient mariés vers 1685 et leur fils Jean serait né vers 1695, tout ça à Savigny-en-Civray, aujourd'hui Savigné, une commune à 3 km à l'est de Civray, dans le sud du département de la Vienne.

C'est en somme l'ensemble des données dont le chercheur dispose depuis déjà plusieurs décennies.

Heureusement, l'ère moderne vient à notre rescousse. Les registres paroissiaux et d'état civil rendus disponibles par les Archives départementales de la Vienne, et facilement accessibles sur Internet, nous seront utiles. Sauf que les seuls registres paroissiaux qui subsistent pour la paroisse Saint-Hilaire à Savigné commencent en 1700, à l'exception de l'inscription de plusieurs baptêmes entre la mi-août 1640 et la fin d'octobre 1644. Cela dit, les actes compris entre 1645 et 1699 étant inexistantes, il est impossible de trouver les baptêmes de Barthélemy ou Jeanne, ni leur mariage, ni même le baptême de Jean ou de l'un des membres de sa fratrie. Pourtant, l'aïeul Barthélemy aurait forcément eu de la parenté, un père, une mère, un oncle ou une tante. Sa femme était sans doute une Audouin puisque nous ne retrouvons aucune famille

Hédouin ou *Edoüin*. Nous pourrions alors donner comme exemple Simon Audouin, le parrain du petit Simon Poirier, le 16 juin 1641 à Savigné, ou encore Diane Audouin, la mère de Janne Di, le 17 décembre 1643 dans cette même commune. Ces bonnes âmes étaient probablement de la parenté de Jeanne. Définitivement, la famille Audouin est bien implantée dans la région, mais il n'existe pratiquement aucun Toussaint dans les actes de Savigné de 1640 à 1644. Même en étendant les recherches au début du siècle suivant, nous restons toujours sur notre faim. Les registres de Civray, bien que plus complets, ne sont guère plus loquaces; il en est de même pour Charroux, à 7 km à l'est de Savigné. Toutefois, cela pourra nous servir plus tard. Contrairement à la Lorraine où le patronyme Toussaint est des plus familiers, il demeure rare dans la Vienne, même au Poitou. Autre constatation, contrairement aux Pierre, Jean ou Jacques, le prénom Barthélemy est également peu répandu dans l'ensemble de la région.

Malgré tout, dans les registres de la paroisse de Payroux, une commune à 16 km au nord-est de Savigné, une succession d'actes suscite notre intérêt: [...] *le mariage de pierre doussin et de margueritte meusnier* [...] le 16 janvier 1703. Le couple a plusieurs enfants. Le 2 février 1704, naît une fille qui est portée sur les fonts baptismaux: [...] *marie fille de pierre doussin et de margueritte meusnier ses pere et mère* [...]. L'année suivante, le 9 novembre 1705, un garçon vient au monde: [...] *charle fils de pierre tousainst et de marguerite meunier* [...]. Bien plus tard, le 22 novembre 1711, une autre fille est baptisée: [...] *Catherine fille legitime de pierre doucet et de margerite meusnier* [...]; puis un autre garçon est baptisé le 10 février 1726: [...] *Antoine fils legitime de pierre doussin et de margueritte meusnier* [...]. Étonnamment, le père adopte tour à tour les patronymes Doussin, Toussaint et Doucet. Devenu jeune adulte, Antoine décède et est inhumé le 11 mars 1746. On lit au registre: [...] *le corps de feu anthoine tousain* [...] *fils de feu pierre tousain et de margueritte meusnier* [...]. Margurite Meunier, devenue veuve, décède à son tour et est inhumée le premier jour de janvier 1754 [...] *agée danviron Soixante et Dix ans* [...]. Bien que le célébrant ne mentionne pas le nom de feu son mari dans l'acte, un certain Antoine Toussaint est présent aux funérailles.

Dans un même ordre d'idées, les registres de la paroisse Saint-Sulpice, à Charroux, nous révèlent ce qui suit: une apparente cousine trouve son parti et sa famille célèbre leur mariage le 22 mai 1719. Les conjoints sont [...] *hilarion simonet veuf et marie doucin fille de denis doucin et perrete belle* [...]. Les choses étant ce qu'elles sont, deux ans plus tard, l'épouse donne naissance à une fille. L'enfant est baptisée le 5 juin 1721; elle est identifiée comme [...] *marie fille légitime de hilarion simonet et marie toussaints* [...]. Puis un fils est baptisé Jean le 21 février 1724. C'est [...] *un garçon né daujourdhui fils de hilarion simonet de cette paroisse et de marie toussain son épouse* [...]. La femme d'Hilarion aussi a changé de patronyme. Mais ce n'est pas tout: à la suite du décès de son mari, le 20 juin 1741, la veuve épouse en secondes noces un homme de Saint-Romain le 11 février 1743; [...] *loüis trouvé* [...] et a marie doux veufve de me hilarion simonet [...] *de la paroisse*

de charroux [...]. Parvenue à l'âge adulte, sa fille se marie le 16 septembre 1748 à Blanzay, dans le département de la Vienne, où le curé célèbre le mariage de [...] *jean porcheron* [...] *et marie simonet fille de feu hilare simonet et marie doux* [...]. Le petit Jean, lui, se marie avec Marie Pautrot le 19 janvier 1762 dans la paroisse Saint-Léger à Champagné-le-Sec; le registre indique [...] *Jean Symonet fils legitime de feu hilare symonet et de marie doux* [...] *de la paroisse de blanzay* [...]. Après avoir donné naissance à ses enfants, Marie Doux rend l'âme et est inhumée le 19 mars 1764 à Blanzay, à l'âge de 74 ans et en emportant ses secrets. Le célébrant inscrit: [...] *le corps de Marie Doux agée de 74 ans ou environ ont été temoins Jean porcheron son gendre, Jean Simonnet son fils* [...]. De toute évidence, l'épouse aurait aussi adopté le patronyme Toussaint pour l'abandonner à son second mariage.

Il en va de même pour plusieurs: Françoise, Antoine ou Catherine pour qui le curé inscrit alternativement Doussain, Doucet ou Toussaint. Mais l'exemple suivant est d'autant plus saisissant: dans la même paroisse Saint-Sulpice, à Charroux, le 23 octobre 1682, est baptisé un garçon [...] *toine doussin fis de bertommé doussin & Jeanne bodine ces pere et mere* [...]. Bien que le patronyme de la mère nous soit étranger, celui du père, lui, semble familial. Le petit étant bien portant, le couple fait baptiser une fille le 5 mars 1686. Il s'agit de [...] *marie fille de Barthelemy doucin & Jaquette odouyn* [...]. La petite ne survivra pas et est inhumée le 6 septembre 1687 comme l'indique le registre: [...] *marie agée d'un an environ fille de berthomé doussaint et de Jaquette audouine ses peres et mères* [...]. Il est raisonnable de croire qu'il s'agit toujours du même couple. Jeanne, ou Jaquette, est alors bel et bien une Audouin. L'année suivante, le 12 septembre 1688, est baptisé un autre garçon [...] *pierre fils de bertomey doussain* [...] *et de Jacquelline Audouin ses pere et mere* [...] et, le 24 juin 1693, un autre garçon est baptisé [...] *Joachim fils legitime de Berthelmy Doussin, et Jeanne Audoüin* [...]. Il serait facile de se convaincre que ce couple pourrait être les père et mère d'un hypothétique Jean Doussin, mais nous n'en avons malheureusement pas la preuve évidente avec ces actes.

Par contre, les surprises ne s'arrêtent pas là. Une transformation des patronymes va s'effectuer. Le 21 octobre 1708, *Toine* s'unit par les liens sacrés du mariage à Louise-Élizabeth Barbier ([...] *Anthoine Toussaint fils de Berthelmy et de defuncte Jeanne Baudin* [...]). Dans le rude hiver qui suit, Barthélemy décède et est inhumé le 18 janvier 1709 ([...] *le corps de Berthelmy Toussaint* [...]). Les éléments ci-dessus sont significatifs. À part l'irrégularité du nom de la mère et son prénom discontinu, les similitudes sont flagrantes. En considérant le bassin de population de chacune de ces communes, quelle est donc la probabilité que nous ayons deux Barthélemy Toussaint ou Doussin si près l'un de l'autre, et que leur épouse respective se prénomme Jeanne et vraisemblablement Audouin? Le généalogiste toujours prudent pourrait être sceptique vu l'existence possible d'un homonyme à Savigné. Des recherches dans les archives notariales n'ont révélé aucun élément additionnel. Si cette transformation patronymique s'avère, l'ancêtre était un

Doucine et la famille aurait adopté le patronyme Toussaint au tournant du siècle.

Après son mariage avec Louise-Élisabeth, Antoine installera sa famille à Saint-Martin de Saint-Maixent, qui fait aujourd'hui partie du département des Deux-Sèvres. Le jeune couple aura un fils, mais l'enfant décédera et sera inhumé le 24 septembre 1710. On peut lire : [...] *hilaire Toussaint agé de dix mois-fils de antoine Toussaint et de louise Elizabeth barbier* [...]. Ce sera la seule trace que nous trouverons concernant ce couple. Pierre, le mari de la Meusnier, était-il le frère d'Antoine? Joachim, lui, reste introuvable.

Nous en apprenons beaucoup. Nous comprenons maintenant pourquoi la famille Toussaint est si peu représentée au Poitou et pourquoi les recherches sont si ardues. Non seulement les registres qui devaient nous servir de point de départ sont inexistant, mais aussi toutes les variantes phonétiques du patronyme étaient interchangeables. Jusqu'à l'altération de l'initiale... Les registres regorgent de ces métamorphoses. Nous avons depuis longtemps compris que le patronyme Toussaint a été, au fil des siècles, anglicisé, permuté, simplifié. Parfois il

s'agit de simples coquilles, mais pas toujours. Au Madawaska, les fonctionnaires anglophones ont facilement adopté l'orthographe Tousand alors qu'ils enregistraient des transactions concernant des terres. Au milieu du XIX^e siècle, le bon curé McGuirk de Saint-Basile écrivait Toussing et les registres plus anciens renferment aussi un Toutsaint. En mai 1758, c'est le notaire royal Noël Dupont qui inscrit Toussein! Et que dire des Tusa, Tusaw, Tuseau, Tusent et Tusson de la région nord des États de New York et du Vermont, ou des Touzin de Deschambault? Bien au-delà de l'étourderie de vicaires, nous comprenons que le patronyme Toussaint n'a pas été épargné par l'évolution phonétique. Y avait-il un Barthélemy Toussaint et une Jeanne Edouin à Savigné? Nous le saurons peut-être un jour. Il reste que l'hypothèse qui émerge des actes ci-dessus nous mène à croire que, possiblement, les descendants de Jean Toussaint trouvent leur origine poitevine dans les familles Doucet, Doucin et Doux.

Vous pouvez communiquer avec l'auteur à l'adresse : mario-toussaint@hotmail.com



Capsule clio-généalogique : 400^e anniversaire de l'arrivée des « Pèlerins »

L'année 2020 marque le 400^e anniversaire de l'arrivée du navire Mayflower avec sa centaine de passagers, dont une cinquantaine de réfugiés religieux, et environ trente membres d'équipage. Arrivés à Princetown, ces colons anglais sont considérés comme étant à l'origine des futurs États-Unis d'Amérique. Le lendemain de leur arrivée est né Peregrine White (1620-1704), ce qui est

considéré comme la première naissance d'enfant européen aux États-Unis.

Une organisation généalogique américaine, la *General Society of Mayflower Descendants*, est spécialement dédiée aux « Pèlerins ». Cet organisme estime à 150 000 le nombre de descendants de ces premiers colons. Pour en faire partie, il faut démontrer qu'on s'y rattache par son lignage.

<https://en.wikipedia.org/wiki/Mayflower>.

www.themayflowersociety.org/.

fortierdanielsgg@gmail.com

* Dans la mythologie grecque, Clio est la muse qui chante le passé des hommes et de leurs cités, leur l'histoire.



The Embarkation of the Pilgrims (1857) par Robert Walter Weir, United States Capitol in Washington, DC – domaine public.

Mots de cénéa...

Entre tous les membres de la parenté de ma femme, je suis celui que je préfère. – Anonyme.



À la recherche des origines de Pierre Denis, ancêtre des Quimper et des Denis en Amérique

Ghislain Quimper, GFA (5253)

L'auteur est né à Saint-Octave-de-Métis, Bas-Saint-Laurent. Il a fait carrière dans le domaine financier; il occupait un poste de directeur aux comptes agricoles d'une banque lorsqu'il a pris sa retraite en 2004. Depuis, il poursuit des recherches en généalogie, principalement sur les patronymes Quimper et Denis ainsi que sur l'ancêtre Pierre Corentin Denis dit Quimper. Son cheminement en généalogie l'a amené à participer à des ateliers de formation de la SGQ, à rédiger des ascendances patrilinéaires, puis à présenter sa propre ascendance sous forme de Roue de paon. En 2012, il a obtenu une attestation de généalogiste de filiation agréé de la FQSG. En 2013, il a reçu une attestation d'ascendance matrilineaire jusqu'à la Fille du roi Jacqueline Labbé (1651-1721).

Résumé

Plusieurs années avant 2004, mon projet de retraite était déjà défini. Inspiré par un document généalogique que nous avons à la maison, j'allais m'investir dans la généalogie de notre famille. Ce document, qui traite de quelques familles de notre arbre généalogique, mais surtout de nos ancêtres Quimper, avait été rédigé par notre oncle Adrien Quimper, un passionné de généalogie, qui m'a inspiré.

Adrien Quimper a travaillé de longues années à amasser de nombreuses informations à partir des ressources généalogiques de l'époque. En avril 1979, il nous a transmis un document, une sélection d'environ 125 pages choisies à partir d'une recherche qui en contenait probablement plus de 1100 si l'on se fie à la numérotation. À voir le contenu de cet échantillon, on ne peut qu'admirer le travail que notre oncle a réalisé à l'époque avec une machine à écrire!

Ce document nous apprend que notre ancêtre venu au Canada est en fait un Denis: Pierre-Corentin Denis, né en 1698 dans la ville de Quimper, Finistère, en Bretagne. Il a été baptisé le 18 juin 1698 à la paroisse Saint-Mathieu. Ce fils de Pierre et Corentine Beurrier arrive comme soldat dans la marine royale de France, compagnie de Pierre Rigaud de Vaudreuil de Cavagnial. Ce n'est qu'une douzaine d'années plus tard qu'il fonde une famille à Sainte-Anne-de-La-Pocatière, le 19 janvier 1733. Dès son arrivée au Canada, Pierre-Corentin se fait connaître sous le patronyme Denis dit Quimper; ainsi, parmi sa descendance, il existe de nos jours deux branches: des Quimper et des Denis. Dans le document, on peut également lire une courte histoire de notre ancêtre Pierre-Corentin Denis dit Quimper, rédigée par Réjean Denis, un cousin au cinquième degré, que le hasard mettra sur ma route bien des années plus tard.

2004

La retraite venue, la question ne se pose pas, je me mets à la tâche. D'abord, j'adhère à la Société de généalogie de Québec (SGQ) afin de pouvoir dépouiller les nombreux registres qui garnissent les rayons de sa bibliothèque. Ensuite, il faut compiler, à

l'aide d'un outil informatisé, tous les renseignements contenus dans le document de notre oncle Adrien. Enfin, je participe à plusieurs ateliers de formation offerts par la SGQ.

Le Fichier *Origine* me révèle une première information: Pierre Denis et Corentine Beurrier se sont mariés à Rosporden le 21 novembre 1691. On y fait mention que Pierre Denis est alors veuf de Marguerite Larsonneur. Ces détails sont confirmés en juin 2008 par des représentants du Centre généalogique du Finistère présents à Québec lors du xxviii^e Congrès international des sciences généalogique et héraldique. On ajoute que les parents de Corentine sont Rolland et Marie Laurens, de Rosporden, au Finistère.

Pendant une quinzaine d'années, je me suis employé à revoir et valider tout ce que mon oncle Adrien avait amassé, à compléter ces informations, mais surtout à rechercher de nouvelles familles descendant de notre ancêtre. Bref, je recherchais tout ce qui peut faire avancer la généalogie des familles Quimper et Denis: baptêmes, mariages, sépultures, recensements, contrats notariés, etc.

Très tôt, un objectif m'anime. Tout généalogiste espère un jour aller plus loin dans sa lignée et trouver quelque chose d'inédit. Alors, pourquoi ne pas remonter d'une génération, explorer les années avant 1700 au Finistère? Au-delà de ce que nous connaissons sur les origines de Corentine Beurrier, qu'est-il possible d'apprendre sur Pierre Denis, le père de notre ancêtre venu au Canada? Oui, notre ancêtre est natif de Quimper, mais d'où vient l'huissier Pierre Denis? Plusieurs familles Denis habitent Quimper à cette époque; il est alors fort possible que Pierre Denis soit lui aussi natif de cet endroit.

Un objectif, un rêve : trouver l'origine de Pierre Denis.

2009

À la suite d'une rencontre fortuite entre Réjean Denis et un membre de ma famille, je fais la connaissance de Réjean à l'automne 2009. Ce dernier a collaboré avec mon oncle Adrien à l'époque. Depuis son jeune âge, au milieu des années 1950, Réjean a fait beaucoup de recherches. Dès notre rencontre, c'est pour lui l'occasion de partager le fruit d'une cinquantaine d'années de travail et surtout de me montrer une foule de documents qui, accumulés dans des boîtes, risquent de se détériorer au fil du temps. Il craint même que tous ses efforts tombent dans l'oubli. Souhaitant fortement explorer ces documents, je les lui emprunte en vue d'en faire le dépouillement et la migration vers un support informatique.

Mon objectif, trouver les origines de Pierre Denis, fut ravivé après cette rencontre et encore davantage après le dépouillement de ces documents. Dès lors, je me devais de passer à une autre étape : aller sur place, ne serait-ce que pour visiter la ville de notre ancêtre. Réjean y était allé à deux occasions dans les années 1960, mais il ne pouvait alors tirer profit des ressources généalogiques actuelles.

2016

En mai 2016, je me rends donc à Quimper pour en apprendre davantage sur Pierre Denis, Corentine Beurier et leur fils Pierre-Corentin. Je n'avais pas d'attentes vraiment précises, mais je me disais que le seul fait de découvrir de nouvelles informations les concernant serait un avancement : mieux connaître la vie des familles de Pierre et de Corentine, découvrir comment Pierre-Corentin s'est enrôlé dans la marine de France, etc.

Sur place, je consulte de nombreux documents au Centre généalogique du Finistère (CGF), à Quimper, aux Archives départementales du Finistère, à Quimper et à Brest, aux Archives municipales de Quimper ainsi qu'au Service historique de la Défense (Marine), à Brest et à Lorient. J'ai colligé une assez grande quantité d'informations, de même que de nouvelles ressources que je pourrais exploiter depuis le Québec. De manière générale, ces informations m'ont permis d'en apprendre un peu plus sur eux, mais très peu sur les origines de Pierre Denis. J'ai dû me contenter de quelques pistes qui se sont révélées inexactes par la suite. Toutefois, quelques faits nouveaux ressortent, entre autres :

- Pierre Denis n'a jamais habité le lieu-dit Kervern situé tout près de Quimper, comme le mentionnent les écrits que nous détenons.
- Bien que sept ou huit familles Denis habitent Quimper à cette époque, aucun lien ne peut être établi entre elles et Pierre Denis. Alors, il se pourrait que Pierre n'y soit pas né.
- La sépulture de l'huissier Pierre Denis a lieu à Quimper le 15 janvier 1714 ; on le dit âgé d'environ 60 ans. Pour la première fois, nous avons un aperçu de son âge.

- À Rosporden, où Pierre s'est marié en secondes noces, existe, à la même époque, la famille de François Denis et Catherine Hure. Se pourrait-il qu'il s'agisse des parents de Pierre ?
- En plus d'un second mariage en 1691 à Rosporden, Pierre a eu un fils, baptisé à Rosporden en 1690 et issu de son premier mariage avec Marguerite Larsonneur. La marraine de cet enfant est Marguerite Denis. Intéressant, mais qui est-elle ?
- La sépulture de Marguerite Larsonneur a lieu à Rosporden en juin 1691.
- La première enfant du couple Denis-Beurier, une fille, est née à Le Faou en 1693, à une soixantaine de kilomètres au nord de Rosporden.
- Ainsi, il nous est possible de reconstituer une partie de la famille de Corentine Beurier. Même l'acte de baptême de Corentine a été retrouvé. Mais sur Pierre Denis, rien. Mystère !
- Au sujet de leur fils Pierre-Corentin, aucune information n'a pu être découverte dans les registres du contrôle de troupes de l'époque concernant ses activités dans la marine royale de France (engagement, déplacement, etc.).
- Pierre Denis est une personne instruite qui sait signer. Dans les actes de baptême de ses enfants, il est décrit à l'occasion comme huissier, mais aussi comme général d'armes. Même si ce titre nous semble associé à une fonction militaire à première vue, nos recherches laissent croire que ce n'est absolument pas le cas.
- Le titre *noble homme* apparaît également dans ces actes. À l'époque, c'était une formule de politesse au même titre que Monsieur de nos jours. Mais pour Pierre Denis, ce n'était pas une simple formule de politesse, comme en témoigne, entre autres, le fait qu'au moins trois de ses enfants ont été placés en foyer nourricier dès leur naissance, une coutume répandue chez les nobles de l'époque.

Par conséquent, ce serait possiblement par les signatures que nous pourrions trouver les origines de Pierre Denis, par association avec divers actes où figurent signatures et annotations. Pour ce faire, il fallait commencer par consulter le registre paroissial de Rosporden où étaient consignés son mariage avec Corentine Beurier et le baptême de cet enfant né en 1690. Peut-être pourrions-nous y trouver le baptême de Pierre, même s'il n'apparaît pas dans la base de données du CGF ?

Juin 2018

Le registre de l'église Notre-Dame de Rosporden n'ayant pas été numérisé, je m'adresse aux Archives départementales du Finistère, à Quimper, afin de savoir si elles en détiennent l'original. La réponse est négative. On me suggère toutefois de m'adresser à la Ville de Rosporden, qui pourrait peut-être le conserver. J'avoue que c'est une découverte pour moi : les registres d'une église détenus aux archives d'une ville !
Donnant suite à mon courriel, un préposé aux Archives de

1. En Bretagne, il arrive que les registres paroissiaux des villes de 2 000 habitants et plus soient conservés aux archives de la ville, tandis que ceux des communes plus petites sont conservés aux archives départementales.

Rosporden m'annonce détenir le fameux registre original. Ma décision est prise : un autre voyage au pays des ancêtres s'impose dans les plus brefs délais.

L'objectif de mon deuxième voyage au Finistère est, cette fois, beaucoup plus ciblé qu'en 2016. Le but principal est de trouver des signatures et informations dans les registres de Rosporden, dans divers actes permettant d'une manière ou d'une autre de faire un lien entre lui et cette famille Denis de Rosporden ou une autre. Des recherches sont également prévues aux Archives départementales.

Selon moi, la clé se trouve dans les signatures, car l'identification des familles passe par là. L'avenir me donnera raison.

2018 – Archives municipales de Rosporden

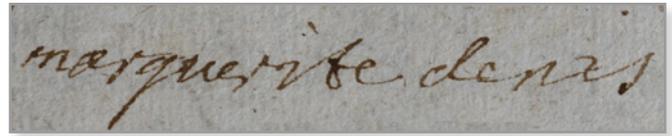
Le 19 septembre 2018, me voilà sur la trace des signatures de Pierre Denis dans le Finistère. Pour moi, c'est une journée marquante aux Archives de la Ville de Rosporden. Je suis fébrile à l'idée de consulter ces registres. Il y en a trois qui m'attendent : l'un contient des actes de baptême de 1595 à 1669, et les deux autres, des actes de baptême, de mariage et de sépulture, de 1674 à 1692 et de 1693 à 1722.

Première cible : l'acte du 21 novembre 1691, date du deuxième mariage de Pierre Denis ; il s'agit d'un très bel acte où figurent onze signatures. À part Pierre Denis, aucun Denis ne signe, mais Corentine Beurier le fait. Les autres signatures sont celles de quelques inconnus et de personnes qui me sont devenues familières. Plus tard, je réussirai à les identifier tous : les parents et des membres de la famille de Corentine. C'est impressionnant de tenir entre ses mains et de consulter l'original d'un acte très bien conservé. Je m'attarde à cette page en imaginant qu'il y a alors 327 ans, 9 mois et 28 jours, nos ancêtres Pierre Denis et Corentine Beurier apposaient leur signature sur cette page du registre. Eux aussi ont tenu ce registre entre leurs mains.

Puis, je consulte l'acte de baptême de Joseph Denis, daté du 22 mai 1690, fils de Pierre et Marguerite Larsonneur ; une Marguerite Denis est marraine. Cet acte se révélera le document le plus pertinent trouvé à Rosporden. Pierre Denis signe l'acte avec huit autres personnes, dont trois sont importantes : Marguerite Denis, Catherine Le Guern et Joseph Carfantan. La signature de Marguerite sera déterminante pour la suite de mes recherches. Quant à celles de Catherine Le Guern et de Joseph Carfantan, elles seront également importantes, car ce sont des noms que j'avais observés sur les actes de baptême des enfants de Pierre Denis, mais j'ignore alors toujours le lien entre eux.

Je repère ensuite l'acte de sépulture de Marguerite Larsonneur, rédigé le 18 juin 1691. Seul Pierre Denis signe. Toutefois, le prêtre prend soin de noter la présence de Rolland Beurier, qui deviendra le beau-père de Pierre Denis cinq mois plus tard, ainsi que celle de *Catherine Le Guern de Carfantan*. Le Guern et Carfantan, sont-ils conjoints ? Après cinq autres jours de recherches, une petite avancée le confirme.

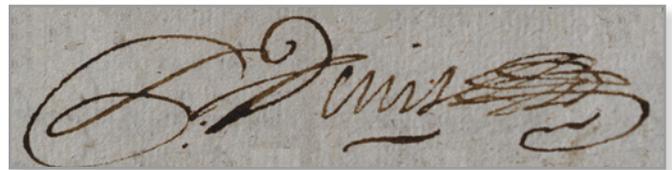
Finalement, le 9 mai 1690, Pierre Denis appose sa signature comme témoin dans un acte de baptême, mais aucune



Signature de Marguerite Denis le 22 mai 1690 à Rosporden, Finistère.

Photo fournie par l'auteur.

information pertinente n'en découle. Ce sont les quatre seuls actes où figure la signature de Pierre Denis. L'examen minutieux de ces trois registres de Rosporden, page par page, n'apporte aucun renseignement supplémentaire concernant Pierre Denis. Toutefois, ce sont des registres très bien conservés qui ne laissent aucune place à des interprétations, comme le ferait un acte détérioré ou mal écrit qui pourrait laisser supposer qu'il s'agit du baptême de Pierre Denis.



Signature de Pierre Denis le 9 mai 1690 à Rosporden, Finistère.

Photo fournie par l'auteur.

Dans tous les actes concernant la famille de François Denis et Catherine Hure, de Rosporden, Pierre Denis n'est présent en aucune circonstance, et l'inverse est aussi vrai, et ce, bien que j'aie reconstitué deux générations de cette famille. Il apparaît d'ailleurs que, dans cette famille, on ne savait pas écrire son nom. C'est ainsi que j'ai pu déduire qu'il n'y a aucun lien entre notre Pierre et ce François. Document à l'appui, je viens d'éliminer une hypothèse.

Somme toute, l'examen des registres de Rosporden demeure un peu décevant. Néanmoins, je prends plus d'une centaine de photos de divers actes dans ces registres, qui me permettront plus tard de reconstituer plusieurs familles apparentées à Corentine Beurier, dont ses grands-parents maternels.

2018 – Archives départementales du Finistère

La fin septembre marque une autre étape importante de mon voyage à l'occasion d'une visite aux Archives départementales du Finistère, à Quimper. J'avais deux objectifs :

- rechercher des informations d'ordre général pouvant me renseigner sur Pierre Denis, ses emplois ou autres ;
- prendre connaissance des nombreux contrats notariés rédigés dans les villes de Rosporden, Quimper, Le Faou et autres dans l'espoir d'y dénicher l'un de ses contrats de mariage ou des signatures de Pierre Denis dans divers contrats. Avouons-le : c'était carrément « aller à la pêche ».

Les archives notariales de cette époque ne sont pas numérisées ; il faut donc consulter les documents originaux un par un, notaire par notaire. C'est plus long qu'avec les microfilms

que nous avons au Québec, mais vraiment plus intéressant d'avoir entre les mains des documents datant de plus de trois cents ans. Aux Archives départementales, on ne peut consulter plus d'un dossier coté à la fois et n'en sortir que deux aux demi-heures. Un dossier peut contenir une, deux ou quelques années de contrats, sans plus; alors une certaine gestion du temps est de mise. Je cible la période entre 1680 (date logique la plus lointaine, me semble-t-il, pour le premier mariage de Pierre Denis) et 1715, l'année suivant son décès. En six jours de recherches, j'examine les contrats de 28 notaires, disséminés un peu partout dans la grande région de Quimper.

Enfin, contre toute attente, le 24 septembre 2018, en examinant le minutier du notaire Guillaume Le Prédour, de Quimper, je trouve un contrat daté du 26 août 1694 portant les signatures de *Caterine Le Guern* et de *Joseph Carfantan*. C'est un contrat de quatre pages reliées. À l'intérieur se trouve une feuille mobile au verso de laquelle apparaît (surprise!) la signature de Pierre Denis dans un contrat du 22 octobre de la même année. Un peu plus loin, je trouve un autre contrat de quatre pages, daté du 4 novembre 1694, signé par Pierre Denis. C'est une découverte énorme et un peu inespérée.

La graphie des contrats m'apparaît de prime abord extrêmement difficile à déchiffrer. Mais avec un peu de persévérance et l'aide d'un chercheur présent aux archives, habitué à cette graphie, celle-ci devient graduellement plus familière; le contrat me révélera quelques informations importantes. Une fois au Québec, les trois contrats ont été retranscrits dans leur intégralité, avec l'aimable collaboration de quelques membres du CGF de Quimper.

Ainsi, le 26 août 1694, Caterine Le Guern et son conjoint Joseph Carfantan, procureur au Présidial de Quimper, passent un contrat notarié dans le but d'acquérir un bureau de général d'armes. Ils agissent comme mandataires pour Pierre Denis qui habite alors à Le Faou, à 40 km plus au nord. Caterine et Joseph y mentionnent que Pierre Denis est leur beau-frère. L'achat est fait pour la somme de 900 livres. Le contrat doit être ratifié par Pierre Denis, ce qui sera fait le 22 octobre. J'apprends trois informations inédites, mais très importantes:

- Pierre Denis est le beau-frère de Caterine Le Guern et Joseph Carfantan. Comment peuvent-ils être apparentés avec des patronymes différents (Denis, Beurier, Larsonneur, Le Guern et Carfantan)? Pierre est-il réellement leur beau-frère ou est-ce une quelconque interprétation pour les besoins de la cause?
- Caterine et Joseph se portent acquéreurs d'un bureau de général d'armes pour Pierre Denis. Par ce fait, ajouté à d'autres informations recueillies précédemment, je viens de comprendre que cette fonction est un travail d'huissier. Cela explique pourquoi Pierre est tantôt identifié *huissier* et tantôt *général d'armes*. Il ne s'agit pas de deux fonctions distinctes, c'est la même. Mais le plus important, c'est qu'il existait à cette époque des bureaux de général d'armes, au même titre que des bureaux de notaires ou d'avocats, par exemple. Par la suite, une autre information m'apprendra, qu'à l'époque, il s'agissait d'une fonction presque aussi importante que celles de notaire ou d'avocat.

- Enfin, Pierre Denis vient s'installer dans la ville de Quimper à la fin de l'année 1694, une date qui nous était jusqu'alors inconnue. Cette donnée, parmi plusieurs autres, vient modifier quelque peu l'histoire de nos ancêtres.

Quant au troisième contrat du 4 novembre, il s'agit de l'entente par laquelle Pierre Denis réglera une partie du prix de vente, soit une somme de 600 livres. De moindre importance, ce contrat nous apprend néanmoins que c'est en novembre 1694 que la famille s'installe à Quimper.

Par ailleurs, j'ai retrouvé douze autres contrats notariés concernant Caterine Le Guern ou Joseph Carfantan. Quoique moins importants, ils contiennent de petites informations ici et là qui contribuent à élucider l'énigme des ancêtres de Pierre Denis. Carfantan est propriétaire de terres dans le secteur de la Terre-au-Duc, à Quimper, paroisse Saint-Mathieu, et quelques-uns de ces contrats sont des baux à ferme.

Je découvre ensuite deux autres contrats notariés datés de 1712, sur lesquels un dénommé Jan-François Denis appose sa signature. Celui-ci était certainement un personnage important puisqu'il fut spécialement appelé pour agir comme témoin dans ces contrats. De toute évidence, il s'agit du frère aîné de notre ancêtre au Canada, Pierre-Corentin Denis. Leur signature a de très surprenantes similitudes. Il s'agit d'une belle découverte également, car, à ce jour, nous n'avions aucune information sur la destinée du frère et de la sœur supposément vivants de Pierre-Corentin. Maintenant, on sait que Jan-François a atteint au moins ses 16 ans.

Il serait intéressant un jour de continuer l'examen de ces contrats notariés aux archives départementales. D'autant plus que j'ai découvert depuis que Pierre Denis avait un cousin notaire à Quimper, Thérézien Flaguaye, que l'on voit régulièrement dans son entourage, entre autres, comme parrain de l'un de ses enfants. En outre, on pourrait se demander si ce Jan-François Denis, frère aîné de Pierre-Corentin, a succédé à son père au bureau du général d'armes. Ce serait peut-être la raison pour laquelle il est cité comme témoin.

Retour au Québec et analyse

À première vue, je qualifie de mitigé le résultat de mes recherches lors de ce voyage, car je ne trouve rien concernant les parents de Pierre Denis. Par contre, j'ai amassé une quantité importante d'informations méritant d'être analysées. De ce voyage, il ressort deux lignes directrices:

- D'une part, je suis plus convaincu que jamais que c'est par les signatures que je pourrai retrouver les origines de Pierre Denis, d'autant plus que, dans la très grande majorité des cas, avant 1690 ou environ, les actes de mariage ne contiennent pas le nom des parents. Plus on recule dans le temps, plus les actes les citant deviennent de très rares exceptions, ce qui augmente la difficulté à faire le lien entre les familles elles-mêmes, et les générations de surcroît.
- D'autre part, il est bien possible que les origines de Pierre Denis ne soient pas dans le Finistère. Toutes les informations recueillies dans le passé nous incitaient à penser qu'il était

originaire de ce département. Après tout, nous sommes à la fin des années 1600, les déplacements ne sont pas ce qu'ils sont de nos jours ! Maintenant, je crois qu'il faut chercher ailleurs en Bretagne.

Lorsque je commence l'analyse des informations recueillies, j'adresse des demandes d'adhésion aux centres généalogiques des autres départements de Bretagne : le Cercle généalogique Sud Bretagne Morbihan et le Centre généalogique des Côtes-D'Armor. En Ille-et-Vilaine, la consultation de la base de données est possible, car je peux, pour ce faire, utiliser mes points *Geneabank*². L'accès aux Archives départementales de Bretagne est gratuit.

À partir des informations rapportées du Finistère, je peux en obtenir de nouvelles avec les outils de recherches disponibles via Internet, auprès des Archives municipales de Quimper, ainsi qu'aux centres généalogiques et aux Archives départementales du Finistère, des Côtes-D'Armor, du Morbihan et d'Ille-et-Vilaine. Ainsi, toutes ces ressources me permettront de rassembler de nombreuses informations et des événements qui formeront un casse-tête relativement imposant. J'ai la quasi-certitude que les personnes d'intérêt sont toutes reliées, qu'elles sont toutes parentes, mais encore faut-il réussir à assembler les morceaux. Évidemment, l'absence du nom des parents dans les actes de mariage complique la tâche.

Information capitale

À l'origine de mes découvertes, l'élément déterminant qui me permettra d'assembler ce casse-tête est la signature de Marguerite Denis, en mai 1690 à Rosporden. On trouve, en 1688 à la paroisse La Chandeleur de Quimper, le mariage d'une Marguerite Denis avec un dénommé Amable Du Pin, de Montméa. On y apprend qu'Amable est natif de la ville de Lyon et que Marguerite est veuve d'un certain Jan Busnel. Tous deux habitent Quimper, mais les noms de leurs parents ne sont pas inscrits dans l'acte. La vérification des signataires à l'acte permet de le confirmer : aucun doute possible quant à la signature apposée par Marguerite, car elle est en tout point semblable à celle trouvée à Rosporden en 1690. Plus d'une douzaine de personnes, toutes inconnues, signent l'acte, et il n'y a aucun Denis.

Nous savions déjà que la benjamine de la famille de nos ancêtres Pierre Denis et Corentine Beurier, née en juillet 1699 à Quimper, avait comme marraine Françoise-Julienne Du Pin qui nous était jusque-là totalement inconnue. Important ajout : née à Saint-Renan, Finistère, elle est la fille de Marguerite ; on peut donc supposer que Marguerite et Pierre sont apparentés. Mais pour l'instant, cela demeure une supposition.

Françoise-Julienne, 7 ans, décède à Quimper seulement deux mois après avoir été marraine. Trois informations importantes figurent dans son acte de sépulture à Saint-Mathieu de Quimper. On note que ses parents habitent la ville de Ploërmel dans le Morbihan. Il semble bien qu'ils soient absents. Françoise-Julienne est décédée chez le sieur Carfantan, lequel assiste aux

funérailles avec un certain [...] *sieur Denys* [...], inscrit sans prénom ni signature. Il ne fait aucun doute qu'il s'agit des oncles de Françoise-Julienne, mais je ne peux le confirmer encore.

Plus tard, je pourrai reconstituer toute la famille de Marguerite Denis et Amable Du Pin qui ont habité le reste de leurs jours à Ploërmel où ils ont eu neuf enfants.

Découverte capitale

La suite logique de ma quête consiste à retrouver le mariage de Marguerite Denis avec Jan Busnel, ce que je réussis à faire le 16 janvier 2019. Assez surpris, dois-je dire, que ce soit dans les Côtes-D'Armor que je le trouve. L'acte de mariage est consigné dans les registres de la petite commune de Quemper-Guézennec, mais il est célébré dans le lieu-dit voisin, à la chapelle de la paroisse Notre-Dame-des-Fontaines de Pontrieux, le 21 avril 1682. Très bel acte, bien que les noms des parents n'y soient pas inscrits. Par contre, il ne fait aucun doute que la signature est bien celle de notre Marguerite. Jan Busnel est dit de la ville de Quimper, dans le Finistère, et Marguerite de [...] *la ville de Pontrieux*.

L'élément primordial de cet acte, ce sont les 20 signataires. Au premier abord, quatre sont identifiés : Marguerite Denis et Jan Busnel, bien sûr, mais surtout le couple Pierre Denis et Marguerite Larsonneur. Pour la première fois, la signature de Marguerite Larsonneur nous est révélée. Il s'agit d'un document majeur en ce sens que, dans les jours suivants, je pourrai identifier, outre les quatre signataires ci-dessus, huit autres personnes qui se révéleront toutes des membres de la famille de Pierre Denis. Ce sera l'élément déclencheur.

Encore là, nous savions déjà qu'un fils de Pierre et Corentine, né en 1696, avait comme parrain un certain Jan Busnel. Il s'avèrera être le fils de Marguerite Denis et feu Jan Busnel.

À partir de cet acte de mariage et d'informations déjà acquises, mon casse-tête commence à prendre forme, car je peux ajouter plusieurs pièces. Au début de février 2019, j'ai reconstitué une douzaine de familles, dont plusieurs Denis, que je crois toutes apparentées entre elles. L'une d'elles attire particulièrement mon attention, ce serait celle des parents tant recherchés de Pierre Denis. Par contre, je n'arrive pas encore à réunir toutes ces familles ; je sais seulement qu'il s'agit de gens instruits ayant des fonctions relativement importantes et qui savent signer !

Découverte inédite

Le 5 février 2019, après des années de recherches par Réjean Denis et moi-même, je trouve finalement l'acte tant espéré : l'acte du premier mariage de Pierre Denis et de Marguerite Larsonneur. J'obtiens d'abord une date probable, le 10 février 1680, grâce à la base de données du Centre généalogique des Côtes-D'Armor. Je constate une petite variante dans l'orthographe ; il me faut valider avec l'acte original, mais surtout prendre connaissance des signataires. Imaginez, ça fait plus

2. Banque de points utilisés pour la consultation d'une fiche et qui me sont accordés par suite de mon adhésion au Centre généalogique du Finistère. Similaire aux bons de consultation du *BMS2000* ici.

d'une dizaine d'années que j'espère cette découverte... Je tourne une à une les pages numérisées du registre de la paroisse Notre-Dame de Guingamp sur le site des Archives départementales des Côtes-D'Armor pour finalement en arriver à la page 6 de l'année 1680. EURÊKA! Immédiatement, je remarque les signatures de Pierre Denis et Marguerite Larsonneur. Jamais je n'oublierai cet instant. Il est 15h50, le 5 février 2019! Réjean Denis me dira peu de temps après: *Je l'ai cherché toute ma vie.*

Comme je m'y attendais, les noms des parents ne sont pas inscrits dans l'acte, mais c'est secondaire pour le moment. Avec tout ce que j'ai amassé comme informations, je pourrais quasiment dire que je n'en ai plus besoin. On y dit que Pierre, âgé d'environ 30 ans, est de la paroisse de Quemper-Guézennec; quant à Marguerite, elle a environ 26 ans et est native de la ville de Guingamp. Les mariés signent avec cinq autres personnes inconnues, dont Vincent Flaguaye que j'identifierai plus tard comme étant un oncle de Pierre Denis.

Dénouement

Finalement, entre le 5 et le 10 février 2019, toutes les pièces de mon casse-tête s'imbriquent l'une dans l'autre, sans exception. Toutes mes hypothèses se confirment. Notamment, en grande partie, par l'identification des huit autres signataires de l'acte de mariage du 21 avril 1682: un frère et trois sœurs de Pierre Denis, sa mère, un oncle, une tante et le grand-père maternel de Pierre. Plusieurs découvertes, qu'il serait trop long de détailler ici, se recourent et se confirment les unes par rapport aux autres. Bien sûr, les signatures s'avèrent déterminantes. La liste des principales découvertes se lit ainsi:

- Le père de Pierre Denis est François Denis, un marchand de Pontrieux qui a épousé Françoise Flaguaye le 30 janvier 1652 à Notre-Dame-des-Fontaines de Pontrieux. L'acte de mariage est consigné à Quemper-Guézennec; évidemment, les noms des parents ne sont pas inscrits.
- Notre ancêtre Pierre Denis est né le 21 novembre 1653; il a été baptisé cinq jours plus tard à Notre-Dame-des-Fontaines de Pontrieux. Il est le fils de François et Françoise Flaguaye. Le curé prend soin de préciser dans l'acte que Pierre est l'aîné de la famille.
- Pierre a un frère et trois sœurs, dont ladite Marguerite qui, grâce à sa signature, a rendu possibles toutes ces découvertes.
- Je peux même identifier les grands-parents maternels de Pierre Denis. Sa mère, Françoise, est la fille du notaire de Pontrieux Thomas Flaguaye et Françoise Le Can. Ces derniers ont eu dix enfants.

Dernière pièce à mon casse-tête

Il reste un tout dernier lien à trouver afin de compléter mon casse-tête: Catherine Le Guern. Puisque j'ai déjà écarté Carfantan d'un lien possible avec Pierre Denis, la solution passe par Catherine. On se souvient que celle-ci et son conjoint Joseph Carfantan ont déclaré, dans un contrat notarié à Quimper, que Pierre Denis était leur beau-frère. Ils sont omniprésents dans l'entourage de Pierre Denis, mais jusqu'à

maintenant, je n'ai pas trouvé le lien qui les unit. Leur mariage a été célébré à Notre-Dame-des-Fontaines de Pontrieux le 23 septembre 1688. Catherine est native de Pontrieux et Joseph Carfantan de Quimper, au Finistère. Comme pour Marguerite Denis, le conjoint habite à 120 km plus au sud! Une fois de plus, les noms des parents ne sont pas inscrits. Une quinzaine de personnes signent l'acte, dont trois sont de la famille de Pierre Denis qui est absent, mais aucun lien avec Catherine ne peut être confirmé.

Finalement, cette énigme est résolue le 10 février 2019. En fait, c'est tout simple: Catherine Le Guern est la demi-sœur de Pierre Denis. La mère de Pierre, Françoise Flaguaye, après le décès de François Denis en 1667, a épousé Maudez Le Guern en 1668. Ils ont eu deux filles, dont Catherine. Tout simple, mais encore fallait-il reconstituer toutes ces familles afin de pouvoir identifier Catherine Le Guern.

Devenue veuve en 1706, Catherine épouse Louis Taniou, conseiller au Présidial de Quimper, le 17 octobre 1707 à la paroisse Ergué-Armel de Quimper. Plus d'une quinzaine de personnes signent l'acte, dont quelques procureurs au Présidial ainsi que Béatrice Denis, Janne-Françoise Denis et Pierre Denis, notre ancêtre et son demi-frère.

Découverte inespérée

Découvrir l'origine et les parents de Pierre Denis, c'était mon souhait. Non seulement les ai-je trouvés, mais fait inespéré, j'ai aussi trouvé l'acte de naissance de Pierre Denis, la date de mariage de ses parents, un frère et trois sœurs, deux demi-sœurs, ses grands-parents maternels, la famille complète de ses oncles et tantes maternels et peut-être une tante et un oncle du côté paternel, tous originaires des Côtes-D'Armor. Au grand jamais je n'avais osé espérer un tel scénario.

Les parents tant recherchés de Pierre Denis sont donc François Denis et Françoise Flaguaye:

- **François Denis** est né vers 1622. J'ai possiblement trouvé une sœur et un frère de François: Jeanne et Jacques. Ils seraient peut-être originaires de Guingamp, en Côtes-D'Armor.
- Jeanne est la marraine du fils aîné de François, Pierre, notre ancêtre. Nous observons la présence de Jeanne et de son époux François Maresq en quelques occasions dans d'autres événements concernant la famille de François Denis.
- Jacques a une signature très similaire à celle de François; il réside à Guingamp et est marié à Jacqueline Le Camus. Ils ont sept enfants, dont un fils venu en Nouvelle-France; Jan se marie à Québec en août 1695 et il décède avant 1700. Une fille est née durant cet intervalle; elle décède à l'âge de 10 ans. Jan n'aurait donc pas eu de postérité.
- **Françoise Flaguaye** est née en 1632 à Pontrieux; elle est la fille aînée de Thomas, notaire, et Françoise Le Can. Elle a neuf frères et sœurs. On note la présence de François Denis dans l'entourage de la famille Flaguaye avant même l'union de François et de Françoise. Après le décès de François Denis en 1667, sa veuve épouse Maudez Le Guern en janvier 1668. Ils auront deux filles, dont ladite Catherine.

Comme nous l'avons indiqué, nous ignorons le lieu d'origine de François Denis, mais ce pourrait être Guingamp. Par contre, ainsi que le démontrent mes recherches, il y avait de nombreuses familles Denis dans les quatre départements de Bretagne à cette époque. Très peu de registres existent pour les années antérieures à 1630; il est donc bien possible que là s'arrêtent les possibilités de remonter le temps!

Conclusion

Au début de mes recherches en 2004, les seules informations connues sur les origines de Pierre-Corentin Denis dit Quimper, notre ancêtre, étaient qu'il est natif de la ville de Quimper et fils de Pierre Denis et Corentine Beurier. Mais de ces derniers, mis à part le nom de leurs quatre autres enfants, rien, aucune famille.

Depuis, même si cette recherche fut relativement facile, nous avons ajouté, du côté de Corentine, des parents et grands-parents maternels, soit plus d'une quarantaine de personnes: frères, sœurs, oncles, tantes, etc.

Bien que plus ardues et plus longues, les recherches sur Pierre Denis furent nettement plus satisfaisantes. Je me plais à dire que c'est la découverte d'une vie. Car pour Pierre, nous pouvons ajouter à notre généalogie:

- Six enfants au lieu de cinq, ses parents et grands-parents maternels, plus d'une cinquantaine de personnes, un frère, des sœurs et des demi-sœurs, des oncles, des tantes, etc.
- Au premier mariage de Pierre Denis avec Marguerite Larssonneur, nous ajoutons quatre enfants ainsi que la famille de Marguerite, dont ses parents, Olivier Larssonneur et Catherine Bouillon, mariés à Guingamp en 1634, et leur lieu d'origine, la Normandie.

En quelques mots et contre toute attente, les origines de Pierre Denis se trouvent dans les Côtes-D'Armor, alors que nous avons toujours pensé qu'elles étaient au Finistère. Il est encore plus étonnant qu'il s'agisse d'un endroit situé à plus de 120 km au nord de Quimper, à une époque où les déplacements étaient certainement moins aisés que de nos jours. Cela s'explique peut-être par le fait que ce sont des gens de la noblesse qui recherchaient des gens de leur classe sociale pour se marier. Drôle de coïncidence tout de même, car, d'une part, notre ancêtre au Canada, Pierre-Corentin, né à Quimper, s'est attribué ce surnom et, d'autre part, son père, Pierre Denis, est né sur le territoire de Quemper-Guézennec³.

Toutes les familles qui gravitent autour des Denis font partie de la bourgeoisie de l'époque: marchands, huissiers, notaires, avocats, plusieurs procureurs à Quimper notamment. Ce sont des personnages instruits qui savent signer. Sans leurs signatures, il est peu probable que toutes ces découvertes aient pu avoir lieu, considérant l'absence systématique du nom des parents dans les actes de mariage.

2019 – La suite

Après toutes ces découvertes, une interrogation demeure cependant. On ignore à quel endroit Pierre Denis et Marguerite Larssonneur ont vécu entre leur mariage à Guingamp, Côtes-D'Armor, en 1680, et la naissance de leur dernier enfant à Rosporden, Finistère, en 1690. Il est tout à fait plausible de penser que, durant cette période, ils aient eu d'autres enfants.

Dans les divers documents consultés, on trouve, après 1695, le nom de trois filles Denis dans l'entourage de Pierre. Elles pourraient être des enfants issues de son premier mariage. Ce sont, dans l'ordre: Janne-Françoise, Béatrice et Marguerite Denis, qui s'ajoutent à Joseph né en 1690 et décédé deux mois plus tard dans son foyer nourricier. Selon certains documents, il ne fait pratiquement aucun doute que Marguerite, née vers 1687 ou 1688, est la fille de Pierre et Marguerite Larssonneur. Ainsi le couple a eu au minimum deux enfants, mais probablement quatre. Bien qu'elle fût l'objet de plusieurs recherches, cette période de dix ans reste à découvrir!

Dans tout ce processus de recherche, j'ai vu des gens des Côtes-D'Armor mariés avec des gens du Finistère, une personne de Lyon, dans le sud-est de la France, mariée à Quimper, au Finistère, et des gens de la Normandie mariés en Bretagne. Une belle leçon à tirer de cette expérience est que, peu importent les époques ou les distances, lors de nos recherches, il faut savoir élargir ses horizons.

Une belle coïncidence également que toutes ces découvertes aient eu lieu en 2019: c'est l'année qui marque le tricentenaire de l'arrivée en Nouvelle-France de notre ancêtre Pierre-Corentin Denis dit Quimper⁴.

BIBLIOGRAPHIE:

- Archives départementales des Côtes-D'Armor <https://archives.cotesdarmor.fr/>.
- Archives municipales de la Ville de Quimper <http://archives.quimper.bzh/>.
- Archives départementales du Finistère <http://www.archives-finistere.fr/>.
- Archives départementales du Morbihan <https://archives.morbihan.fr/accueil/>.
- Archives départementales d'Ille-et-Vilaine <http://archives.ille-et-vilaine.fr/fr>.
- Centre généalogique des Côtes-D'Armor <https://www.genealogie22.org/fr/>.
- Centre généalogique du Finistère – <http://cgf-bzh.fr/>.
- Cercle généalogique d'Ille-et-Vilaine – <https://www.cgiv35.fr/>.
- Cercle généalogique Sud Bretagne Morbihan <http://www.cgsb56.asso.fr/index.php>.

Vous pouvez communiquer avec l'auteur à l'adresse : quimperg@globetrotter.net

3. À cette époque, le lieu-dit Notre-Dame-des-Fontaines de Pontrioux est desservi par une chapelle. Ce lieu n'est pas encore une paroisse, il est situé sur le territoire de Quemper-Guézennec et en dépend. Ainsi, sans distinction, les gens se disent originaires de l'un ou de l'autre endroit. Quimper et Quemper ont la même signification: «Kemper» qui, en langue bretonne, veut dire confluent.

4. Pierre-Corentin est cité pour la première fois au pays le 30 novembre 1719, lorsqu'il est hospitalisé durant huit jours à l'Hôtel-Dieu de Québec.



Jacques Pampalon : vie, famille et métier en Nouvelle-France

Robert Pampalon (7171)

L'auteur est géographe de formation et a été chercheur au ministère de la Santé et des Services sociaux (1976-1999) ainsi qu'à l'Institut national de santé publique du Québec (1999-2013). Détenteur d'un doctorat (1984), il a fait des études postdoctorales en France (1989) et en Angleterre (1997). Il est l'auteur de plusieurs publications et ouvrages scientifiques relatifs à la santé publique. Dans ses travaux, il s'est particulièrement intéressé aux inégalités sociales et territoriales de santé au Québec et ailleurs. Ses publications ont été récompensées par des prix décernés par l'Association canadienne des géographes (2005) et l'Association de santé publique du Québec (2018). Retraité depuis la fin de l'année 2013, il s'intéresse à la généalogie.

Résumé

Si la vie de certains membres de la famille Pampalon a pu être documentée, rien n'a été écrit sur Jacques Pampalon, sa vie, sa famille et son métier au temps de la Nouvelle-France. En puisant dans des documents d'archives, les registres d'état civil, les recensements, les minutes de notaires et d'autres sources, ce court texte retrace certains faits. Il repère une famille résidant à la Haute-Ville de Québec, nombreuse et bien entourée de parents, tant de la famille Pampalon que de celle de Marie-Geneviève Legris, son épouse. Il relate l'apprentissage et le travail d'un menuisier-charpentier sur le chantier de construction navale à Québec et l'achat de terres à la Haute-Ville de Québec. Il s'interroge enfin sur les causes des décès prématurés et rapprochés de Jacques Pampalon et de sa conjointe, en reliant le travail de Jacques au chantier naval de Québec avec l'arrivée de vaisseaux transportant des maladies infectieuses, pouvant être mortelles.

La famille Pampalon a été et reste peu nombreuse au Québec malgré le fait qu'elle y soit présente depuis plus de trois cents ans. Elle est surtout connue grâce à Alfred Pampalon, père rédemptoriste, dont les vertus ont été saluées par plusieurs¹. L'ancêtre venu de France, François Pampalon, a également suscité un certain intérêt². Enfin, un bref regard sur l'ensemble des membres de cette famille depuis l'ancêtre jusqu'à aujourd'hui a pu être jeté récemment³. Le présent article a pour but d'en apprendre davantage sur Jacques Pampalon, sa vie, sa famille et son métier en Nouvelle-France. Il est le premier de plusieurs Jacques qui suivront au fil du temps.

Jacques Pampalon naît le 9 octobre 1708 à Québec. Il est le huitième d'une famille de treize enfants issus de François Pampalon dit Labranche et Marie-Jeanne Bouchard, ancêtres

de la famille Pampalon en Amérique⁴. De ces treize enfants, sept atteindront l'âge de 21 ans. Au lendemain de sa naissance, Jacques est baptisé par le curé Pierre Pocquet de la paroisse Notre-Dame-de-Québec sous les prénoms Jacques François⁵. Le parrain est Jacques Desnoyers et la marraine, Marie-Françoise Dumontier, qui épousera quelques années plus tard le notaire Claude Barolet⁶.

Au recensement de 1716, la famille de François et Marie-Jeanne habite sur la rue Couillard, à la Haute-Ville de Québec, près du cimetière de l'Hôtel-Dieu. La famille compte sept garçons et deux filles, dont Jacques alors âgé de 8 ans⁷.

Jacques Pampalon sera d'abord soldat. C'est du moins ce qu'indique le Registre des malades de l'Hôtel-Dieu où il a fait

1. PAMPALON, Pierre. *Une fleur canadienne dans l'Institut de Saint-Alphonse. Notice biographique du R.P. Alfred Pampalon*, Ville Saint-Louis, L'École catholique des sourds-muets, 1907, 263 p. ;
MARCHAL, Victor. *Le bon père Alfred*, 3^e éd., Sainte-Anne-de-Beaupré, Librairie Alphonsienne, 1943, 231 p. ;
DESROCHERS, Gérard. *Alfred Pampalon*, Sainte-Anne-de-Beaupré, 1992, 231 p.
2. LEBEL, Gérard. « François Pampalon dit Labranche », *Nos Ancêtres*, Sainte-Anne-de-Beaupré, [s. n.], vol. II, 1986, p. 153-166.
3. PAMPALON, Robert. *Famille Pampalon. Regards généalogiques*, Dépôt légal, BAnQ, Québec, 2018, 161 p.
4. Fichier Origine, www.fichierorigine.com/.
5. PRDH (*Programme de recherche en démographie historique*), www.prdh-igd.com/.
6. Fichier Origine, www.fichierorigine.com.
7. LAFONTAINE, André. *Recensements annotés de la ville de Québec, 1716 et 1744*, Sherbrooke, 1983, p. 16.

de courts séjours au printemps 1726⁸. Jacques a alors 17 ans. Il est de la Compagnie de Cavagnial, du nom de Pierre de Rigaud de Vaudreuil de Cavagnial, dernier gouverneur de la Nouvelle-France. Ce métier n'étonne pas, car son père, François Pampalon, fut également soldat des troupes de Rigaud de Vaudreuil, le père de Cavagnial⁹.

Fin 1728, Jacques Pampalon opte pour le métier de menuisier. Par acte notarié¹⁰, il s'engage comme apprenti pour trois ans auprès de Jean-Baptiste Guay, maître menuisier demeurant à Québec. Le sieur Guay s'oblige à lui payer la somme de 100 livres au cours de ces trois années ainsi qu'à le loger, à le nourrir et à remplacer et nettoyer ses vêtements. En retour, Jacques s'engage à

apprendre avec le plus de diligence que faire ce pourra et obéir aud' S: Gué en tous ce qui Luy commandera d'honeste et Licitte et ainsi que Les apprentis ont coutume d'agir a legard de Leur maitres.

Au recensement de 1744 et à la naissance d'un de ses enfants, Jacques Pampalon se dira charpentier¹¹. En cette année, on compte 41 menuisiers et 87 charpentiers dans la ville de Québec¹².

Le métier de menuisier-charpentier Jacques Pampalon l'exercera pendant plusieurs années. Il travaillera notamment au chantier de construction navale de Québec situé le long de la rivière Saint-Charles puis relocalisé près de la place Royale (à l'ancienne Anse du Cul-de-Sac)¹³. Dans les années 1746, 1747 et 1748, des bordereaux de dépenses, signés par les intendants Gilles Hocquart et François Bigot pour la construction et l'armement de la frégate *La Martre* et le vaisseau *Le Saint-Laurent*, mentionnent le nom de Jacques Pampalon comme ouvrier¹⁴. Peu avant, en avril 1742, Jacques sera hospitalisé durant onze jours à l'Hôtel-Dieu de Québec. On le qualifiera alors de *Maître Perceur* à l'emploi du *Vaisseau du Roy*¹⁵. Être perceur consistait à percer des trous pour l'introduction de grandes chevilles de bois ou d'acier et comportait des risques de blessures et d'accidents¹⁶.

Dans l'inventaire après décès de Jacques Pampalon, Pierre Normandeau, également menuisier, estime la valeur d'outils de menuiserie retrouvés au grenier de la résidence familiale à un

peu plus de 16 livres. L'inventaire fait mention, entre autres, d'une herminette, de grattes, limes, râpes et scies (de refente et de travers), de *Sergonts de fer, une Egoïne et un vilbrequin*, de mouchettes, rabots, bouvets, guillaumes et feuillerets, d'une *Equiere*, d'un triangle et d'un *Etably de bois franc*. Leur vente rapportera 35 livres¹⁷.

Peu après sa formation de menuisier, le 10 novembre 1732, Jacques Pampalon épouse Marie-Geneviève Legris, fille de Jean et feu Marie-Geneviève Sédilot, à la basilique Notre-Dame de Québec avec la bénédiction d'Eustache Chartier de Lotbinière, archidiacre¹⁸. Jacques signera l'acte de mariage ainsi que quelques témoins, dont Marie-Jeanne Bouchard, sa mère, Blanche-Geneviève Pampalon, sa sœur, Adrien Legris, frère de Marie-Geneviève, et Joseph Payant-St-Onge, beau-frère de Marie-Geneviève (Figure 1). Cette dernière déclarera ne pas savoir écrire ni signer. Jacques a alors 24 ans et Marie-Geneviève, 27 ans. Ils auront neuf enfants, cinq filles et quatre garçons, dont cinq atteindront l'âge de 21 ans.

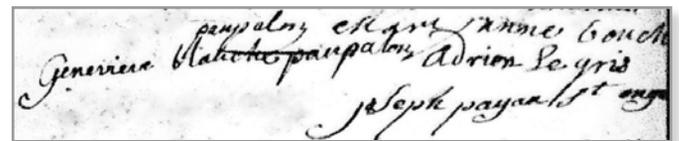


Figure 1. Signatures de panpalon, Marie Jeanne Bouchal, Genevieve Blanche panpalon, Adrien Legris et Joseph payant S' onge. Source : Contrat de mariage, 1732.

Au recensement de 1744, la famille de Jacques et Marie-Geneviève habite la Haute-Ville de Québec, sur la rue Couillard ou Saint-Joachim, entre les rues de l'Hôpital et Sainte-Famille¹⁹; elle compte cinq enfants, âgés de 7 mois à 10 ans. La famille est bien entourée de parents en Haute-Ville²⁰. On y retrouve notamment Michel Pampalon, le frère de Jacques, sur la rue Saint-François, l'actuelle rue Ferland; son neveu Ignace Pampalon sur la rue Sault-au-Matelot; Jeanne Morin, seconde épouse de Jean Legris, sur la rue Saint-Jean; Marie et Jean-Baptiste Legris, les sœur et frère de Marie-Geneviève, sur la rue Saint-Flavien; et Marie-Anne Legris, une autre sœur de Marie-Geneviève, sur la rue Sainte-Famille.

8. ARCHIVES DU MONASTÈRE DES AUGUSTINES. *Registre journalier des malades, domestiques et étrangers qui sont traités, qui sortent ou qui meurent en l'Hôtel-Dieu de Québec*, vol. 4, p. 103-106. https://img-archives.monastere.ca/HDQ-F5-G1,2_1_4.pdf.
9. LANGLOIS, Michel. *Dictionnaire biographique des ancêtres québécois (1608-1700)*, Sillery, Éditions du Miton, 2001, t. 4.
10. BANQ Québec. Minutier de Jacques-Nicolas Pinguet de Vaucour, le 30 novembre 1728.
11. LAFONTAINE. *Op. cit.*, p. 160.
12. DECHÊNE, Louise. « Quelques aspects de la ville de Québec au XVIII^e siècle d'après les dénombremments paroissiaux », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 28, n° 75, 1984, p. 485-505.
13. LESSARD, Rénald. « La construction navale royale à Québec, 1739-1759 », *L'Ancêtre*, vol. 41, n° 308, automne 2014, p. 63-65.
14. BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES DU CANADA. Archives de la Nouvelle-France. <http://nouvelle-france.org/fra/Pages/liste.aspx?k=Pampalon>.
15. ARCHIVES DU MONASTÈRE DES AUGUSTINES. *Op. cit.*, vol. 5, p. 66-67.
16. LE ROY DE MÉRICOURT, Alfred. *Archives de médecine navale*, Paris, Librairie JB Baillièrre et Fils, 1873, vol. 20, p. 105.
17. BANQ Québec. Minutier de Claude Barolet, le 18 juillet 1752.
18. BANQ Québec. Minutier de Jacques-Nicolas Pinguet de Vaucour, le 10 novembre 1732.
19. LAFONTAINE. *Op. cit.*, p. 160.
20. *Ibid.*, p. 122, 170, 171, 177 et 189.

Quelques années auparavant, Jacques s'était porté acquéreur de terrains situés à la Haute-Ville de Québec.

Le 3 juin 1735, la Fabrique Notre-Dame de Québec lui vend un emplacement sur la rue Saint-Denis formant un trapèze d'environ 60 pieds de front sur 80 pieds de profondeur²¹. La vente est conclue au coût de 250 livres payables sous forme de rente annuelle de 12 livres 10 sols, incluant rente foncière et cens. La vente oblige l'acquéreur à bâtir une maison sur cet emplacement et à y tenir feu et lieu dans l'année qui suit. Le 31 juillet 1737, Jacques Pampalon acquiert de François Rollet un autre emplacement de 50 pieds de front sur 80 pieds de profondeur sur la rue de la Porte où se trouvent une maison, une étable et des dépendances²². Le montant de la vente s'élève à 800 livres, dont 100 livres seront payées le 1^{er} novembre suivant et le reste sous forme d'une rente annuelle de 35 livres. L'acte notarié maintient les termes de l'achat précédent fait auprès de la Fabrique de Québec, si bien que l'acquéreur doit financer ces deux achats simultanément. Jacques Pampalon et François Rollet résilieront ce dernier contrat le 8 octobre 1740.

Si, en 1744, on retrouve la famille Pampalon-Legris sur la rue Couillard ou Saint-Joachim, elle aura déménagé avant le décès des parents en 1752. La famille habitera alors sur la rue Saint-Flavien, chez Jean-Baptiste Legris, le frère de Marie-Geneviève. C'est à cet endroit qu'aura lieu l'inventaire après décès. Les biens meubles et immeubles seront estimés à 466 livres, puis vendus pour 722 livres²³. Parmi ces biens, outre les outils de menuiserie et des ordonnances monétaires ou de cartes (valant environ 110 livres), on note vaisselle, coutellerie, nappes et équipements de cuisine (marmite, poêlon, cafetière, etc.), chaises, table, commode, lit et couchette en bois de merisier ou de pin, draps, courtepoinette, vêtements (culottes, chemises, vestes, etc.) et un petit poêle des forges de Saint-Maurice. Le tout pour vivre confortablement sans excès ni luxe.

Jacques Pampalon décède le 23 mai 1752 à l'âge de 43 ans et Marie-Geneviève Legris le suit de près, six semaines plus tard, le 7 juillet 1752 à l'âge de 47 ans. Ils laissent dans le deuil sept enfants, tous mineurs. La plus âgée, Angélique, n'a que 18 ans alors que l'âge des autres, Jacques, Joseph, Madeleine, Louis, Michel et Geneviève, varie entre 15 et 2 ans. Ces derniers auront comme tuteur Jean-Baptiste Legris chez qui ils résident déjà, et comme subrogé tuteur Michel Pampalon, le frère de Jacques, toujours résident de Québec²⁴.

La proximité des dates de décès de Jacques et de Marie-Geneviève ainsi que leur jeune âge soulèvent des questions sur la cause de leur mort et, notamment, sur la présence d'une source de nature infectieuse.

On sait que l'arrivée de vaisseaux du roi en Nouvelle-France apportait chaque année son lot de maladies infectieuses et que des épidémies notoires de fièvre et de typhus sont survenues en 1749 et 1750²⁵. Il se peut que le travail de Jacques au chantier de construction navale l'ait exposé à ces maladies. Le registre journalier des malades de l'Hôtel-Dieu de Québec ne rapporte pas l'hospitalisation de Jacques ou de Marie-Geneviève dans les années 1749 ou 1750, non plus que dans les mois précédant leur décès en 1752²⁶. L'inventaire après décès de Jacques et de Marie-Geneviève rapporte cependant *qu'il Est deub aus Arnoux chirurgien encette ville, Une Somme forte pour penSement et medicaments parly fournis pendant les maladies desd. Deffunct.*

Dans les années 1740, André Arnoux fut chirurgien sur les vaisseaux du roi au cours de douze campagnes sur mer et, en 1751, il s'installa à Québec à titre de chirurgien en second²⁷. Dès lors, on peut suggérer que les maladies des défunts étaient reliées à l'expertise acquise par Arnoux sur les vaisseaux du roi, et qu'il pouvait s'agir d'infections relativement graves dont l'issue put être mortelle. Pour le paiement de cette dette, Jacques Pampalon avait promis à Arnoux de lui fabriquer une commode qu'il n'a pu terminer avant son décès.

Quoi qu'il en soit, plusieurs enfants de Jacques et Marie-Geneviève auront une vie active. Angélique Pampalon se mariera avec Jacques Saint-Denis, s'établira à Montréal, aura quatre enfants et décédera à l'âge de 66 ans. Jacques Pampalon sera menuisier comme son père. Il se mariera d'abord avec Marie-Françoise Cadoret, puis avec Geneviève Grégoire, aura neuf enfants et quittera ce monde à l'âge de 62 ans. Joseph Pampalon sera perruquier, marchand et tailleur d'habits. Il s'établira à Montréal, y épousera Marie-Joséphine Périneau, aura onze enfants et atteindra l'âge de 58 ans. Madeleine Pampalon sera religieuse, sœur de la Charité, et décédera plutôt jeune, à 34 ans seulement. Louis et Geneviève Pampalon quitteront ce monde à 12 et 3 ans respectivement. Enfin, Michel Pampalon sera commerçant, quittera le Québec pour la Louisiane, y épousera Marie Joffron, aura un enfant et vivra jusqu'à 50 ans.

Les frères Jacques et Michel auront tous deux une descendance Pampalon. Jacques, s'il était toujours vivant, verrait la sienne encore bien vivante au Québec.

Vous pouvez communiquer avec l'auteur à l'adresse : robertpampalon@gmail.com

21. BAnQ Québec. Minutier de Jacques Barbel, le 3 juin 1735.

22. BAnQ Québec. Minutier de Jacques-Nicolas Pinguet de Vaucourt, le 31 juillet 1737.

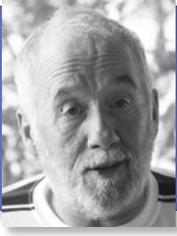
23. BAnQ Québec. Minutier de Claude Barolet, le 18 juillet 1752.

24. BAnQ Québec. Minutier de Claude Barolet, le 14 juillet 1752.

25. BARBEAU, Michel. *Les épidémies au Québec*, Site web : Généalogie pour tous. <http://genealogistes-associes.ca/Bulletins-arch/epidemies.php>.

26. ARCHIVES DU MONASTÈRE DES AUGUSTINES. *Op. cit.*, vol. 1 à 6.

27. DOUVILLE, Raymond. « ARNOUX, ARNAUD ». <http://www.biographi.ca/fr>.



Une autre façon de faire de la généalogie

Bertrand Miville-Deschênes (6841)

L'auteur a passé son enfance à Cap-Saint-Ignace, dans la maison de son grand-père et en sa compagnie. Il a fait ses études classiques à Québec et a été de la dernière cohorte de bacheliers ès arts du Collège des Jésuites. Diplômé en architecture de l'Université de Montréal, il a travaillé principalement en informatique pour différentes organisations, dont le gouvernement du Québec. Depuis sa retraite, son intérêt pour les vieilles photos de sa famille l'a fait basculer dans la généalogie pour réussir à identifier les personnes qui y apparaissent. Son intérêt s'est étendu aux maisons anciennes, à la petite histoire et aux relations sociales dans les villages.

Résumé

En utilisant les trésors enfouis dans nos greniers ou au fond d'un placard, on peut trouver un texte (ou plusieurs) qui mérite qu'on s'y attarde. Ce peut être un journal intime, un livre d'invités, une ébauche de création littéraire, des lettres, etc. Il ne reste plus qu'à s'attaquer à l'exigeante tâche d'en décortiquer le contenu. La généalogie sera certainement de la partie, mais elle ne sera peut-être pas suffisante. Tout ce qui gravite autour sera mis à contribution. Cet article illustre une telle recherche et le plaisir qu'on peut éprouver à lever le voile sur un mystère.

Au début du siècle dernier, dans les années 1900, il était à la mode pour les gens « instruits » ou la petite « aristocratie » de l'époque de tenir un journal pour le chalet ou la famille, de se lancer dans la nouvelle, le roman, le récit, etc.

Ces documents, quand on s'est donné la peine de les garder ou qu'on n'a pas osé les jeter, sont une source remarquable de l'histoire. Pas la grande, pas celle des rois, des ministres, des événements marquants, mais plutôt celle des gens ordinaires. Lire ces documents, les décortiquer, constitue un invitant défi pour les généalogistes. Il ne s'agit pas uniquement de remonter une lignée patrilinéaire ou matrilinéaire, ni même de créer une roue de paon. C'est aussi complexe et, dans une certaine mesure, plus captivant. On est dans l'enquête quasi policière, comme si on était l'inspecteur Montalbano ou Hercule Poirot.

Les recherches généalogiques comme telles demeurent les mêmes, mais on devra aller plus loin. Il faudra interpréter les lieux, interroger les gens qui les fréquentent ou les ont fréquentés, établir les relations qui les unissent, parfois examiner de vieilles photos de famille. De quoi mettre à profit nos connaissances, nos intuitions et nos capacités d'analyse.

À titre d'exemple, le Dr Joseph Elzéar Achille Cloutier, médecin à Cap-Saint-Ignace, a publié en 1920 dans *The Journal of American Folklore* des « Anecdotes de L'Islet ». Ce sont quatre légendes et anecdotes, souvent attribuées à tort à Marius Barbeau ; je retiendrai la plus courte, mais aussi la plus intrigante : elle s'intitule *Le compagnon silencieux*. En voici le résumé où j'ai conservé de nombreux éléments du texte original. On pourra, pour savourer pleinement le récit, consulter le

texte intégral dans **L'Ancêtre+** sous la rubrique « De choses et d'autres », « Compléments ».

Mon oncle Samuel et Baptiste V. étaient certainement les deux plus grands *ratoueurs* de L'Islet. Il n'y avait rien à leur épreuve. Les tours les plus pendables ne leur faisaient pas peur. Personne n'était épargné, mais ils avaient convenu de ne plus se jouer de tours l'un à l'autre.

— Oui, mes gars, nous racontait lui-même mon oncle Samuel, j'ai joué bien des tours dans ma vie, mais je vous garantis qu'en un seul soir j'ai payé pour plusieurs. Ce soir-là, j'ai eu la plus grande peur de ma vie.

Je revenais d'une veillée dans le haut de L'Islet. On était au commencement de novembre ; la terre était gelée et *grignoteuse* ; il faisait froid et noir. Je m'en venais bon pas. Comme je passais à la petite école, je me suis trouvé épaulé à épaulé avec un homme. Tiens, ça va me faire un compagnon pour jaser. *Bonsoir, l'ami*, que je lui dis. *Motte. Pas chaud, hein ? On n'est pas loin sans neige. Motte* ; pas de réponse. *Je crois bien qu'il est sourd*, que je me dis. Alors je lui crie à tue-tête : *Allez-vous loin, camarade ? Motte* ; pas plus de réponse que si j'avais parlé à la clôture.

Ce compagnon silencieux s'est attaché aux pas de l'oncle Samuel marchant toujours à son rythme.

Nous étions dans le mois où l'on prétend que les morts rôdent sur la terre ; et, si les vivants ne me faisaient guère peur, je vous avouerai que je n'avais pas la même assurance avec les morts. *Courons un peu pour nous réchauffer*. Et je suis parti à la course. Il s'est mis à courir comme

s'il était mon ombre. Nous sommes enfin arrivés à la montée de chez-nous. J'ai sauté par dessus la barrière, sans même me donner la peine de l'ouvrir; il l'a sautée en même temps que moi. Je trouvais la montée diablement longue, dans ces trois ou quatre arpents remplis de talles et de rochers.

Nous arrivions à la maison. Comme vous savez, là, la montée passe à une vingtaine de pieds au *sorouet*. Il s'est dirigé avec moi vers le perron. D'un bond, j'ai grimpé l'escalier; il y était en même temps que moi. J'ai foncé dans la porte, que j'ai ouverte et que je lui ai refermée sur le nez, en criant à mon père: *Papa, levez-vous! Il y a un homme qui me court*. Réveillés en sursaut, mon père et mon frère Achille sont arrivés à la course et m'ont demandé ce qu'il y avait.

Tous trois ont examiné les alentours: rien.

Maman s'était levée à son tour. Je leur ai raconté mon aventure. Alors maman a dit: *Ça doit être quelqu'un qui a besoin de prières? Qui sait, Samuel, peut-être est-ce de tes amis avec qui tu as commis quelques fautes de jeunesse qui vient te demander des prières? Disons-lui un De profundis, et promets-lui une basse messe pour le repos de son âme*.

Ce récit relate la mésaventure d'un soir de l'oncle Samuel, mésaventure qui demeure et demeurera énigmatique. Il y est question de l'oncle Samuel, d'un certain Baptiste V., d'Achille, le frère de Samuel, du père et de la mère de Samuel. Il y est aussi question du *haut de L'Islet*, de la petite école, de la maison familiale et du village des Belles Amours (**Figure 1**). A priori, tout cela ne nous dit pas grand-chose. C'est là qu'interviennent nos recherches généalogiques proprement dites et nos recherches au cadastre et à d'autres sources.

Achille, mon arrière-grand-père, est donc le père de l'auteur, le docteur Cloutier. En fouillant, on découvre que Samuel, le personnage principal, n'est pas le frère d'Achille, mais bien son frère par alliance; il n'en est pas moins l'oncle Samuel. Le père de Samuel est en réalité son beau-père, Louis-Marie, et sa mère, la seconde épouse de ce dernier. Samuel et Achille



Figure 1. Carte fournie par l'auteur.

| | | | |
|---|----------------------|--|-------------------|
| Julie Moreau | Louis-Marie Cloutier | Rosalie Martineau | Bonaventure Caron |
| Premières noces dont Achille et sa sœur | | Premières noces dont Samuel, Louis-Bonaventure et six autres | |
| Secondes noces dont deux filles | | | |

sont tous deux nés en 1840, à deux mois d'intervalle, et leurs parents se sont remariés en 1844; ils sont donc pratiquement frères, quasi-jumeaux. De son côté, Samuel a sept frères et sœurs, dont deux sont morts en bas âge. Quant à Achille, il a une sœur issue du premier mariage de son père. Tous deux auront aussi deux demi-sœurs nées du second mariage de leurs parents, comme quoi les familles reconstituées ne sont pas une invention de notre temps!

Parmi les frères et sœurs de Samuel, l'aîné, Louis-Bonaventure Caron, sera avocat, député, puis juge à la Cour supérieure. En fait Samuel est un Caron, fils de Bonaventure et Rosalie Martineau. C'est lui qui assure le roulant de la ferme avec son beau-père Louis-Marie Cloutier. Son frère aîné, Louis-Bonaventure, n'acquerra la ferme que plus tard quand Achille et Samuel se seront établis un peu plus à l'est. Mes recherches péricénéalogiques m'ont permis de découvrir que la maison paternelle, devenue maison du juge, existe toujours (**Figure 2**). On y trouve aujourd'hui une miellerie qui mérite une visite, ne serait-ce que pour y déguster son excellent miel. La maison est aussi fort belle, la montée dont il est question dans le récit paraît on ne peut plus évidente (**Figure 3**). La barrière que Samuel et son compagnon silencieux sautent devait être au niveau du chemin du Roi. Quant à la montée, elle se trouve toujours à une vingtaine de pieds au *sorouet* de la maison qui est bel et bien à plus de 4 arpents du chemin du Roi; la terre qu'elle occupe va jusqu'au chemin de fer, pas bien loin du chemin des Belles-Amours, soit le deuxième rang de L'Islet. À l'époque, L'Isletville était appelée Village-des-Belles-Amours.

Reste un personnage mystérieux, Baptiste V., le *ratoureur* au même titre que Samuel. On a bien peu d'informations pour l'identifier; néanmoins la maison du juge est un indice. Ce Baptiste V. habitait sans doute dans le voisinage. La maison est située sur le chemin du Roi, aujourd'hui route 132, qui



Figure 2. Maison du père de Samuel.
Photo fournie par l'auteur.



Figure 3. Le haut de L'Islet.
Photo fournie par l'auteur.



Figure 4. Maison de la veuve Normand.
Photo fournie par l'auteur.

passait alors par l'actuel chemin de La Petite-Gaspésie. C'est là que, par les données du cadastre et des recensements, on découvre un Jean-Baptiste Vaillancourt né fin novembre 1837. Samuel est né en août 1840, donc bien assez proche pour être les deux *ratoueurs*. Selon le recensement de 1871, un Baptiste Vaillancourt habitait dans la Petite-Gaspésie. L'action se situe vers 1870, alors que Samuel est encore garçon, puisqu'il se mariera en 1876. Baptiste Vaillancourt, quant à lui, était marié depuis 1869. La preuve n'est pas « béton », mais elle tient la route.

Où Samuel allait-il veiller dans le haut de L'Islet (c'est-à-dire en amont du fleuve)? Le saura-t-on un jour? Reste que dans ce coin-là, chez la veuve Narcisse Normand (**Figure 4**), il y avait des filles à marier, dont une certaine Adèle, mon arrière-grand-mère, qui épousera Achille en 1870. La maison de la veuve, une très belle demeure, est à l'ouest de l'actuelle route Cendrée-Lafeuille, que mon grand-père appelait parfois route à *Cendrée*. Cette partie de la route qui reliait le chemin du Roi et le chemin des Belles-Amours, portait le nom de route Morin au cadastre de 1881. La route Lafeuille, nommée ainsi à cause de la famille Bernier dit Lafeuille qui occupait une terre au deuxième rang, reliait le chemin des Belles-Amours au chemin Lamartine, soit le troisième rang.

Quant à la petite école, il s'agit de l'école n° 2 ou école Saint-Édouard. Elle était située du côté nord de la route. L'enseignement sera donné plus tard (vers 1920) dans la maison qui lui fait face et le bâtiment d'origine servira d'habitation durant un certain temps. Son occupante, m'a-t-on dit, était considérée comme une sorcière. La maison sera d'ailleurs plus tard démolie parce qu'elle aurait été hantée... Une ancienne institutrice m'a raconté qu'enfant, elle avait fréquenté la nouvelle école et qu'elle avait tellement peur de l'ancien bâtiment qu'elle marchait dans le fossé de l'autre côté de la route pour se rendre à ses classes. Elle habitait aussi dans La Petite-Gaspésie; plus tard, elle a enseigné à la nouvelle école.

Dans cet exemple, il y a peu de personnages et de lieux, ce qui a l'avantage de réduire l'étendue des recherches, mais de rendre leur identification plus difficile, surtout s'ils ne faisaient pas partie d'une généalogie connue. J'ai aussi appliqué la même méthode à un journal de chalet tenu par des gens que je

connaissais à peine. Voilà qui est beaucoup plus ardu puisqu'il faut tout défricher. On y citait une vingtaine de personnes, ce qui est presque une généalogie en soi, mais cela a facilité leur identification par les interrelations qu'on y découvre. Les résultats sont finalement excellents, bien qu'encore fragmentaires.

Voilà ce qu'on peut découvrir avec beaucoup de plaisir en étudiant un de ces textes de famille: des heures de recherches, de visites, de rencontres. Ça n'est pas du Sherlock Holmes, mais c'est tout aussi captivant, sinon beaucoup plus! Alors, allez-y, revisitez la boîte à souvenirs familiaux. Trouvez-y un texte à explorer et lancez-vous.

| | |
|--|---|
| L'oncle Samuel | Baptiste V. |
|  |  |
| Samuel Caron 1840-08-22/1924-05-30 | Jean-Baptiste Vaillancourt 1837-11-23/1917-05-12 |
| Achille, frère de Samuel | |
|  | |
| Achille Cloutier 1840-10-12/1913-02-05 | |
| Le père de Samuel | La mère de Samuel |
|  |  |
| Louis-Marie Cloutier 1814-08-25/1883-10-14 | Marie (Rosalie) Martineau 1806-11-01/1901-07-26 |

Quelques personnages cités dans le texte.
Photos et renseignements fournis par l'auteur.



Assis à droite Samuel Caron, l'oncle Samuel, assise aussi son épouse Eugénie Langlais.

Debout tout à gauche le D^r J.E.A. Cloutier auteur de l'anecdote.

Debout à côté de l'oncle Samuel son fils Joseph-Samuel. Son épouse Eugénie Pelletier est à côté du docteur.

Le prêtre à droite est Eugène Pelletier, frère d'Eugénie. Il sera professeur au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, puis curé de Mont-Carmel dans Kamouraska.

De tous les enfants sur la photo, le jeune garçon assis, Eugène Caron, est né en septembre 1908, ce qui permet de dater la photo à 1918 environ.

Selon toute vraisemblance la photo est prise à la maison de l'oncle Samuel, maison qu'il a donnée à son fils Joseph-Samuel en 1899.

Épilogue

Samuel Caron a passé toute sa vie à L'Islet où il a élevé sa famille. Sa maison existe toujours.

Jean-Baptiste Vaillancourt est allé s'établir avec sa famille à Lowell, Massachusetts, vers 1890. Il est décédé à Montréal.

Achille Cloutier a quitté la région avec sa famille pour Brunswick, Maine, en 1896. Il est revenu finir ses jours à

Saint-Cyrille-de-Lessard. Seul Joseph, l'auteur du texte, est resté au pays pour terminer ses études, en partie grâce à l'aide du curé Charles Bacon, de L'Islet.

Vous pouvez communiquer avec l'auteur à l'adresse :

b.md@videotron.ca



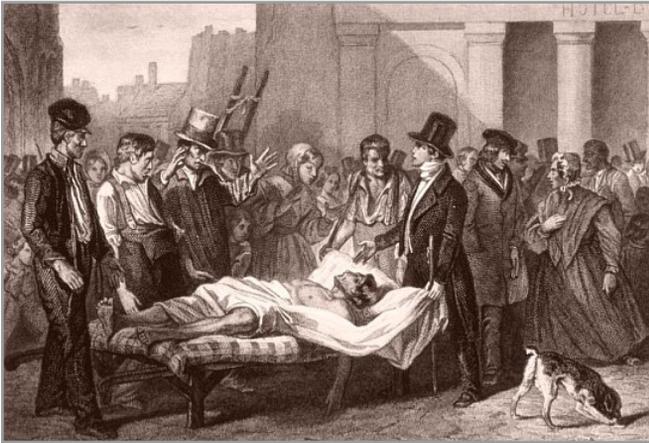
Au fil des recherches

Daniel Fortier (6500)

Cette rubrique vise à faire état des thèses de doctorat ou des mémoires de maîtrise réalisés par des étudiantes et des étudiants inscrits dans les universités. Elle fait également écho à certains articles publiés dans les revues scientifiques. Le contenu de ces travaux peut s'avérer une source importante de renseignements pour les généalogistes. Nous espérons que ces recensions permettront aux lecteurs de *L'Ancêtre* d'être à l'avant-garde de l'information, les résultats de certaines études se matérialisant parfois en publications destinées au grand public.

Les grandes peurs : coronavirus, choléra et généalogie

Les responsables des conférences mensuelles de la Société de généalogie de Québec ont fait preuve d'une remarquable capacité de prémonition en invitant M. Réjean Lemoyne à venir nous entretenir, le 19 février dernier, d'un événement qui a angoissé une partie de la population sur le continent nord-américain et également ailleurs dans le monde. Aujourd'hui, comme hier, les pandémies constituent une des grandes peurs des communautés humaines.



Le choléra à Paris, 1832, *La France illustrée*.

Vers 1826, le choléra fait son apparition en Inde, puis en Europe de l'Est (1830-1831), pour atteindre la France et la Grande-Bretagne au début de l'année 1832¹.

Au Bas-Canada, la maladie aurait été amenée par l'émigration irlandaise. On dénombrerait plus de 3500 morts à Québec et 8000 pour l'ensemble de la province².

Lors de sa conférence, après avoir décrit les origines de cette maladie, M. Lemoyne a entretenu son auditoire des conséquences de celle-ci sur les mesures sanitaires prises subsequmment par les pouvoirs publics, et de ses implications pour la vie municipale de la ville de Québec.

Cette même prémonition semble avoir habité Alexandre Michaud-Guindon qui, dans son récent mémoire de maîtrise rendu disponible à la fin de 2019, traite des mêmes événements. Le mémoire de maîtrise présenté ci-après constitue une analyse pointue d'un événement exceptionnel sur le quotidien des individus.

MICHAUD-GUINDON, Alexandre. *Familles montréalaises et élection de tutelle au temps du choléra: genre, appartenance ethnique et pratique judiciaire*³.

L'auteur aborde en effet la crise provoquée par le choléra, en 1832, sous l'aspect très particulier de l'utilisation des tutelles.

Pour la pratique généalogique, les documents judiciaires concernant les tutelles sont souvent une importante source de renseignements puisqu'ils fournissent notamment de précieuses informations nominatives sur les membres de la famille ou leur entourage, les professions, les lieux de résidence, le nom et l'âge des enfants⁴. Rappelons que selon le droit civil français en vigueur au Bas-Canada en 1832, un tuteur devait être nommé à la suite du décès d'un parent. À cette fin, une

1. https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89pid%C3%A9mie_de_chol%C3%A9ra;
https://fr.wikipedia.org/wiki/Deuxi%C3%A8me_pand%C3%A9mie_de_chol%C3%A9ra.
2. CORBIN, Régis, et Rénald LESSARD. (1986). « Le choléra de 1832: un artisan témoin ». *Cap-aux-Diamants*, vol. 2, n° 1, printemps 1986, p. 38, www.erudit.org/fr/revues/cd/1986-v2-n1-cd1040467/6500ac.pdf.
3. MICHAUD-GUINDON, Alexandre. *Familles montréalaises et élection de tutelle au temps du choléra: genre, appartenance ethnique et pratique judiciaire*, mémoire de maîtrise, département d'histoire, Université du Québec à Montréal, janvier 2019, <https://archipel.uqam.ca/12609/1/M15966.pdf>.
4. LESSARD, Rénald. Notes de cours. *Les tutelles et curatelles: contenus, utilisation et repérage*, 18 décembre 2010, 80 p.



Le choléra à Québec en 1832, huile sur toile de Joseph Légaré, Musée des beaux-arts du Canada, n° 7157.

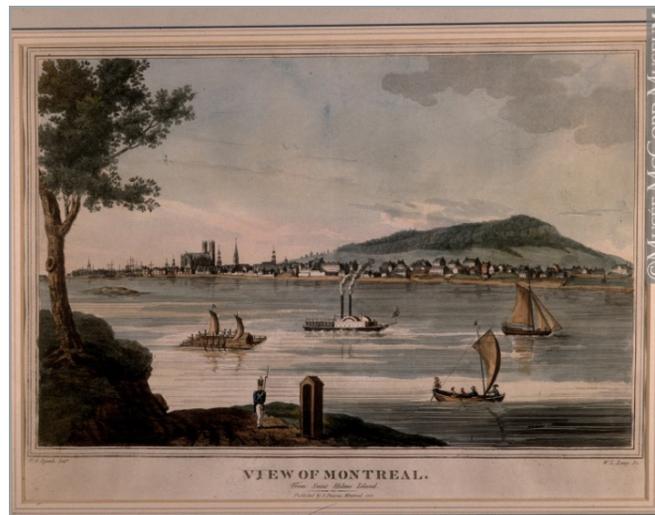
assemblée d'au moins sept parents ou amis, masculins⁵ et majeurs, devait être réunie pour procéder à cette nomination qui devait être entérinée par le tribunal.

Le mémoire s'attache donc à cette pratique judiciaire dans un contexte de crise, celle de l'épidémie de choléra de 1832, et dans un milieu multiculturel, soit celui des familles montréalaises en ce début du XIX^e siècle⁶.

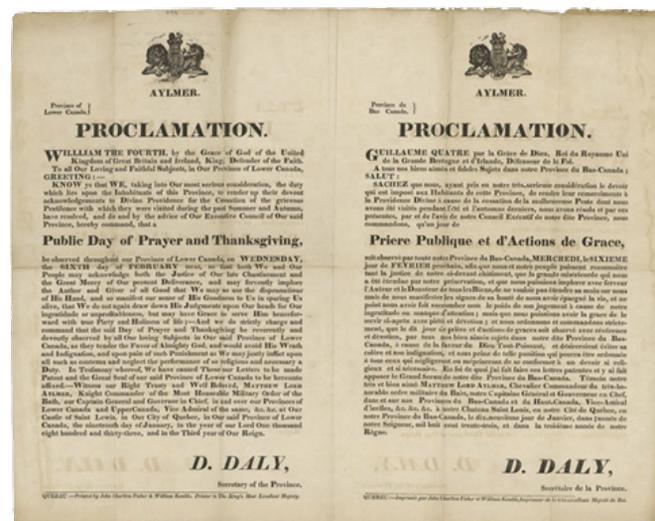
Pour ce faire, Michaud-Guindon constitue un corpus de 192 dossiers d'élection de tutelles mettant en cause des familles établies à Montréal. À partir d'une base de données où il prend en considération la situation de la famille (décès d'un ou des deux parents), la caractérisation des requérants (leur sexe, leur origine ethnique, leur profession), et les délais entre la demande et le décès, il en tire les conclusions suivantes.

Premièrement, en période de crise, le sentiment d'urgence à l'égard du recours au processus de tutelle semble plus grand, les délais entre les décès et les demandes de tutelle étant plus courts qu'en temps normal. Ce genre d'épisode accroîtrait la sensation d'insécurité et de précarité face aux événements. Sans trop de surprises, ce sont les familles les plus fortunées qui demandent davantage l'ouverture de tutelles, l'importance du patrimoine financier rendant plus impérative la nomination officielle d'un tuteur. Deuxièmement, l'inégalité dans les rapports entre les hommes et les femmes conduit à des pratiques et inspire des attitudes différentes selon le sexe en ce qui concerne les demandes de tutelle.

Ainsi, les femmes, surtout anglophones ou mariées à ces derniers, demandent-elles l'ouverture de tutelle plus souvent, tandis que leurs conjoints l'exigent moins. Michaud-Guindon attribue cette situation au fait que les anglophones connaissent moins la procédure de tutelle ou qu'ils en perçoivent moins



<http://collections.musee-mccord.qc.ca/fr/collection/artefacts/M21765/>.



BANQ. Proclamation, 0002724750.

le besoin, car mariés plus souvent en séparation de biens. Les conjoints masculins anglophones, détenant de façon exclusive une partie importante du patrimoine familial, ne voient pas la nécessité d'une confirmation légale d'une tutelle pour leurs enfants alors qu'ils exercent déjà cette tutelle dans les faits. Ce n'est évidemment pas le cas de leurs conjointes qui ressentent le besoin d'assurer leur autorité. Michaud-Guindon mentionne même la possibilité d'une conception typiquement britannique de la famille⁷.

Un troisième groupe de conclusions, qui s'avère particulièrement intéressant, concerne le réseau du couple. Caractéristique peut-être urbaine, mais en moyenne, un quart seulement des participants des assemblées des francophones

5. Les femmes, même les mères, étaient exclues de ces assemblées, même si elles étaient à l'origine de la demande en tutelle et souvent nommées tutrices.
6. DECHÊNE, Louise, et Jean-Claude ROBERT. « Le choléra de 1832 dans le Bas-Canada : Mesure des inégalités devant la mort », *Santé et Société au Québec XIX^e-XX^e siècle*, dirigé par Peter Keating et Ohtmar Keel, Montréal, Boréal, 1995, p. 62, cité par MICHAUD-GUINDON. *Op. cit.*, p. 20.
7. MICHAUD-GUINDON. *Op. cit.*, p. 112.

sont membres de la famille, le reste étant des *amis*. Chez les anglophones, la proportion est encore plus faible. De plus, l'auteur mentionne qu'il a relevé plusieurs fois le nom des mêmes *amis (sic)*, et ce, dans des assemblées différentes. Peut-être des habitués (*sic*) des palais de justice qui permettent à certaines assemblées d'avoir quorum? En ce début du XIX^e siècle, la famille urbaine ne semble donc pas reposer sur un groupe familial très large. Reste à voir si ce fait est le résultat de la situation d'urgence liée à l'épidémie ou à une solidarité urbaine qui a pris le relais de la famille traditionnelle.

La famille en période de crise

Ce mémoire de maîtrise constitue une utilisation astucieuse des informations contenues dans les documents de tutelle pour connaître l'importance, finalement toute relative, des liens familiaux en période de crise. Reste cependant à déterminer si

les résultats obtenus par Michaud-Guindon reflètent une situation particulière, soit celle d'un milieu urbain et multiethnique du début du XIX^e siècle, et si on peut appliquer les mêmes résultats à d'autres milieux ou événements imprévisibles.

Pour un généalogiste réalisant son histoire de famille, ce type de travail permet de placer ses propres informations dans une perspective plus large et de se sensibiliser aux éventuelles différenciations sociales ou ethniques.

Finalement, pour ce qui est de la généalogie comme grande peur, mentionnons que ce n'est que pour ceux pouvant craindre une vérité parfois trop crue.

Vous pouvez communiquer avec l'auteur à l'adresse : fortierdanielsq@gmail.com



Nouveaux membres

Du 4 février au 3 mai 2020

| | | | | | | | |
|------|-------------|-------------|-----------------------------|------|------------|--------------|------------------------------|
| 8297 | DESAULNIERS | Claire | Québec | 8326 | MACDONALD | Monique | Nepean, ON |
| 8298 | GINGRAS | Sylvain | Saint-Raymond | 8328 | LACROIX | Chantal | Chateauguay |
| 8299 | PLAMONDON | Christiane | Saint-Raymond | 8329 | ST-PIERRE | Suzan | Verdun |
| 8301 | BARRETTE | Gertrude | Longueuil | 8330 | SPURGIN | Brandi | Willis, TX |
| 8303 | PAQUET | Stéphane | Port-Cartier | 8331 | DUBÉ | Gilles | Laval |
| 8304 | GUILLOT | Jean-Pierre | Québec | 8333 | FONTAINE | Clément | Québec |
| 8305 | DUBÉ | Gilles | Montréal | 8334 | BEAUPRÉ | Rémy | Québec |
| 8306 | NAULT | Diane | Ashland, NH | 8336 | DESMARAIS | Daniel | Gatineau |
| 8307 | LAROUCHE | Daniel | Brossard | 8337 | DESORMEAUX | Suzanne | Mont-Saint-Hilaire |
| 8308 | MAILHOT | Edouard | Québec | 8338 | MORIN | Jacques Carl | Québec |
| 8309 | BOUCHARD | Daniel | Saint-Anselme | 8339 | COULOMBE | Carole | Saint-Charles-de-Bellechasse |
| 8310 | SISTO | Elena | Ixelles, Belgique | 8340 | HÉON | Gilles | Québec |
| 8311 | DIONNE | Élise | Québec | 8341 | LÉTOURNEAU | Serge | Saint-Charles-Borromée |
| 8312 | GODBOUT | Christiane | Stoke | 8342 | CROTEAU | Alain | Saint-Lambert |
| 8313 | BROUILLETTE | Paul | Québec | 8343 | DRAPEAU | Paul | Québec |
| 8314 | BOURGOIN | René-Pierre | Québec | 8344 | GOYETTE | Fernande | Montréal |
| 8315 | RENAUD | Michèle | Entrelacs | 8345 | COSSÉ | Nicolas | Rouen, France |
| 8316 | ALBRIGHT | Alan | Orford | 8346 | LAGACÉ | Valdor | Montréal |
| 8317 | AUCLAIR | Hubert | Lac-Beauport | 8347 | GOGAN | Joanne | Pittsfield, MA |
| 8318 | ROY | Louis | Montréal | 8348 | COCHRANE | Pierre | Trois-Rivières |
| 8320 | LÉPINE | Sylvie | Saint-Liboire | 8349 | VALADE | Ghislain | Longueuil |
| 8321 | LAUZIÈRE | Céline | Drummondville | 8350 | DUPUY | Michelle | Montréal |
| 8322 | PONTBRIAND | Martin | Neuville | 8351 | RIVARD | Benoît | Laval |
| 8323 | GAGNON | Hélène | Neuville | | | | |
| 8325 | LORTIE | Lise | Saint-Augustin-de-Desmaures | | | | |

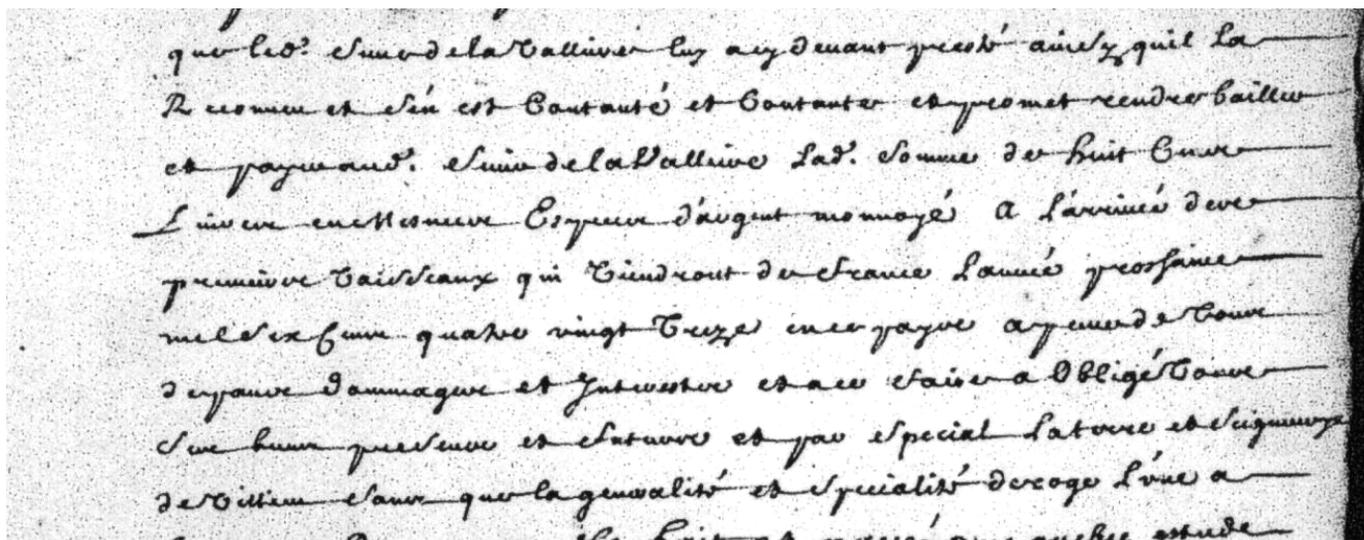


Paléographie

Lise St-Hilaire (4023)

Chronique
Chronique
Chronique
Chronique
Chronique
Chronique

Deuxième extrait d'une obligation tirée du greffe de Louis Chambalon



Transcription intégrale

- 11 que led' Sieur delavalliere luy acy devant presté ainsi quil La
12 Reconnu et S'en est Contanté et Contante et promet rendre bailler
13 et payer aud' Sieur dela Valliere Lad' Somme de huit Cens
14 Livres enMesmes Especes d'argent monnoyé a L'arrivée des
15 premiers vaisseaux qui viendront de france Lannée prochaine
16 mil six Cens quatre vingt Treize ence pays apeine deTous
17 depans dommages et Interests et a ce faire a ObligéTous
18 Ses biens presens et futurs et par Special Laterre et Seigneurye
19 devillieu Sans que la generalité et Specialité déroge L'une a

Transcription corrigée

- 11 que ledit sieur de la Vallières lui a ci-devant prêtés ainsi qu'il l'a
12 reconnu et s'en est contenté et contente, et promet rendre bailler
13 et payer audit sieur de la Vallières, ladite somme de huit cents
14 livres en mêmes espèces d'argent monnayées à l'arrivée des
15 premiers vaisseaux qui viendront de France, l'année prochaine
16 mil six cent quatre-vingt-treize, en ce pays, à peine de tous
17 dépens dommages et intérêts. Et à ce faire a obligé tous
18 ses biens présents et futurs et par spécial la terre et seigneurie
19 de Villieu sans que la généralité et spécialité déroge l'une à [l'autre]

Observations

- Le notaire Louis Chambalon laisse traîner sa plume entre les mots, plusieurs mots seront donc liés dans la transcription.
- Plusieurs lettres se ressemblent : u-v-r-n en minuscules, V en début de mot et T en majuscules.
- Comme ses collègues, il utilise la majuscule aux mauvais endroits.
- Également, vous trouverez très peu de ponctuation.

11. Il y a une seule abréviation **led.'** (ledit).

Liaisons : **Sieurdela**valliere et **acy**.

Remarquez le **Y** de **ainsy** et le **Z** de **treize** inscrit à la ligne 16 qui sont exactement pareils.

12. Les mots **Contanté** et **Contante** avec la majuscule et le **A**. Notez aussi qu'on a utilisé les temps passé et présent selon l'usage de l'époque.

Liaison : **etpromet**.

Notez aussi la suite de mots qui terminent la phrase : rendre, bailler et payer.

13. On voit deux abréviations : **aud.'** (audit) et **Lad.'** (ladite).

Liaison : **dela. Sieur et Valliere** ont été espacés et le **V** de **Valliere** est en majuscule.

Les mots **payer** et **pays** (16) sont exactement pareils. C'est le contexte qui détermine sa nature.

14. Il n'y a aucune abréviation mais une liaison : **enMesmes**.

Nous y voyons un terme courant pour la monnaie : **espèces d'argent monnoyées**.

15. Le notaire mentionne l'arrivée des premiers vaisseaux venus de France l'année prochaine. On comprend que ces vaisseaux arriveront au printemps ou à l'été 1693, puisque ce contrat a été rédigé en juin 1692.

Par ailleurs, le mot **France** n'a pas de majuscule et c'est un fait habituel pour tous les notaires de l'époque.

16. Le **T** majuscule a été utilisé deux fois : **Treize** et **Tous**. Remarquez comment il ressemble au **V** de **vallière** (ligne 11), **vaisseaux** et **viendront** (ligne 15).

Remarquez le **S final** du mot **pays** ressemblant à un **W**. C'est une forme habituelle pour ce notaire.

17. On a l'expression **dépens, dommages et intérêts** qui revient dans la plupart des contrats impliquant des montants d'argent. Seul le mot **dommages** est écrit sans faute. Remarquez le **J majuscule** remplaçant le i.

Liaison : **ObligéTous** dont le **O** est majuscule.

18. Le mot **présent** est sans accent et se termine par un **S**, sans le **T**.

Liaison : **Laterre**.

Le dernier mot, **Seigneurye** avec un **Y**.

19. L'expression se terminera sur la prochaine partie : **sans que la généralité et la spécialité dérogent l'une à l'autre**.

Liaisons : **devillieu** et **quelageneralité**.

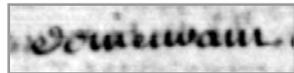
Généralité n'a pas d'accents, ni le mot **déroge** qui, par ailleurs, n'est pas conjugué correctement.

Leçon

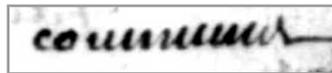
La lettre M



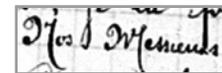
Martin



demeurant



communs



Nos Messieurs

Quelques expressions courantes d'une obligation

L'aveu

... Le q.^l a reconnu Et Confessé devoir bien Et Loyaument a ... la somme de ... en marchandises ou denrées quil luy a presté a Sa nécessité dont il se tient Content et bien livré ...

... Le quel reconnoist et Confesse devoir bien et Justement a ... la somme de ... en monnoye tournois pour marchand.^{ses} quil luy a vendues et delivrées dont il sest contenté et tenu bien livré ...

Le payement

... A rendre et Payer Jcelle som' de ... au dit sieur ... ou a son ordre au Jour et feste depasques de l'annee que lon Comptera mil six Cent soixante cinq en Castort billets ou effets du Pais ...

... a promis et s'est obligé payer au d.' S.' ou au porteur en argent monoyé en la ville de Paris rue des Poulies pres l'hostel D'argenson ou il a Esleu son domicile ou ailleurs quil se trouvera au jour Et feste dela Toussaint prochaine venante ...

... a promis et s'est obligé payer aud sieur ... ou au porteur & a l'arrivée du premier navire qui viendra L'année prochaine de france en ce pais en bon castorts ou orrignaux ou monnoye ayant cours en ce pais ...

Vous pouvez communiquer avec l'auteure à l'adresse :

sintilali@videotron.ca

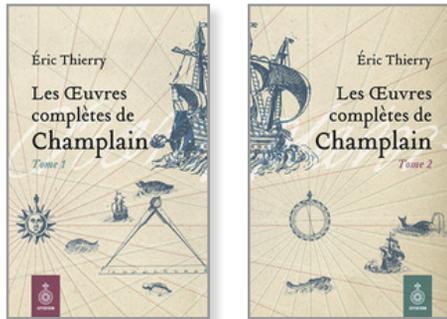


La Bibliothèque vous invite...

Chronique
Chronique
Chronique
Chronique
Chronique
Chronique

À lire sur le thème... Champlain

Pour tous ceux et celles qui mènent une enquête sur notre grand explorateur passionné et mystérieux qu'est Samuel de Champlain, vous devez consulter l'ouvrage suivant :



THIERRY, Éric. *Les œuvres complètes de Champlain*, t. 1 (1598-1619) et t. 2 (1620-1635), Québec, Septentrion, 2019, 1288 p.

L'auteur et historien français Éric Thierry nous fait revivre la période des débuts de la présence française en Amérique du

Nord en publiant les cartes intégrales et les manuscrits connus jusqu'à ce jour du célèbre explorateur, retranscrits en français contemporain.

C'est l'occasion de revivre les premiers moments de la fondation de l'Acadie et du Québec, d'explorer avec Champlain l'est du continent, et de l'accompagner dans ses négociations avec les tribus amérindiennes pour sceller des alliances.

Dans le cadre des « Rendez-vous d'histoire de Québec », Éric Thierry a prononcé une conférence sur Samuel de Champlain à la Chapelle du Musée de l'Amérique francophone, en août 2019.

Il publie également le fruit de ses recherches sur Facebook : Groupe Samuel de Champlain

www.facebook.com/groups/278951028786219/.

Sources : www.septentrion.qc.ca/auteurs/eric-thierry ;
<https://rendezvoushistoirequebec.com/author/rendezvoushistoirenf/>.

Maria Gosselin (6881)

À bouquiner en 360°

Éric Thierry présente une recherche et une synthèse des plus remarquables sur Champlain. Cet ouvrage, publié en 2019, compte 1288 pages et est offert en format imprimé ou PDF ; il vient s'ajouter à la collection existante à la SGQ. De nombreux auteurs ont écrit sur Champlain. En effet, la SGQ offre une quantité importante de livres et d'articles de périodiques répertoriés dans le catalogue des ressources documentaires. Notez aussi que certaines de ces publications sont un accès direct à BAnQ numérique et à la plateforme *Érudit*.

- AVIGNON, Mathieu d'. *Champlain et les fondateurs oubliés : Les figures du père et le mythe de la fondation*, Québec, Presses de l'université Laval, 2008, 539 p. (8-9710-dav).
- CHAMPLAIN, Samuel de. *À la rencontre des Algonquins et des Hurons 1612-1619* : texte français moderne établi, annoté et présenté par Éric Thierry, Québec, Septentrion, collection V, 2009, 227 p. (8-3500-aut).
- CHAMPLAIN, Samuel de. *Espion en Amérique 1598-1603* : texte en français moderne établi, annoté et présenté par Éric Thierry, Québec, Septentrion, collection V, 2013, 209 p. (8-9710-cha).
- CHAMPLAIN, Samuel de. *Derniers récits de voyage en Nouvelle-France et autres écrits, 1620-1632* : réédition intégrale français moderne, introduction et notes par Mathieu d'Avignon, Québec, Presses de l'université Laval, 2010, 267 p. (8-9710-cha).
- GOSELIN, Auguste. *Le vrai monument de Champlain : ses œuvres éditées par Laverdière*, Ottawa, Société royale du Canada, 1909, 23 p. (8-9710-gos).
- LAVERDIÈRE, C.H. *Œuvres de Champlain*, seconde édition, 1870. (8-9710-lav). En version numérique à BAnQ.
- LÉVESQUE, René. *Le tombeau de Champlain : journal d'une archéologue*, Québec, Saint-Léonard, Édition Les Entreprises V.W.L., 1992, 413 p. (8-3000-lev).
- LITALIEN, Raymonde, et autres. *La mesure d'un continent : Atlas historique de l'Amérique du Nord, 1492-1814*, Québec, Septentrion, 2008, 300 p. (8-9100-col) et (*Érudit*).
- LITALIEN, Raymonde, et Denis VAUGEOIS. *Champlain, la naissance de l'Amérique française*, Québec, Septentrion, 2004, 387 p. (8-9714-lit).
- MONTEL-GLÉNISSON, Caroline. *Champlain au Canada : Les aventures d'un gentilhomme explorateur*, Québec, Septentrion, 2004, iii p. (8-9040-mon).
- SÉGUIN, Maurice K. *Samuel de Champlain : L'entrepreneur et le rêveur*, Québec, Septentrion, 2008, 363 p. (8-9710-seg).
- SULTE, M. Benjamin. *La mort de Champlain*, Ottawa, Société royale du Canada, 1915, 28 p. (1-Champlain-1).
- THIERRY, Éric. *Les œuvres complètes de Champlain*, Québec, Septentrion, 2019, vol. 1, 1598-1610, 594 p. (8-9714-1) et vol. 2, 1620-1635, 696 p. (8-9714-thi-2). Format imprimé ou PDF.



L'héraldique à Québec

Marc Beaudoin (0751)

Chronique
Chronique
Chronique
Chronique
Chronique
Chronique

Enquête sur les armoiries de Pierre Dugua de Mons

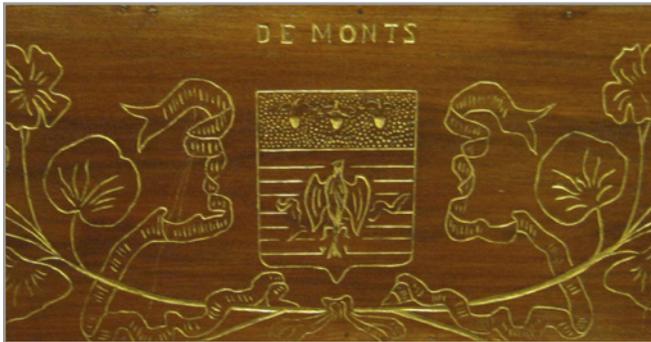


Figure 1. Armoiries attribuées à Pierre Dugua de Mons. Hôtel du Parlement.

Photo fournie par l'auteur.

Avant la construction de la nouvelle entrée des visiteurs, ceux qui entraient dans le hall du rez-de-chaussée par la porte de la Famille-Amérindienne pouvaient voir, sur le premier panneau à leur gauche, le nom *De Monts*¹ au-dessus des armoiries de la **Figure 1**. En consacrant ce premier panneau à la mémoire de Pierre Dugua de Mons², Eugène-Étienne Taché a voulu souligner son rôle important dans la fondation de Port-Royal, en association avec Jean de Biencourt de Poutrincourt, ainsi que dans la fondation de Québec par Samuel de Champlain.

Or, les armoiries de la première figure sont très différentes des armoiries sculptées sur le fronton de la reconstitution de l'habitation de Port-Royal (**Figure 2**).

Encore une fois, le concepteur du décor héraldique du Parlement semble s'ingénier à trouver des armoiries de personnages de la grande et de la petite histoire de France qui n'ont pas nécessairement un lien avec le nom gravé sur le même panneau.

Nous vous convions donc, dans cette nouvelle enquête dans les armoriaux, les archives et les publications, à la recherche des véritables armoiries du sieur de Mons et à l'identification des détenteurs des armoiries qui lui ont été attribuées.



Figure 2. Armoiries et devises d'Henri IV, de Pierre Dugua de Mons et de Jean de Biencourt de Poutrincourt. Lieu historique national de Port-Royal.

https://fracademic.com/pictures/frwiki/80/Port-Royal_Nova-Scotia_2.jpg.

Pierre Dugua de Mons

Grâce aux recherches récentes de Jean Liebel³ et de Guy Binot⁴, nous savons que la famille de Pierre Dugua est originaire de Marennes (Charente-Maritime). Une partie émigre à Châtellars, près de Meursac, puis apparaît en 1508 à Mons, fief anobli par le prieur de Saint-Pierre de Royan en 1475. Parmi ses ancêtres, Arnaud Dugua est le premier à prendre le titre de Mons en plus de celui de Châtellars. L'un de ses fils, Loubat ou Loubest Du Gua, écuyer, sieur de Mons, sera gouverneur du château de Royan. Il est le premier à se qualifier simplement « sieur de

1. À la mémoire de Jean-Yves Grenon (1925-2019) qui a consacré dix ans de sa vie à faire reconnaître le rôle de Pierre Dugua de Mons dans la fondation de Québec par son lieutenant Samuel de Champlain, et qui est décédé avant de connaître le véritable détenteur des armoiries sur le panneau « de Monts » à l'hôtel du Parlement.
2. Nous retenons la graphie « Pierre Dugua de Mons » même si son nom fut écrit de plusieurs manières : Du Gua, Du Guast, du Gas, de Mons, de Monts, etc. Lui-même signait souvent « Pierredugua » en un seul mot.
3. LIEBEL, Jean. *Pierre Dugua sieur de Mons fondateur de Québec*, Niort, Le Croît vif, 1999, 367 p.
4. BINOT, Guy. *Pierre Dugua de Mons. Gentilhomme Royannais, premier colonisateur du Canada, lieutenant général de la Nouvelle-France de 1603 à 1612*, Royan, Éditions Bonne Anse, 2004, 269 p.

Mons», le titre de Châtelars étant conservé par son frère aîné. Le fils de Loubat, Guy Dugua, marié à Claire Goumard, est le père de Pierre, né au château de Mons à Royan entre 1558 et 1560. Bien que calviniste, Dugua de Mons épouse, en mai 1597, Judith Chesnel, appartenant à une famille noble catholique de la seigneurie de Meux près de Jonzac. Le couple n'aura pas d'enfant.

À partir de 1582, Pierre Dugua participe aux guerres de Religion sous la bannière d'Henri de Navarre. Après l'avènement d'Henri IV et la proclamation de l'Édit de Nantes en 1598, Pierre Dugua de Mons vend presque toutes les terres qu'il possède dans le marquisat de Royan et les environs pour financer son projet de colonisation.

En 1603, Henri IV nomme Pierre Dugua son « lieutenant général en Amérique septentrionale ». De plus, il lui accorde le monopole de la traite des fourrures pour compenser les frais d'établissement d'une colonie à cet endroit et ainsi éviter à la Couronne de mettre de l'argent dans l'aventure.

En 1604, Dugua organise et dirige une expédition au sud-est du Canada, où Samuel de Champlain l'accompagne à titre d'explorateur, de géographe et de cartographe.

En 1605, après un hiver désastreux sur l'île Sainte-Croix⁵, Dugua de Mons déménage la colonie à Port-Royal (Annapolis Royal, N.-É.). Mais la perte du monopole de commerce ruinant les possibilités de financer la colonie naissante oblige le rapatriement des habitants et la fermeture de Port-Royal en 1607.

L'année suivante, avec la reconduction pour une seule année de ce monopole, Pierre Dugua confie à Champlain, dès lors son lieutenant en Nouvelle-France, avec les moyens financiers et matériels nécessaires à la mission « de fonder à l'endroit qu'il trouvera le plus approprié, un premier poste de colonisation ». C'est ce que Champlain accomplira en débarquant le 3 juillet 1608 avec 27 compagnons sur la pointe de Québec, où il entreprend la construction de la première habitation.

Pierre Dugua restera associé de près ou de loin au développement de la Nouvelle-France jusqu'à sa mort en son château d'Ardenne, à Fléac-sur-Seugne, Charente-Maritime, le 28 février 1628. Son épouse, Judith Chesnel, lui survivra dix ans et sera inhumée dans l'église Saint-Eutrope à Saintes.

Les armoiries de Pierre Dugua de Mons selon Todd, Massicotte, Taché et Liebel

Pierre Dugua de Mons n'ayant pas eu de descendance, et ses archives ayant brûlé en 1793, les premiers auteurs à la recherche de ses armoiries l'ont confondu avec d'autres familles au

patronyme semblable et, par déduction, lui ont attribué sans aucune preuve les armoiries de ces familles.

Herbert George Todd

Ainsi, dans son monumental *Dictionnaire de la Noblesse*, François-Alexandre Aubert de La Chesnaye-Desbois présente une famille noble de Touraine, les de Gast de Lussault, qui porte *d'azur, à cinq besants d'or posés 2, 2, 1^o*.

Ce sont ces armoiries qu'Herbert George Todd reproduira comme étant celles du lieutenant général en Acadie dans son *Armory and Lineages of Canada*⁷ (Figure 3).



Figure 3. Armoiries attribuées à Pierre Dugua de Mons par H. G. Todd, dans *Armory and Lineages of Canada*. 1913, Addenda p. 17.

Édouard-Zotique Massicotte

Dans un long article sur la famille de Monts, Mons, ou Montz, le compilateur du *Dictionnaire de la noblesse* écrit que cette famille établie en Languedoc compte dans sa généalogie un Pierre, seigneur de Guast, fils de Jean-Balthazar de Mons, baron de Cabrerolles, un des gentilshommes du roi Henri IV, qui fit la conquête de la Nouvelle-France, dont il fut vice-roi en 1603 et 1604⁸. Les armes de cette famille sont : *d'azur, à trois monts d'or, surmontés d'un lambel bandé d'or et de sable de 8 pièces*. Devise : *Dabit Deus his quoque finem*. Cri de guerre : *Fortis ut Mons*. Tenants : deux sauvages portant chacun un étendard. Cimier : un heaume, d'où sort un sauvage avec sa massue⁹.

Il faut noter ici que, dans l'imaginaire héraldique, les sauvages sont souvent représentés par un homme barbu à l'abondante pilosité portant sa massue, comme l'illustrent les armoiries de Bertrand de Vignolles, dit de la Hire, baron de Vignolles, extraites d'un armorial des chevaliers du Saint-Esprit à l'époque de Louis XIII, où les sauvages sont plus proches du Yéti que des autochtones d'Amérique¹⁰ (Figure 4).

Voilà de séduisants arguments pour convaincre Édouard-Zotique Massicotte d'attribuer les armoiries de la famille du

5. Anciennement désignée jusqu'en 1904 *Dochet Island*, à l'embouchure du fleuve Sainte-Croix, aujourd'hui St. Croix River, à la frontière du Nouveau-Brunswick et du Maine.

6. AUBERT DE LA CHESNAYE DESBOIS, François-Alexandre, et Jacques BADIÉ. *Dictionnaire de la noblesse*, 3^e édition, Paris, Schlesinger frères, 1866, vol. 9, p. 26.

7. TODD, Herbert George. *Armory and Lineages of Canada. Comprising the Lineage of Prominent and Pioneer Canadians with Descriptions and Illustrations of the Coat Armor, Orders of Knighthood, or other Official Insignia*, New York, 1913, Addenda, p. 17.

8. AUBERT DE LA CHESNAYE DESBOIS. *Op. cit.*, vol. 14, p. 478.

9. *Ibid.*, p. 486.

10. ANONYME. *Les noms et surnoms, qualités, armes et seigneuries de tous les cardinaux, prélats et commandeurs de l'Ordre du St-Esprit, qui ont esté faits par le très crestien roy de France et de Navarre, Louis treiziesme du nom... (1610-1621)*, Bibliothèque nationale de France, Département des manuscrits, folio 44r, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8551123b/f93.image>. Consulté en février 2020.



Figure 4. Armoiries de Bertrand de Vignolles, dit de la Hire, Les noms et surnoms, qualitez, armes et seigneuries de tous les cardinaux, prélats et commandeurs de l'Ordre du St-Esprit... Folio 44r (détail).

Sources : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8551123b/f93.image>.

baron de Cabrerolles comme étant celles de Pierre Dugua de Mons dans son *Armorial du Canada Français*¹¹ (Figure 5).

Eugène-Étienne Taché

C'est aussi dans le *Dictionnaire de la noblesse*, qu'Eugène-Étienne Taché semble avoir trouvé les armoiries qu'il a fait graver sur le panneau « de Monts » à l'hôtel du Parlement. C'est dans le huitième volume du dictionnaire que Taché trouve une famille Fleuriau¹² dont la généalogie est produite dans *L'Histoire des Grands-Officiers de la Couronne* du père Anselme¹³ et qui compte parmi les descendants de Charles Fleuriau, écuyer, secrétaire du roi (1604-1694), un Louis-Gaston Fleuriau (1662-1733), chanoine de Chartres en 1684, trésorier de la Sainte-Chapelle de Paris en 1687, évêque d'Aire en 1698, puis d'Orléans en 1706, dont nous pouvons voir les armoiries telles que reproduites dans l'*Armorial général de France* en 1696¹⁴ (Figure 6).

11. MASSICOTTE, Édouard-Zotique, et Régis ROY. *Armorial du Canada français*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1915, p. 17.

12. AUBERT DE LA CHESNAYE DESBOIS. *Op. cit.*, vol. 8, p. 100-103.

13. ANSELME DE SAINTE-MARIE, père. *Histoire des grands officiers de la Couronne de France avec l'origine et le progrès de leurs familles: ensemble le catalogue des Chevaliers de l'Ordre du S. Esprit: dressé'e sur plusieurs chartes...*, Paris, chez Estienne Loyson, 1674.

14. AUBERT DE LA CHESNAYE DESBOIS. *Op. cit.*, p. 100.

15. *Ibid.*, p. 101.

16. Terme utilisé lorsqu'un oiseau de fauconnerie est représenté avec des liens autour des pattes.

17. Terme utilisé lorsqu'un épervier, un faucon ou un autre oiseau de proie ont des grelots au col ou aux pattes.

18. D'abord appelé château de Boulogne, le château de Madrid était une résidence royale bâtie dans le bois de Boulogne à partir de 1528 sur l'ordre du roi François 1^{er}. L'édifice en ruine sera entièrement démoli à la fin du XVIII^e siècle.

On y trouve également le frère du précédent, Joseph-Jean-Baptiste Fleuriau (1661-1728), chevalier, seigneur d'Armenonville, de Gas, de Houx, etc., qui sera, entre autres, directeur général des finances en 1701, secrétaire d'État à la Marine (1718-1722), garde des sceaux (1722-1727), chancelier de France au sacre de Louis xv le 25 octobre 1722. Il meurt le 27 novembre 1728 au château de Madrid. Il avait épousé en décembre 1685 Jeanne Gilbert, fille de Charles, secrétaire du roi, et Marguerite Robert¹⁵. Les armoiries du couple sont enregistrées dans l'*Armorial général de France* (Figure 7).



Figure 5. Armoiries attribuées à Pierre Dugua de Mons par La Chesnaye-Desbois et Massicotte. Dessin : Louise Martel.

Les armes de la famille Fleuriau se blasonnent : *d'azur, à un épervier d'argent membré, longé¹⁶ et grilleté¹⁷ de même, perché sur un bâton de gueules; au chef d'or, chargé de trois glands feuillés et tigés de sinople*. Ce sont bien ces armoiries que Taché a fait graver sur les boiseries du hall du rez-de-chaussée du palais législatif (Figure 1).

À première vue, le ministre de Louis xiv n'a pas de liens avec Pierre Dugua si ce n'est qu'ils furent, chacun à leur époque, gouverneurs du château de Madrid¹⁸, à Neuilly-sur-Seine, près de

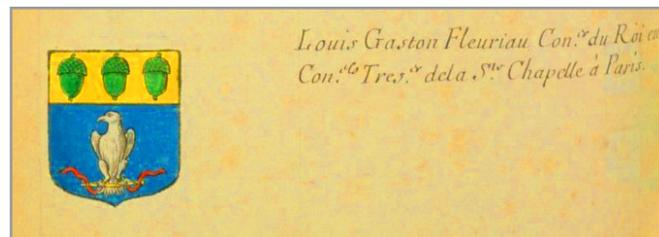


Figure 6. Armoiries de Louis Gaston Fleuriau dans l'*Armorial général de France*, Charles-René d'Hozier, vol. 23, Paris, 1, p. 610. (détail)

Source : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k111471q/f616.image>.

Consulté en février 2020.

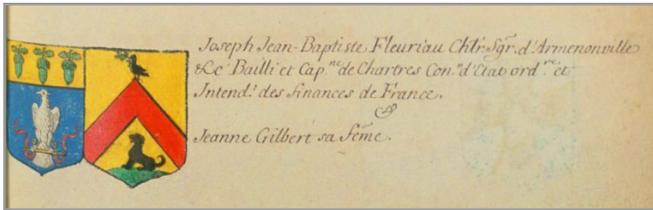


Figure 7. Armoiries de Joseph Jean Baptiste Fleuriau et de Jeanne Gilbert dans l'Armorial général de France, Charles-René d'Hozier, vol. 23, Paris, 1, p. 1391 (détail).

Source : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1114723/f394.image>.

Consulté en février 2020.

Paris et du bois de Boulogne: Pierre Dugua de 1600 à 1601, et Fleuriau d'Armenonville qui y mourut en 1728.

Jean Liebel

Nous avons vu que les premiers chercheurs des armoiries de Pierre Dugua de Mons se sont contentés de reproduire les trouvailles de La Chesnaye-Desbois sans pousser plus loin leurs investigations, contrairement à l'historien Jean Liebel qui a fouillé dans les archives conservées à la Bibliothèque nationale de France (BnF), aux Archives départementales de la Haute-Marne, à Chaumont, ainsi que sur les lieux où a résidé la famille Dugua¹⁹.

Ainsi, à la BnF, l'historien a trouvé la mention du mariage de Guillaume de Laigle avec Claire Dugua, fille d'Arnaud Dugua vu plus haut²⁰. À Chaumont, Liebel a trouvé dans le Chartrier de Laigle deux petites notes qui précisent, l'une que la famille de Laigle, originaire de Saintonge, s'est alliée à la maison de Chastelard, l'autre que *l'estoille et un croissant d'argent en champs de gueulle et une bande d'or par le milieu sont les armoiries de la maison de chastelard*²¹. Au château de Châtellard, dans la commune de Meursac, en Charente-Maritime, où a résidé la famille Dugua, Jean Liebel trouva deux blasons ayant une grande ressemblance avec les armoiries décrites dans le chartrier de Laigle, l'un sculpté à la clef de voûte de la tour, l'autre ornant la cheminée de la salle (**Figure 8**).

Ainsi Arnaud Dugua (ou du Gas), chevalier, seigneur de Châtellard, et sa fille Claire, respectivement l'arrière-grand-père et la grand-tante de Pierre Dugua, portaient *de gueules à la*

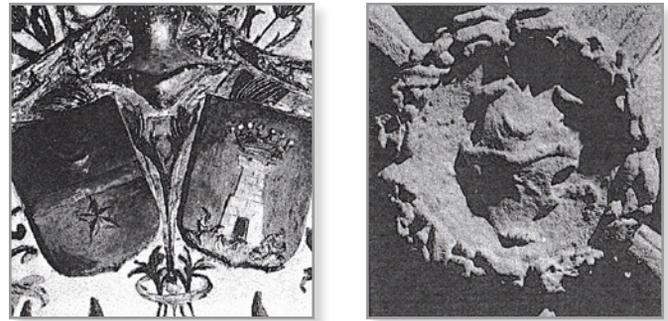


Figure 8. Armoiries de la famille Dugua au château de Châtellard.

À gauche sur la cheminée, à droite à la voûte de la tour.

Sources : *Héraldique au Canada*, vol. ix, n° 4, décembre 1975, p. 9.

divise d'or accompagné en chef d'un croissant d'argent et en pointe d'une étoile du même. Enfin, l'historien a trouvé au bas d'une quittance d'un autre membre de la famille Dugua, Jehan Dugua, alors abbé de l'abbaye de Notre-Dame de Tenaille²², donnée au trésorier et receveur ordinaire du domaine du roi, un sceau sur lequel figurent les mêmes armoiries que celles ornant la tour du château de Châtellard. Ce sont ces différents éléments qui permettent à Jean Liebel d'affirmer que les armoiries de Pierre Dugua, sieur de Mons, sont de *gueules à la divise d'or accompagnée d'un croissant en chef et d'une étoile en pointe, le tout d'argent.* Ce sont celles que nous voyons aussi à la **Figure 2**.

Conclusion

En choisissant de faire graver les armoiries de Jean-Baptiste Fleuriau d'Armenonville sur le panneau dédié à Pierre Dugua de Mons, Taché a voulu encore une fois démontrer aux visiteurs de l'édifice parlementaire que l'histoire de la Nouvelle-France ne se limite pas aux seuls personnages directement engagés dans la construction de cette France en Amérique, mais bien à tous ces serviteurs de la Couronne de Saint-Louis qui ont marqué leur époque depuis le Moyen Âge.

Les prochaines chroniques héraldiques vous réservent bien des surprises avec les résultats de nos recherches sur les armoiries gravées à l'Assemblée nationale.

Vous pouvez communiquer avec l'auteur à l'adresse :

marc.beaudoin@videotron.ca

19. LIEBEL, Jean. « Les armoiries de la famille de Pierre Dugua, sieur de Monts », *L'héraldique au Canada*, Société royale héraldique du Canada, vol. ix, n° 4, décembre 1975, p. 7-10.

20. BnF. 32610 et D.B. 376.

21. Archives Haute-Marne, IJ 48, cote 36.

22. Abbaye Notre-Dame de la Tenaille, en Charente-Maritime, fondée en 1125 par le monastère voisin de Fontdouce. Elle sera détruite pendant les guerres de Religion, en 1582.

mots de GÉNÉA...

La plus ancienne de toutes les sociétés et la seule naturelle est celle de la famille.

J.J. Rousseau dans *Du contrat social*.

La Compagnie de la Baie d'Hudson : 350 ans (1670–2020) – 3^e volet

Jeanne Maltais (6255), Guy Parent (1255), Louis Richer (4140)
Service de recherche, d'entraide et de paléographie

Nous terminons la présentation de biographies de Canadiens français qui se sont investis dans le commerce de la fourrure au temps de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Deux volets ont déjà été publiés dans *L'Ancêtre*, un premier dans le volume 46, n° 329, hiver 2020, et un deuxième dans le volume 46, n° 330, printemps 2020. Pour plus de détails sur le projet, veuillez vous référer au numéro de l'hiver 2020. Nous vous invitons à nous faire part des renseignements que vous pourriez posséder sur le parcours de vie de ces voyageurs ainsi que sur leurs liens familiaux avec votre généalogie. Cela permettra de retracer leurs origines et les motifs qui les ont poussés à vivre cette grande aventure. Vous pouvez transmettre ces informations jusqu'au 30 juin 2020 à l'adresse suivante : sggrecherche@gmail.com. Votre contribution sera publiée à l'automne 2020, dans le numéro spécial de *L'Ancêtre* sur la Compagnie de la Baie d'Hudson.

1 NOLIN, AUGUSTIN, fils de Jean-Baptiste et Marie-Angélique Couvret (autochtone).

DONNÉES PERSONNELLES

Naissance : vers 1781, Sault-Sainte-Marie, Ontario.

Décès : 30 août 1848, Saint-Boniface, Manitoba.

Mariage : Anne Cameron, vers 1823.

Enfants : au moins 11 enfants, dont deux filles, premières institutrices métisses au Manitoba.

EMPLOIS

1812 – capitaine de milice durant la guerre de 1812;

1818-1833 – traiteur libre – Michipicoten, Pembina, Rivière-Rouge, Manitoba;

1834 – HBC : poste de commis;

1835-1837 – HBC : maître de poste à Moose Lake, dans English River, et Rainy Lake, Ontario;

1837 – retraité et établi à la Rivière-Rouge.

RÉFÉRENCES

www.gov.mb.ca/chc/archives/hbca/biographical/n/nolin_augustin.pdf;

Chaput, Donald. *The Misses Nolin of Red River*, The Beaver, Winter 1975, p. 14-17;

www.biographi.ca/fr/bio/nolin_charles_13F.html.

2 PAMBRUN, PIERRE-CHRYSOLOGUE, fils de André-Dominique et Marie-Angélique Hirague.

DONNÉES PERSONNELLES

Naissance : 19 décembre 1792, L'Islet-sur-Mer.

Décès : 15 mai 1841, Fort Walla Walla, Washington; réinhumé le 9 mars 1844, Fort Vancouver, Washington.

Mariage : Catherine (Kitty) Umfreville.

Enfants : André-Dominique, Pierre-Chrysologue Jr, Thomas, John, Alexander, Maria, Ada, Henriette et Sarah.

EMPLOIS

1812-1815 – militaire durant la guerre de 1812;

1815 – témoin de la bataille des Sept-Chênes, 1816, Manitoba;

1815-1841 – HBC : commis dans différents postes de l'Ouest, puis commandant en chef du Fort Walla Walla, Washington.

RÉFÉRENCE

www.gov.mb.ca/chc/archives/hbca/biographical/p/pambrun_pierre-chrysologue1815-1841.pdf.

3 PAMBRUN, PIERRE-CHRYSOLOGUE JR, fils de Pierre-Chrysologue et Catherine Umfreville.

DONNÉES PERSONNELLES

Naissance : vers 1824 et baptisé 19 avril 1835, Rivière-Rouge.

EMPLOIS

1841-1878 – HBC : maître de poste, commis, traiteur libre, Saskatchewan, Alberta et Manitoba.

RÉFÉRENCE

www.gov.mb.ca/chc/archives/hbca/biographical/p/pambrun_pierre%20chrysologue-jr1841-1878.pdf.

4 PLAMONDON, SIMON, parents inconnus.

DONNÉES PERSONNELLES

Naissance : vers 1800.

Décès : vers 1900.

EMPLOI

1820-1821 – Compagnie du Nord-Ouest : poste de « milieu » ;
1821-1835 – HBC : poste de « milieu », Colombie-Britannique ;
1835-1865 – agriculteur chez les Cowlitz (tribu de l'actuel État de Washington) ;

1846 – élu représentant dans la législature provisionnelle de l'Oregon ;

1854-1855 – négociateur entre les Cowlitz et les premiers colons ;

1900 – plaque commémorative à Toledo, Washington.

RÉFÉRENCE

www.gov.mb.ca/chc/archives/hbca/biographical/p/plamondon_simon.pdf.

5 RONDEAU, JOSEPH A., parents inconnus.

DONNÉES PERSONNELLES

Naissance : vers 1800, Bas-Canada (Québec).

EMPLOIS

1821-1833 – HBC : poste de « milieu », Colombie-Britannique ;
1833 – établi dans la colonie de la Rivière-Rouge.

RÉFÉRENCE

www.gov.mb.ca/chc/archives/hbca/biographical/r/rondeau_joseph-a1821-1833.pdf.

6 ROUSSAIN (ROUSSIN), CHARLES, parents inconnus.

DONNÉES PERSONNELLES

Naissance : vers 1797, lieu inconnu.

EMPLOIS

1816-1821 – Compagnie du Nord-Ouest : poste d'interprète dans les régions des Grands Lacs ;

1821-1823 et 1829-1849 – HBC : postes dans les régions des Grands Lacs ;

1824-1829 – American Fur Company.

RÉFÉRENCE

www.gov.mb.ca/chc/archives/hbca/biographical/r/roussain_charles.pdf.

7 ROY, VINCENT, fils de Vincent sr et mère inconnue.

DONNÉES PERSONNELLES

Naissance : vers 1795.

EMPLOIS

1819-1821 – Compagnie du Nord-Ouest, district d'Athabasca ;

1822-1823 – HBC, Lac à la Pluie, Ontario ;

1824-1832 – homme libre au Lac à la Pluie ;

1833 – établi probablement au Wisconsin.

RÉFÉRENCE

www.gov.mb.ca/chc/archives/hbca/biographical/r/roy_vincent-jr.pdf.

8 St-GERMAIN, PIERRE, parents inconnus.

DONNÉES PERSONNELLES

Naissance : vers 1790 ou 1800.

Mariage : Lisette Sutherland.

Enfants : Pierre, Mariane, Charles, Joseph et Amable.

EMPLOIS

1812-1818 – Compagnie du Nord-Ouest ;

1819-1834 – HBC : poste d'interprète. Entre 1820-1822, il participe à une expédition dans l'Arctique avec John Franklin à titre d'interprète ;

1834 – homme libre, établi à la Rivière-Rouge.

RÉFÉRENCE

www.gov.mb.ca/chc/archives/hbca/biographical/s/st-germain_pierre.pdf.

9 SANSREGRET, JEAN-BAPTISTE, parents inconnus.

DONNÉES PERSONNELLES

Aucune.

EMPLOIS

1806-1807 – Compagnie du Nord-Ouest : guide à la Rivière-Rouge ;

1811-1821 – Compagnie du Nord-Ouest : guide à la Rivière-Rouge ;

1821-1822 – HBC ;

1822 : retour à Montréal.

RÉFÉRENCE

www.gov.mb.ca/chc/archives/hbca/biographical/s/sansregret_jean-baptiste.pdf.

10 TOUPIN, JEAN-BAPTISTE, parents inconnus.

DONNÉES PERSONNELLES

Naissance : vers 1792, Montréal.

Décès : vers 1862, Oregon.

Mariage : Marie Dorion, décédée vers 1850.

Enfants : François ; Marie-Anne, qui épouse David Gervais (quatre enfants), puis François Robidoux (deux enfants).

EMPLOIS

1815-1821 – HBC : interprète et trappeur ;

1841 – établi dans la vallée de la Willamette, Oregon.

RÉFÉRENCE

www.gov.mb.ca/chc/archives/hbca/biographical/t/toupin_jean-baptiste.pdf.



ADN et généalogie

Denis Beauregard

Chronique
Chronique
Chronique
Chronique
Chronique

ADN: science participative, mais science quand même !

Le laboratoire américain *FamilyTreeDNA* (FTDNA) vend des tests ADN aux intéressés depuis l'an 2000. D'autres laboratoires ont suivi, mais le concept est en partie similaire¹. N'importe qui peut envoyer un échantillon d'ADN sous forme de salive à l'un de ces laboratoires et obtenir une analyse de son ADN. FTDNA offre en plus des projets permettant à des bénévoles (administrateurs de projets) d'analyser les résultats et de trouver d'autres résultats similaires, témoignant d'un ancêtre commun. Avec des lignées documentées et des résultats cohérents, il est alors possible de déterminer la signature Y ou MT d'un ancêtre lointain.

Des signatures ADN

La signature Y prend différentes formes, comme une séquence de valeurs STR (le nombre de répétitions de certains motifs dans le chromosome Y des hommes) ou des valeurs SNP (la présence d'une mutation précise dans une position de ce chromosome Y). Comme le nombre de positions à échantillonner du chromosome Y dépasse le million, on résume sa situation dans l'arbre généalogique (ou phylogénique) de l'ADNy avec un haplogroupe qui peut prendre différentes formes.

La signature MT concerne les mitochondries transmises par la mère à ses enfants. Cette signature est d'abord la différence entre la mitochondrie théorique de l'Ève européenne (qui sert de référence pour la norme rCRS) ou africaine (la référence de la norme RSRS). En d'autres mots, on examine les 16 569 positions dont on ne retient que les différences par rapport à ces deux normes. Par la suite, on résume cette différence pour établir un haplogroupe symbolisant la position de cet ADNmt dans l'arbre généalogique de l'ADNmt.

Ces signatures Y et MT varient au fil des millénaires et nous permettent à la longue d'identifier des lignées. Dans certains cas, on s'aperçoit que la lignée génétique ne pointe pas vers le pionnier, mais vers une autre personne. C'est pourquoi une validation est requise et prend la forme d'une triangulation qui consiste à documenter deux lignées menant vers un ancêtre commun à partir de deux descendants qui ont des résultats cohérents. Une fois ces triangulations établies, elles se retrouvent dans un catalogue de références².

Rencontre avec les universitaires

En mai 2018, j'ai assisté au colloque BALSAC dans le cadre du congrès de l'ACFAS³. Plusieurs présentations venaient d'universitaires réalisant des projets de recherche en utilisant l'ADN. Cette première rencontre entre généalogistes et universitaires qui emploient l'ADN, certains ayant un pied de chaque côté, avait lieu à la suite d'une initiative de Jean-Pierre Gendreau-Héty.

Alors que le catalogue de signatures ADN dépassait déjà la centaine de signatures, le milieu universitaire utilisait ses propres données établies à partir d'un protocole destiné à protéger l'identité du donneur d'échantillon. Le milieu universitaire n'a manifesté aucune ouverture pour utiliser les données réunies à partir de tests payés par des milliers d'individus.

Les données ADN personnelles

Il faut d'abord rappeler l'importance numérique du catalogue. Dans sa version actuelle, il contient près de 450 signatures triangulées, dont environ la moitié suit la lignée maternelle (218 signatures ADNmt). À cela s'ajoutent 74 signatures ADNmt validées par une seule lignée documentée et 78 autres se basant sur le travail non vérifié des participants. Ces 370 signatures ne représentent que le quart des 1500 signatures prévues pour l'ensemble de nos pionnières et fondatrices, mais, comme elles couvrent les plus prolifiques, il est difficile de trouver de nouveaux candidats pour identifier des signatures inédites. Ces données sont presque toujours exactes, c'est-à-dire qu'il semble y avoir eu peu d'adoptions secrètes sous le Régime français et qu'une signature différente de celle prévue est à peu près toujours le signe d'une erreur dans la documentation. De plus, tous les projets par patronyme sont accompagnés de résultats MT qui ne sont pas encore analysés.

Du côté masculin, on compte environ 70 lignées documentées et près de 370 signatures de clients, ce qui correspond approximativement à 22 % de nos pionniers. Au total, on dénombre plus de 1000 signatures cataloguées ou prédites, en plus des informations disponibles dans différents projets et qui ne sont pas encore étiquetées. Par exemple, le projet *French Heritage* comprend plus de 1000 résultats Y à analyser (et autant de MT), dont une partie n'a pas de documentation

1. Si d'autres laboratoires offrent aussi des tests ADN, FTDNA est le seul à avoir à la fois des analyses ADNy et ADNmt ainsi qu'une base de données permettant de comparer ces résultats.

2. www.francogene.com/triangulation/.

3. L'ACFAS, successivement nommée Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (1923-2001), puis Association francophone pour le savoir (2001-mai 2019), est une organisation sans but lucratif située au Québec et qui s'est donné comme mission de promouvoir l'activité scientifique, de stimuler la recherche et de diffuser le savoir en français.

en ligne. En comparaison, le projet Québec ADNy exige une documentation de la part des nouveaux participants. Même sans faire de nouveaux tests, il reste un grand nombre de découvertes à faire. En utilisant les correspondances (*matches*) des participants à ces projets, le nombre de résultats pourrait encore doubler, car beaucoup de personnes testées ignorent l'existence de ces projets.

Ces données sont disponibles de plusieurs façons. Les signatures triangulées se retrouvent dans le catalogue, alors que les candidats (lignées vérifiées et signatures basées sur la parole des participants) font l'objet de pages spécialisées pour l'ADNy⁴ ou l'ADNmt⁵, limitées aux haplogroupes et mises à jour de façon occasionnelle. De plus, par l'affichage public de résultats des différents projets hébergés chez FTDNA, d'autres données sont accessibles, bien que les lignées documentées ne soient pas visibles, sauf exception. Notons par exemple l'ADNy du projet *French Heritage*⁶ ou l'ADNmt du projet Québec ADNmt⁷.

Les données ADN universitaires

Pourtant, le milieu universitaire semble ignorer ces informations pour refaire ses propres tests et ses signatures de référence. Ici, il faut ajouter que la majorité des tests faits par le milieu universitaire sont de moindre précision que ce que l'on trouve chez FTDNA. Par exemple, un projet n'utilise que 11 marqueurs (appelés STR) alors que les tests de FTDNA analysent souvent 37, 67 ou 111 STR, soit une information beaucoup plus précise si l'on veut identifier une sépulture ancienne, par exemple. Le bloc de résultats le plus important dans le projet *French Heritage* montre environ 40 pionniers différents partageant 12 marqueurs STR identiques et 16 ont fait l'objet d'une triangulation. Beaucoup de signatures ADNmt reposent sur l'analyse complète du chromosome des mitochondries.

Il semble que ce qui rend nos données inutilisables aux yeux du milieu universitaire, ce n'est pas leur qualité, mais le fait qu'elles aient été obtenues en l'absence d'un protocole éthique, qu'elles ne soient pas traçables et qu'il n'y ait pas de suivi.

Les données universitaires reposent sur un protocole coupant la communication entre les fournisseurs de l'ADN de référence (ceux dont l'ADN est testé) et le chercheur utilisant ces informations. En d'autres mots, le chercheur sait que l'information vient d'un Beaugard sans savoir de quel Beaugard il s'agit.

Les données des tests ADN apparaissant dans les projets hébergés chez FTDNA n'ont pas ce mur. Si quelqu'un veut trianguler une nouvelle famille, il va vérifier la généalogie fournie par le client ou compléter les indices qu'il a laissés. L'identité de la personne testée n'est affichée qu'avec son consentement et les données des 100 dernières années sont cachées. Même s'il n'y a pas un protocole pour anonymiser les résultats durant leur étude,

la procédure suivie a le même effet. Il y a donc une éthique dans la récolte de ces informations, mais issue d'un protocole différent de celui du milieu universitaire.

Par ailleurs, bien qu'il ne soit pas encore possible de calculer un taux d'ENP (événements non parentaux, où le père légal n'est pas le père biologique), certains faits ressortent des études en cours ou complétées. Par exemple, un test avec 12 STR peut identifier la mauvaise famille. Un beau cas vient de faire son apparition, où les données avec 12 STR montrent une correspondance presque parfaite (une seule différence) avec un grand nombre de porteurs du même nom de famille et une lignée documentée jusqu'au pionnier, alors que le test beaucoup plus précis avec 111 STR pointe vers une tout autre famille.

Les données universitaires sont traçables, c'est-à-dire que l'on connaît l'identité de la personne testée et le nom de ses parents, critère requis pour commencer la recherche généalogique. Il faut en effet savoir d'où vient la lignée utilisée dans le cadre de la recherche. Quand il s'agit de données personnelles, dans plusieurs cas, le point de départ d'une lignée est déduit d'informations reçues directement de la personne concernée ou du gestionnaire du test, parfois sous forme de courriel, d'arbre en ligne sur le site FTDNA ou d'un lien vers un arbre en ligne sur un autre site. Il arrive aussi que ce point de départ soit une hypothèse découlant des indices fournis, comme le courriel de la personne testée, son nom, celui de ses ancêtres éloignés (qui s'avère être celui des parents dans quelques cas). Dans une telle situation, il y a effectivement un problème potentiel, mais jusqu'à maintenant, il semble y avoir toujours au moins une lignée dont le point de départ est fourni par le client. Il y a peut-être des lignées qui ne répondraient pas à ce critère de traçabilité, et l'origine du point de départ devrait sans doute faire l'objet d'une vérification. Par contre, en l'absence de triangulation, même si les données universitaires sont toutes traçables, environ 5 % présentent une erreur dans la lignée génétique masculine⁸, selon l'évaluation que l'on peut faire en ce moment en examinant le nombre de résultats discordants lorsque l'ancêtre a pu être identifié.

Un point qui peut avantager les données universitaires, c'est la possibilité d'un suivi. Par discrétion, on évite habituellement de contacter une personne dont les données génétiques s'éloignent de celles prévues par les résultats des correspondants. Si la personne contacte un administrateur, la situation est différente. Dans le cadre d'une triangulation, les données divergentes ne sont pas considérées devant l'exigence de résultats cohérents, et il n'y a pas de suivi. Par contre, avec deux triangulations, il est possible de trouver l'endroit où se situe la rupture génétique. Les données universitaires utilisent aussi un laboratoire local, et un résultat inattendu peut faire l'objet

4. www.francogene.com/gfan/gfan/998/adny.htm.

5. www.francogene.com/gfan/gfan/998/adnmt.htm.

6. www.familytreedna.com/public/frenchheritage/default.aspx?section=yresults.

7. www.familytreedna.com/public/QuebecmtDNAProject?iframe=mtresults.

8. Selon d'autres chercheurs, le taux d'ENP serait de 1 % par filiation. Notre taux d'environ 0,5 % profite probablement d'une plus grande disponibilité de registres anciens plus complets et d'une certaine sélection, quelques personnes craignant d'avoir un ENP les écartant d'un projet.

d'une nouvelle analyse ADN. Le suivi universitaire n'est donc pas possible avec les projets hébergés par FTDNA.

Conclusion

Nous arrivons au point où la science participative dépasse la science universitaire, avec des données de meilleure qualité et qui concernent un plus grand nombre de personnes. Quelques points pourraient être améliorés, mais il s'agit le plus souvent de bonifier la documentation et non de corriger les résultats.

Les travaux effectués par les généalogistes, tant professionnels qu'amateurs, à partir des échantillons d'ADN fournis par la population, sont de très grande qualité. Si le milieu

universitaire juge préférable de ne pas en utiliser les résultats, c'est toute la société qui est perdante. Aucune subvention, si importante soit-elle, ne permettra aux chercheurs universitaires d'avoir accès à la quantité d'information fournie par les contributions individuelles de centaines de volontaires. Si le seul obstacle à l'utilisation des données de la science populaire est la protection de certains renseignements nominatifs, il y aurait certainement lieu de s'asseoir et de s'entendre sur une méthodologie qui conviendrait à tous.

Vous pouvez communiquer avec l'auteur à l'adresse :

denis.b@francogene.com



Nos membres publient



MINEAU-SÉVIGNY, Lise. *Un ancêtre discret (de René à Roger)*, [s. é.], Baie Saint-Paul, 2019, 78 p.

Un ancêtre discret est le récit de l'aventure fictive mais probable de René Mineau en terre d'Amérique.

De Fontenay-le-Comte à Montréal, je survole la vie de tous les Mineau depuis René, mon ancêtre jusqu'à Roger, mon père.

Des actes notariés, des rencontres, des liens avec les Therrien, les Michaud, des cartes, des photos couleurs, des illustrations, la vie au XVII^e siècle, de même que celle de mes parents au fil des ans ; un brin d'humour au travers les difficultés, la guerre et le manque d'argent.

Voilà en bref ce que vous trouverez dans ce cahier généalogique publié à compte d'auteure.

En vente chez l'auteure

121, Rte 362, Baie Saint-Paul, QC, G3Z 1R4

20 \$ plus 7 \$ pour frais d'envoi et de manutention.

Rassemblement de familles



Invitation au Rassemblement 2020 de l'Amicale Falardeau

Vous êtes de la famille Falardeau, vos ancêtres en faisaient partie ou vous vous intéressez à l'histoire des Falardeau ?

Le dimanche 23 août 2020, joignez-vous à nous pour notre rassemblement annuel. La rencontre aura lieu à la Seigneurie des Patriotes, à L'Assomption.

Un dîner spécial et une visite historique sont au programme.

Pour plus d'information, consultez le site de l'Amicale Falardeau, à l'adresse suivante : www.falardeau.ca

mots de généa...

Plusieurs arbres généalogiques auraient besoin d'être émondés. – Frank McKinney Hubbard.

Index du volume 46 de *L'Ancêtre*

Michel Keable (7085) et Diane Gaudet (4868)

| Titres | Auteurs | Pages |
|---|---|---------|
| À la recherche des origines de Pierre Denis, ancêtre des Quimper et des Denis en Amérique | Quimper, Ghislain | 243 |
| ADN et généalogie — Vos origines par ADN, vraiment? | Beauregard, Denis | 70 |
| ADN et généalogie — Une surprise chez les Doucet! | Beauregard, Denis | 136 |
| ADN et généalogie — Le catalogue de signatures ADN | Beauregard, Denis | 199 |
| ADN et généalogie — ADN: science participative, mais science quand même! | Beauregard, Denis | 269 |
| Activités de formation | Routhier, Hélène, et Marcel Parcel | 92, 222 |
| <i>Ad lib</i> — Des familles tricotées serré | Bouchard, Jean-François | 64 |
| <i>Ad lib</i> — La grippe espagnole ici et ailleurs | Routhier, Hélène | 124 |
| Ancêtre François Dumas venait bien de Nanteuil-en-Vallée (L') | Dumas, Michèle | 20 |
| Ancêtre Jean Toussaint, de Savigny-en-Civray (L') | Toussaint, Mario | 240 |
| Ascendance patrilinéaire ou ascendance patronymique? | Parent, Guy et Louis Richer | 81 |
| Assemblée générale annuelle — Convocation | Société de généalogie de Québec | 148 |
| Assemblée générale annuelle — Message du comité de mise en candidature | Société de généalogie de Québec | 149 |
| Au fil des recherches — Femmes d'affaires: la généalogie au service des anachronismes historiques! | Fortier, Daniel | 190 |
| Au fil des recherches — Les grandes peurs: coronavirus, choléra et généalogie | Fortier, Daniel | 257 |
| Audacieuse et courageuse Margueritte-Françoise Moreau, ma première ancêtre paternelle en Nouvelle-France (L') | Lefort, Jocelyne | 25 |
| Autre façon de faire de la généalogie (Une) | Miville-Deschênes, Bertrand | 253 |
| Bibliothèque vous invite (La) — À lire sur le thème de la justice | Delarosbil, Lucie | 51 |
| Bibliothèque vous invite (La) — À lire sur le thème... Mourir | Delarosbil, Lucie | 122 |
| Bibliothèque vous invite (La) — À lire sur le thème... Louis Riel, fondateur du Manitoba en 1870 – Héros tragique | Parent, Mariette | 194 |
| Bibliothèque vous invite (La) — À lire sur le thème... Champlain | Gosselin, Maria | 262 |
| Bicentenaire de la naissance de Cyprien Tanguay | Fortier, Daniel | 41 |
| Charlotte Ouellet, guerrière et presque centenaire | Champagne, Sabine | 93 |
| Collection des 23 histoires des régions du Québec offerte au Centre de documentation de la SGQ | Harvey, Fernand | 138 |
| Compagnie de la Baie d'Hudson: 350 ans (1670-2020) (La) — 1 ^{er} volet | Maltais, Jeanne, Guy Parent et Louis Richer | 119 |
| Compagnie de la Baie d'Hudson: 350 ans (1670-2020) (La) — 2 ^e volet | Maltais, Jeanne, Guy Parent et Louis Richer | 162 |
| Compagnie de la Baie d'Hudson: 350 ans (1670-2020) (La) — 3 ^e volet | Maltais, Jeanne, Guy Parent et Louis Richer | 267 |
| Complément à l'article concernant Jean-Baptiste RAYMOND | Belleau, Romain | 131 |
| Conditions du Prix de <i>L'Ancêtre</i> — Volume 46 | Comité de <i>L'Ancêtre</i> | 4 |
| Coup de cœur des lecteurs — À vous de juger – Règlements | Comité de <i>L'Ancêtre</i> | 7 |
| Deraspe (Les) | Deraspe, Marie | 79 |
| Dons de livres 2018-2019 | Comité de la bibliothèque (Centre de documentation) | 40 |
| Du nouveau sur les origines de Marie Hubert, Fille du roi, épouse de Nicolas Fournier | Fournier, Marcel | 83 |
| Écrire dans <i>L'Ancêtre</i> ? Pas pour moi! Non merci! | Keable, Michel | 8 |
| Écrire dans <i>L'Ancêtre</i> ... | d'Anjou, Rémi | 84 |
| Émergence des communautés anglicane et presbytérienne à Québec au lendemain de la Conquête | Fournier, Marcel | 165 |
| Familles — Rassemblement – Conditions | Comité de L'Ancêtre | 6 |

| Titres | Auteurs | Pages |
|--|---|-------------------|
| Familles — Rassemblement – Blanchet(te) et Fournier d'Amérique | | 150 |
| Familles — Rassemblement – Falardeau | | 271 |
| Filles du Roy (Les) — Second regard – Victimes des Iroquois | Belleau, Irène | 9 |
| Filles du Roy (Les) — Second regard – Les Filles du Roy et la traite des fourrures | Belleau, Irène | 151 |
| Généalogiste juriste (Le) — Raymond Deraspe, notaire et généalogiste | DesRoches, France | 66 |
| Généalogie d'un livre : le Dictionnaire Tanguay | Fortier, Daniel | 105 |
| Grégoire Deblois : une vie insulaire et de solidarité | Vanasse, Sylvie | 223 |
| Héraldique (L') à Québec — Les armoiries de la famille Bégon et de ses alliés | Beaudoin, Marc | 53 |
| Héraldique (L') à Québec — Les curieuses armoiries attribuées à Roberval | Beaudoin, Marc | 132 |
| Héraldique (L') à Québec — Jean de Biencourt, baron de Poutrincourt et de Saint-Just | Beaudoin, Marc | 196 |
| Héraldique (L') à Québec — Enquête sur les armoiries de Pierre Dugua de Mons | Beaudoin, Marc | 263 |
| Hommage aux bénévoles | Maltais, Jeanne | 39 |
| Ils ne sont plus des inconnus... | Dumas, Michèle | 85 |
| Importance de la généalogie (L') | Fortin-Gobeil, Délia | 185 |
| Index du volume 46 de L'Ancêtre | Gaudet, Diane, et Michel Keable | 272 |
| <i>In memoriam</i> — Raymond Deraspe | Auclair, Guy | 80 |
| <i>In memoriam</i> — Raymond Gariépy | Auclair, Guy | 170 |
| Jean-Nicolas Patoile, apprenti layetier à Paris, soldat de recrue parti pour Québec | Patoine, Louise, Irénée Patoine et Yves Blanc | 13 |
| Jeanne Houde, au cœur d'une famille reconstituée de 27 enfants au début du XVIII ^e siècle | Desrochers, Benoît | 155 |
| Jacques Pampalon — Vie, famille et métier en Nouvelle-France | Pampalon, Robert | 250 |
| Legs capillaire (Un) | Asselin, Claude | 101 |
| Lieux de souche — Louis Bureau dit Sansoucy originaire de Saint-Sébastien-sur-Loire (Loire-Atlantique) | Belleau, Romain | 57 |
| Lieux de souche — Arbot, Haute-Marne, commune d'origine de Nicolas Geoffroy | Belleau, Romain | 126 |
| Malades de l'Hôtel-Dieu de Québec (1761-1830) (Les) | Parent, Guy et Louis Richer | 233 |
| Marie Marchessault (1638-1689) | Dussault, Gabrielle | 159 |
| Mariages à la gaumine | Maynard, Suzanne | 116 |
| Méconnus puis oubliés, les Huard d'Ormicour | Huard, Gabriel | 95 |
| Membres (nouveaux) | Talbot, Solange | 24, 91, 200, 259 |
| Membres publient (Nos) — Conditions | Rédaction | 6 |
| Membres publient (Nos) — <i>Terrier du quartier Saint-Laurent de Lévis, 1650-1765</i> | Huard, Gabriel | 52 |
| Membres publient (Nos) — <i>Edmé Fugère dit Champagne – Histoire et descendance</i> | Champagne, Sabine | 52 |
| Membres publient (Nos) — <i>Un ancêtre discret (de René à Roger)</i> | Mimeau-Sévigny, Lise | 271 |
| Merci à l'Association des familles Parent d'Amérique | Auclair, Guy | 137 |
| Message — L'Ancêtre et la covid-19 | Keable, Michel | 208 |
| Notre petit tableau | Dussault, Gabrielle | 99 |
| Paléographie | St-Hilaire, Lise | 62, 140, 192, 260 |
| Patoile et la révolte des Dakotas — Sioux de 1862 à Yellow Medicine River, Minnesota (Les) – première partie | Blanc, Yves | 209 |
| Politique de rédaction — Revue L'Ancêtre | Comité de L'Ancêtre | 78 |
| Premiers colons de Lévis : de l'Etchemin au fief des Jésuites (Les) | Huard, Gabriel | 171 |
| Prix de L'Ancêtre volume 45 — Lauréats | Comité de L'Ancêtre | 5 |
| Prix de L'Ancêtre volume 46 — Conditions | Comité de L'Ancêtre | 4 |
| Remerciements | Auclair, Guy | 208 |
| Rencontres mensuelles | Rédaction | 72, 142, 202, 274 |
| Sommaire des numéros 328, 329, 330 et 331 | Rédaction | 3, 77, 147, 207 |
| Vœux des Fêtes | Auclair, Guy | 98 |

Coronavirus, SGQ et BAnQ

À cause de l'incertitude découlant des événements que nous vivons, toutes les activités, incluant l'accès à nos locaux, la formation ou les conférences mensuelles, sont suspendues. C'est d'ailleurs pour cette même raison que la tenue de l'assemblée générale annuelle a été reportée probablement jusqu'à l'automne.

Il en va de même pour l'ensemble des services de BAnQ. L'accès à leurs locaux n'est pas possible jusqu'à une date indéterminée.

Nous vous suggérons donc de consulter régulièrement le site Web de la Société de généalogie de Québec (www.sgq.qc.ca) et de BAnQ (www.banq.qc.ca) pour connaître l'évolution de la situation.

N'oubliez pas de lire les infolettres qui vous seront transmises par la SGQ. Elles vous renseigneront sur la reprise de nos activités.

Horaire de la SGQ



Société de généalogie de Québec
Centre de documentation Roland-J.-Auger
Local 4240, pavillon Louis-Jacques-Casault, Université Laval
(entrée par le local 3112)

Mardi : 9 h 30 à 16 h
Mercredi : 9 h 30 à 20 h 30
Jeudi : 12 h 30 à 16 h
Samedi : 9 h 30 à 16 h 30, sauf les sections réservées pour la formation

Collection du Fonds Drouin numérisé disponible pour consultation.

Publications de la Société : répertoires, tableaux généalogiques, cartes, logiciels, etc., disponibles aux heures d'ouverture. Les achats de publications débutent 30 minutes après l'ouverture du centre et se terminent 30 minutes avant l'heure de fermeture.

BAnQ Québec

Bibliothèque
et Archives
nationales

Québec

Local 3112, pavillon Louis-Jacques-Casault,
Université Laval

Tous les services sont fermés le dimanche et lundi.

Manuscrits, archives, microfilms et bibliothèque :

Mardi et vendredi 9 h à 17 h
Mercredi et jeudi 9 h à 21 h
Samedi 9 h à 17 h

La communication des documents se termine 15 minutes avant l'heure de fermeture.



Société de généalogie de Québec
fondée en 1961

1055, Avenue du Séminaire, local 3112, Québec
Tél. : 418 651-9127
Portail : www.sgg.qc.ca

Devenez membre de la SGQ et profitez des nombreux avantages

- Accès illimité aux grandes banques de données
- Accès à notre centre de documentation
- Revue *L'Ancêtre* en format papier et ePub
- Conférences et formation
- Et bien plus encore

Consultez notre portail
à l'onglet
Devenez membre

Découvrez la programmation hiver 2020 de nos ateliers de formation

- En collaboration avec la Bibliothèque et Archives nationales de Québec (BAnQ)
- Large éventail d'ateliers à faibles coûts ou gratuits
- Formatrices et formateurs expérimentés
- Plusieurs modalités d'inscription : par courriel, par téléphone durant les heures d'ouverture, par la poste ou à l'accueil

Consultez notre portail
à l'onglet
Formation



Société généalogique canadienne-française

Notre mission, notre passion, vous servir!

Notre revue Les Mémoires

Notre bibliothèque

Nos formations



Nos bases de données

Nos conférences mensuelles

Nos bénévoles

Visitez notre site Web!

3440, rue Davidson, Montréal (Québec) H1W 2Z5
Téléphone : 514-527-1010 - Courriel : info@sgcf.com
www.sgcf.com

Luc Bertrand

LE DERNIER ASSAUT

La vie du
lieutenant
Jean Brillant, VC, MC

Hugues Théorêt

LA PEUR ROUGE

Histoire de l'anticommunisme au Québec

1917 – 1960



SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC



Alexandre Belliard

LÉGENDES D'UN PEUPLE

TOME VI

